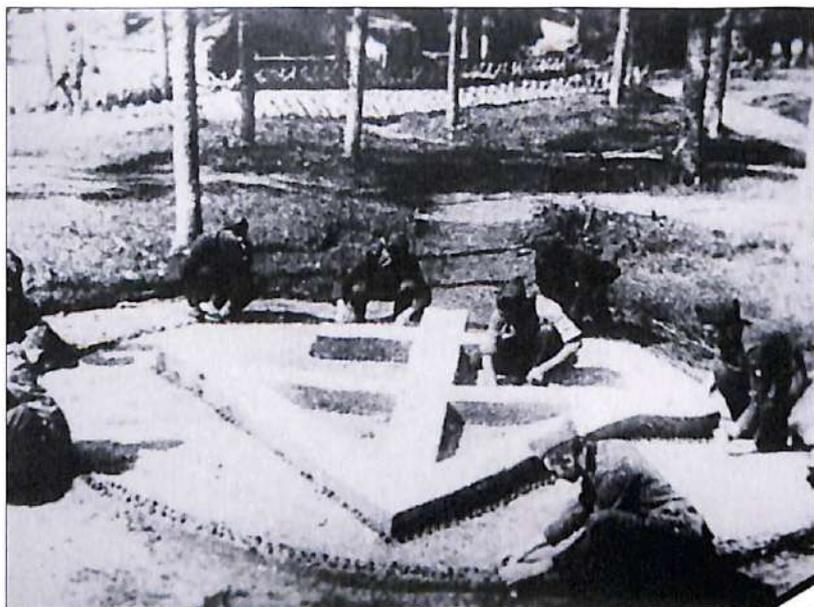


FRELAND



**TEMOIGNAGES
DE LA GUERRE
1939 – 1945**



**NOUVELLE
EDITION
ENRICHIE**

FRELAND

**TEMOIGNAGES DE LA GUERRE
1939 - 1945**

**NOUVELLE EDITION 2020
ENRICHIE**

FRELAND



**TEMOIGNAGES
DE LA GUERRE
1939 – 1945**

**NOUVELLE EDITION 2020
ENRICHIE**

SOMMAIRE

Avant-propos de la première édition (1998)	9
Préface de la deuxième édition (2020)	13
Introduction – Le contexte historique	15
La campagne de 1940	19
Déportation des indésirables en 1940	23
L’incorporation de force	
Le Reichsarbeitsdienst	25
Les Malgré-nous	36
Le camp de Schirmeck :	
L’affaire des drapeaux arrachés à Aubure	53
Souvenirs d’une vie et témoignage d’un Malgré-nous pour servir l’histoire et la mémoire	57
Refus d’incorporation dans l’armée allemande	67
Rapport concernant les déportés de la commune de Fréland lors du premier appel sous les drapeaux des classes 14 à 19 par les autorités allemandes	72
Lettre du Curé Voegeli à M. Blind, interné à Schirmeck, le 18/02/1943	74
Liste des frélandais internés au camp de Schirmeck	77
La complicité d’évasion de prisonniers	79
Tambov :	
Témoignages	83
Liste des frélandais internés à Tambov	100
Morts et disparitions sur le front russe	103

Liste des frélandais enrôlés au RAD et à la Wehrmacht	111
Les réfractaires	117
Liste des réfractaires frélandais ou passés en zone libre	125
La déportation	129
Deux témoignages en marge	137
Les faits de résistance	141
La libération de Fréland	149
Enfants de Fréland morts pour la France	173
La commémoration du cinquantenaire de la libération :	
Pour ne pas oublier	175
Retrouvailles 50 ans après	180
Articles parus dans le trait d'union sur les temps de guerre, la libération et les commémorations depuis 1945:	
Souvenirs d'enfance par Claude Herqué	183
Souvenirs de la libération par les troupes américaines les 5 et 6 décembre 1944, par Alphonse Petitdemange	187
Le jour où Fréland fêta sa libération par Benoît Wirrmann	195
Les cérémonies du 60^{ème} anniversaire de la libération de Fréland par Roger Stoflique, adjoint au Maire	198
Une nouvelle adresse à Fréland par Roger Stoflique, adjoint au Maire	202

La commémoration du 8 septembre 2019 en souvenir de l'épisode des prisonniers polonais par Jean-Charles Ancel	205
Pose d'une plaque commémorative sur la tombe du curé Raymond Voegeli par Gérard Riesterer	209
Bibliographie	211
Remerciements	213

AVANT-PROPOS DE LA PREMIERE EDITION

Cinquante ans après.

Ce recueil de témoignages est la suite logique de l'exposition qui eut lieu à la salle des fêtes de Fréland en juillet 1994 lors des cérémonies du 50^{ème} anniversaire de la Libération de notre commune. D'emblée l'idée d'éditer tous ces témoignages de la guerre 39-45 fut adoptée. Néanmoins les documents rassemblés pour l'exposition nécessitaient encore beaucoup de travail pour devenir un livre. Il fallut approfondir les recherches, compléter les témoignages, vérifier les dates et les listes, classer et assembler le fruit de nos investigations. Sous la houlette de Monsieur Marcel Jacky, adjoint au maire, qui orchestra les séances de travail, petit à petit l'ouvrage prenait forme.

C'est au début de 1993, que sous l'impulsion de Monsieur Claude Didierjean, maire de Fréland fut constitué le "Comité 94" chargé des préparatifs du cinquantenaire. Ce comité que je présidais se composait de 3 conseillers municipaux et du comité de l'Association des Anciens Combattants. Après plusieurs réunions il fut décidé :

- de recueillir le maximum de témoignages de toutes personnes ayant, d'une manière ou d'une autre, participé à la guerre de 1939-1945.
- de rassembler tout ce qui pouvait rappeler à la génération actuelle, les épreuves de l'incorporation de force des Alsaciens-Lorrains, l'occupation, la vie clandestine des réfractaires, les combats de la Libération.
- de retrouver la liasse de la fête de la Libération de Fréland, les 15 et 16 septembre 1945.
- de rechercher tous documents et photos concernant cette période.

- de dresser la liste :

- * des victimes militaires et civiles de la commune de Fréland,
- * des réfractaires,
- * des déportés et expulsés,
- * des "Malgré-nous" hommes et femmes,
- * des Frélandais internés à Schirmeck,
- * des prisonniers du camp de Tambov.

Après plus d'un an de travail, l'exposition eut lieu du 3 au 11 juillet 1994 avec le concours du Musée Mémorial de Turckheim, notamment leurs dirigeants M. Terni et M. Burgert. La participation de l'association des collectionneurs de matériel militaire de Buhl avec exposition de véhicules de combat y fut très remarquée.

Une autre étape des cérémonies du cinquantenaire fut la venue de la délégation d'anciens combattants de la 36^{ème} Division d'Infanterie Américaine. Le 21 août 1994 cette délégation déposa une gerbe franco-américaine au monument aux morts, en présence de la section des Anciens Combattants de Fréland et de toute la population. A cette occasion la Musique Municipale interpréta l'hymne américain suivi de la Marseillaise. Les anciens de la 36^{ème} D.I. appelée Texas Division étaient accompagnés de leurs épouses. Madame Lise Pommois, auteur du livre "Des Vosges à Colmar dans la tourmente" et par ailleurs résidente à Fréland, participait également à cette cérémonie.

Enfin deux autres commémorations marquèrent cette fin de l'année du cinquantenaire :

- le 11 novembre 1994 fut inaugurée au Col de Fréland la stèle à la mémoire des 6 Chasseurs du 28^{ème} Bataillon de Chasseurs Alpains, tombés lors d'une escarmouche le 25 août 1914 au lieu-dit "La Halle".

- Le 4 Décembre 1994, anniversaire de la Libération de Fréland, une dernière cérémonie simple mais émouvante eut lieu devant le

monument aux morts pour honorer tous ceux qui au sacrifice de leur vie, nous ont permis de retrouver la liberté.

M. Pierre BERTRAND
Président de l'U.N.C. Fréland
1997



*Anniversaire de la Libération – 5 décembre 1994
Cérémonie au monument aux morts.*

PREFACE DE LA DEUXIEME EDITION

L'édition 1998 de ce recueil de récits authentiques de frélandais, témoins vivants de la deuxième guerre mondiale, a connu un vif succès.

Suite à de très nombreuses demandes l'association de sauvegarde et de valorisation du patrimoine, l'association des anciens combattants et la municipalité ont souhaité rééditer cet ouvrage en l'enrichissant de nouveaux témoignages, de nouvelles photographies et d'articles relatant les événements et cérémonies commémoratives déroulées depuis lors.

En particulier, un épilogue heureux à l'épisode des prisonniers polonais cachés à Fréland est venu s'ajouter en 2019. Il apporte, 75 ans après, une note émouvante à toutes ces histoires d'hommes et de femmes qui ont été témoins et acteurs de la lutte engagée pour la liberté.

Qu'ils et elles en soient une nouvelle fois remerciés et que la mémoire des disparus reste à jamais honorée.

Jean-Louis BARLIER
Maire de Fréland
Septembre 2020



Commémoration du 8 septembre 2019

INTRODUCTION

LE CONTEXTE HISTORIQUE

Fréland **1939 - 1945**

Nous présentons une trentaine de témoignages d'habitantes et d'habitants de Fréland qui sont autant d'illustrations des tragiques événements que la commune a connus, comme l'ensemble de l'Alsace, de 1939 à 1945.

Ce fut tout d'abord "la drôle de guerre". Le 3 septembre 1939 la France et l'Angleterre déclaraient la guerre à l'Allemagne qui venait de pénétrer en Pologne, leur alliée, le 1^{er} septembre.

Les troupes françaises se bornèrent à la défensive, installées sur la ligne Maginot qui protégeait le territoire national à l'est et au nord-est mais s'arrêtait à la frontière franco-belge. Pendant huit mois ce fut l'attente jusqu'au réveil brutal du 10 mai 1940 quand la Wehrmacht prit l'offensive, attaqua sur la Belgique et les Ardennes. Les troupes alliées refluèrent sur Dunkerque, se battirent sur la Somme, sur l'Aisne, dans les Vosges mais le 12 juin commença la débâcle générale. Les Allemands franchirent le Rhin à partir du 15 juin, entrèrent à Colmar le 17 juin et à Fréland le 19 juin.

Nos témoignages évoquent l'attente sur la ligne Maginot, les combats sur l'Aisne, dans les Ardennes et au Markstein dans les Vosges, les blessures au combat et le malheur de tomber dans les mains de l'ennemi.

Le 22 juin la France signait à Rethondes une convention d'armistice avec l'Allemagne. Le territoire national était démembré. Une ligne de démarcation allant du Pays de Gex à Saint-Jean-Pied-de-

Port, passant par Dole, Châlons-sur-Saône, Moulins, Bourges, Poitiers, Angoulême, séparait une France occupée au nord d'une France libre au sud. Il n'était pas fait mention des départements de Moselle, Haut-Rhin et Bas-Rhin que les Allemands étaient bien décidés à annexer.

La frontière de 1871 fut rétablie en fait et l'Alsace fut rattachée au Gau de Bade et administrée par le gauleiter Robert Wagner qui voulait germaniser le pays. Dès le mois d'août on expulsa les indésirables : les juifs, les familles dont un des membres était "taré", ceux qui étaient originaires "de l'intérieur", les membres d'associations patriotiques et la germanisation commença en 1941.

Une ordonnance du 8 mai 1941 introduisit le Service du Travail pour les Alsaciens de 17 à 25 ans, le RAD (Reichsarbeitsdienst) qui durait en moyenne trois mois quelquefois plus. Pour les hommes c'était une préparation militaire avec marches forcées et maniement de la bêche à défaut du fusil. Pour les femmes, c'était des travaux divers à faire en Allemagne.

Nos témoignages font état de tentatives d'évasion en zone libre dès le mois de juillet. En septembre, des jeunes Frélandais arrachaient des drapeaux allemands à Aubure. Arrêtés, ils étaient envoyés au camp de Schirmeck où "on inculquait aux Alsaciens difficiles à éduquer l'attitude convenable face au travail et à l'organisation politique du Grand Reich allemand". Ce camp était l'antichambre du Struthof.

Mais le RAD n'était qu'un début. Le gauleiter Robert Wagner qui estimait que cette préparation militaire était un excellent moyen d'assimilation voulut la compléter par un service militaire obligatoire. Malgré les réticences d'Hitler, il obtint de publier l'ordonnance du 25 août 1942 qui imposait aux Alsaciens le service obligatoire dans l'armée allemande. C'était contraire aux clauses de l'armistice et aux conventions de La Haye qui interdisaient la mobilisation en territoire

occupé. Pour éviter toute fuite, un décret du 16 septembre 1942 créait une zone interdite large de 3 kilomètres le long des Vosges et de la Suisse. D'ailleurs, en novembre, la zone libre disparaissait, occupée par les Allemands.

Les conseils de révision pour les Alsaciens commencèrent le 3 septembre. De septembre 1942 à mai 1944 les classes 1908 à 1928, (cette dernière partiellement) furent incorporées.

La majorité des jeunes gens se soumirent, craignant des représailles pour leur famille. Nous voyons les "Malgré-Nous" Frélandais partir en novembre 1942 et gagner, dès janvier 1943, les principaux théâtres d'opérations : en Crète, en Grèce, en Albanie, en Russie : à Kiev, à Léninegrad, à Odessa....

Il y eut cependant chez les Frélandais soit des oppositions violentes dans les conseils de révision en février et mars 1943 suivies de condamnation au camp de Schirmeck, puis d'incorporation dans la Wehrmacht soit des tentatives d'y échapper en se cachant dans les montagnes puisqu'il n'était plus possible de fuir dans une zone libre qui avait disparu.

Dans nos témoignages nous apercevons en outre le soutien apporté par la population et en particulier par le curé à ces réfractaires et à des prisonniers évadés et le prix que certaines familles durent payer c'est-à-dire la déportation en Silésie à cause de la fuite de l'un de leurs membres.

En 1944 évasions et désertions se multiplièrent facilitées, par la désorganisation de l'armée allemande. Les Frélandais qui se trouvaient sur le front russe et réussirent à se rendre aux Russes furent traînés de camp en camp jusqu'à celui de Tambov où les conditions de vie étaient effroyables. Quatre d'entre eux eurent la chance de faire partie des 1 500 prisonniers qui furent libérés en

juillet 1944, les autres durent attendre la fin de l'année 1945 et le début de l'année 1946.

Pendant ce temps l'Alsace était libérée, au nord par la 2^{ème} DB du général Leclerc qui entra à Strasbourg le 23 novembre 1944 et au sud par la 1^{ère} Armée Française du général de Lattre qui entra le 21 novembre à Mulhouse mais dut livrer de durs combats pour réduire "la poche de Colmar" qui englobait le canton de Lapoutroie. Les Français entrèrent le 5 décembre à Fréland, le 8 à Lapoutroie, le 13 au Bonhomme, le 16 à Orbey mais il fallut attendre le 4 février 1945 pour que Labaroche fût libéré, deux jours après Colmar.

Nos derniers témoignages évoquent la libération de Fréland, l'arrivée des troupes par le Kalblin et leur départ vers Châmont. Parmi les libérateurs, un Frélandais parti en zone libre en 1941 et, engagé dans l'armée française retrouvait son pays.

Que conclure après la lecture de ces récits de vie au jour le jour ? Comme tous les Alsaciens la majorité des Frélandais ont dû s'incliner sous la contrainte et trouver en eux le courage pour faire face à l'insoutenable.

Mais ces témoignages doivent en outre nous inciter à penser aussi à ceux qui n'ont pu témoigner car ils ne sont pas revenus, disparus sur les champs de bataille ou dans les camps.

Yvette BARADEL
Mars 1996

LA CAMPAGNE DE 1940

Témoignage de Léon Rettig né le 4 juillet 1908

J'ai effectué mon service militaire au 15/2 R.I. à Colmar. En 1938, lors de l'affaire de Munich, j'ai été rappelé, au même régiment, pendant un mois. Nous avons été cantonnés à Wintzenheim - La Forge.

J'ai été rappelé le 27 août 1939, juste avant la déclaration de la guerre, toujours au même régiment. (Ce jour-là c'était le baptême de ma fille Monique). Après un passage à Gueborschwihr nous avons été à Hirtzfelden, ensuite près de Sierentz pour des travaux en soutien de la Ligne Maginot.

Au mois de décembre, avec mon régiment, je suis monté dans la Sarre à la frontière allemande. L'hiver était rigoureux (-30). Je m'occupais du ravitaillement entre la roulante et le front, tous les deux jours, j'effectuais le trajet avec mon cheval. J'y suis resté 6 mois.

Lorsque les Allemands ont attaqué la Belgique (en mai 1940), on a pris le train jusqu'à Reims, de là en camion jusqu'à Rethel. Lorsque nous sommes arrivés, tous les villages autour de Rethel étaient déjà en feu. Nous avons pris position le long de l'Aisne. C'est là que se sont déroulés les premiers combats et que j'ai eu le baptême du feu. La célèbre bataille de Rethel a duré quinze jours sans discontinuer. J'étais dans la compagnie des mortiers, antichars, mitrailleuses, etc...

Après avoir tiré sur l'ennemi pendant plusieurs jours, nous avons dû nous replier. C'est là, lors des combats de repli, que tout à coup, je me suis trouvé côte à côte avec mon frère Paul qui, lui,

combattait dans la 7^{ème} compagnie. Après cette brève rencontre, je ne l'ai plus vu jusqu'après la guerre.

Au bout de 15 jours, on a été relevé du front. Après 3 à 4 jours de repos, la débâcle a commencé. J'ai été blessé le 12 juin 1940 à Mourmelon, évacué par ambulance sur Troyes où j'ai subi une opération. Mais j'ai toujours un éclat d'obus près du cœur. Ensuite, j'ai été embarqué par le train jusqu'à Nérès-les-Bains (Allier) où je suis resté 3 mois en convalescence.

Je suis revenu à Fréland, au mois de septembre 1940. J'ai repris mon travail à la cartonnerie Weibel jusqu'à l'automne 1943. Là, j'ai été réquisitionné par l'occupant (avec 8 autres Frélandais) pour des travaux de défense dans les Vosges (Vallée de la Bruche).



Léon RETTIG (debout 3^{ème} à gauche) – 1940 – Hôpital de Troyes

Le 12 octobre 1944, j'ai reçu ma feuille de départ pour la Wehrmacht. Ne voulant pas revêtir l'uniforme allemand, je me suis caché au Kalblin dans la ferme de mon beau-frère, Jean-Baptiste Ronecker, jusqu'à la libération le 4 décembre 1944.

Le parcours de Lucien Barlier né en 1912

Mobilisé en août 1939 à Colmar au 152 RI et stationné au début à Jepsheim, à Noël 1939 l'unité monte dans la Sarre. En mai 1940 participe au combat de Rethel "Ardennes". Blessé le 16 mai et, est évacué sur Epernay. Ensuite départ sur Bordeaux et rentre en convalescence le 20 juin à Fréland. A l'armistice se trouve à la maison il travaille durant l'occupation comme bûcheron. Il est rappelé en novembre 1944 dans l'armée allemande mais ne se présente pas à cette convocation et avec son épouse, se cachent comme tant d'autres dans les fermes de Fréland en attendant la libération qui eut lieu en 3 étapes. Le 4 décembre 1944 le Haut du Kalblin, le 5 décembre 1944, le Kalblin et le Chenor et le 6 décembre 1944 le reste de la commune.



39 – 40 la drôle de guerre



*Cinq Frélandais pendant la drôle de guerre au 15 – 2.
Marcel HEITZ, Pierre MAIRE, Lucien BARLIER, Georges RETTIG et Camille JACKY*

DEPORTATIONS DES INDESIRABLES EN 1940

Les expulsés de 1940 en France, en raison de l'éthique raciale nazi et des familles indésirables désignées par les autorités allemandes

DECEMBRE 1940

Famille TREF (Madame et ses deux filles)

Famille RONECKER du Chenor

Famille DUVA

Famille MASSON

Famille "D'AVENTURE" – BONAVENTURE

Madeleine FRESSE

Famille LUTIN

Famille BARADEL (CHILLON)

Famille MULLER

L'INCORPORATION DE FORCE

Le Reichsarbeitsdienst (RAD)

Personnel féminin incorporé au RAD

Simone FALCINELLA
Yvonne FALCINELLA
Irène RAFFNER
Séraphine GEORGES
Jeanne BATOT
Antoinette TOUSSAINT
Florence MISTLER

Témoignage d'Yvonne Pierrel née Falcinella

Après les hommes, les jeunes filles sont également appelées au RAD. Je suis appelée le 6 avril 1943 à Müloestadt Langensalsa "Thüringe" jusqu'au 31 octobre 1943. Au RAD, les collègues travaillaient dans des exploitations agricoles et chaque mois ils changeaient de place. J'ai travaillé dans un magasin et également dans les champs "récolte de cornichons". Ne parlant pas l'alsacien, j'étais seule dans la baraque avec des Allemandes. On avait une tenue paramilitaire et chaque matin avant le travail, sport obligatoire. Les conditions de vie étaient dures. La nourriture était passable. Nous dormions 12 par chambre dans des lits superposés. Au bout de 7 mois, je suis revenue chercher des habits civils et j'ai été affectée dans une usine de munitions du 1^{er} novembre au 5 avril 1944 à Hiegdients Berka. Une demi-heure de marche séparait l'usine de nos baraquements, tout était camouflé dans la forêt. Le travail était malsain et dur. J'étais à la presse pour la fabrication d'obus. Il y avait des prisonniers russes, hommes et femmes pour travailler. La nourriture était insuffisante. Il y avait souvent des alertes. Il fallait se lever la nuit pour se mettre à l'abri. A l'usine, nous étions 250 personnes. Le maire de Fréland a fait une demande pour que je puisse rentrer, pour aider les parents aux travaux des champs. Trois mois après, je suis rentrée à l'usine de Fréland. Pendant la guerre, on fabriquait de la toile à parachute.



Yvonne FALCINELLA épouse PIERREL

Témoignage de Jeanne Georges née Batot en janvier 1926

Après avoir passé le conseil de révision à Kayzersberg, je fus incorporée de force en octobre 1943, j'étais la seule de ma classe de Fréland car les autres filles étaient réclamées pour certains travaux : agriculture, salariées sont restées à la maison familiale. Pour moi ce fut direction l'Allemagne à Jessen près de Berlin pour six mois. Tous les matins après avoir pris une douche froide même en hiver rassemblement pour saluer le drapeau. Du fait que je ne savais pas la langue allemande, j'étais obligée de rester au camp pour faire la cuisine. J'ai été aussi dans la forêt pour effectuer des travaux de reboisement. J'ai eu 8 jours de permission, après les six mois passés à Jessen.

Je suis mutée à Jena (ville où Napoléon avait remporté une victoire en 1806) dans une usine d'armement pour l'aviation. J'ai eu droit à une permission de 3 jours. En cours de route nous avons été mitraillés par l'aviation alliée. Le convoi s'est arrêté, je suis sortie du train j'ai accompagné une femme avec deux enfants pour se réfugier dans un abri. J'ai repris le train et je suis arrivée à Colmar bien décidée de ne plus retourner en Allemagne. Ensuite je me suis cachée, tous les soirs le maire de l'époque venait à la maison pour que je reparte travailler en Allemagne. Je me suis cachée au grenier à la ferme Gaudel "Ongrange". Un soir Henry Joseph avec des camarades s'évadaient de l'hôpital Pasteur d'où ils étaient soignés des blessures de guerre. J'ai alors quitté la ferme d'Ongrange et me suis réfugiée chez ma tante à Hunawihl pendant quatre mois.

Par la suite je revins à Fréland et je me cachais à la ferme Baradel à la Halle pendant un mois, sachant qu'il hébergeait quatre évadés du tunnel de Ste Marie aux Mines.

J'ai été à la boulangerie Mathieu au village qui était en parenté avec la famille Baradel et à la débâcle je suis montée au Kalblin où la famille Mathieu avait un restaurant et une petite ferme. Un soldat allemand blessé par l'avance des troupes américaines voulait qu'on le cache, il ne voulait plus aller au front. Pour ne pas avoir d'ennuis nous l'avons livré aux troupes américaines.

A la libération j'ai pu enfin rejoindre la maison familiale. Je me suis fait déclarer réfractaire et j'ai obtenu la carte de réfractaire.



Jeanne BATOT épouse GEORGES (à gauche)

Reichsarbeitsdienst-Sonderausweis

SNR / Nr. Arbeitsausweis Johanna Badolt
(Vorname, Name und Name)
von 11/66 Jessen/Elter
(RSD-Ortschaft oder (Arbeitsort, bei Bedarf))
reiß am / ist befristet vom*) 5. Mai 1944
(Datum)
nach _____
(Ort/Objekt im Ausland)
Zweck: Sonderurlaub

Rückreise / Urlaubsbereitigung am*) 9. Mai 1944 21.00 Uhr



Ausgegeben am 2. Mai 1944

11/66 Jessen/Elter

(RSD-Ortschaft)

Jessen Urbach

(Ort/Objekt im Ausland, Ort/Objekt)

Jägermeister

*) Rückreisefrist ist zu beachten.

Dieser ausweisliche Ausweis ist nur im Zusammenhang mit Dienstleistungen auszuführen — nur mit Dienstausweis und Ausweis des Dienstleistungsberechtigten (Arbeitgeber) gültig — keine Kopie.

K 221 d. d. Reichsarbeitsdienst, Bonn

Ein 470 A 3

Traduction :

Service du travail
Laisser passer spécial

La travailleuse Johanna Badolt
du 11/66 Jessen/Elter
est autorisée le 5 mai 1944 à se rendre à Urbach en congé spécial.
Retour le 9 mai 1944 à 21 heures.

Délivré le 2 mai 1944
11/66 Jessen/Elter.

Beiohsearbeitsdienat
Die Führerin des Bezirks VI
- Mitteldeutochland -
O.Z.: KHD 100/44 L ./We.

Weimar, den 7. Juni 1944
Horststr. 1.

Kinschreiben.

An die
Kriegshilfsdienatmaid
Johanna Batot

Verteiler:
Führerin der Unterkunft-
Gruppe Schott, Jena.

Urbach/Oberlo.
Haus Nr. 106 b.

Nach Mitteilung der Führerin der Unterkunftsguppe Schott, Jena sind Sie nicht in der Unterkunftsguppe angetroffen.

Ich fordere Sie daher auf, bis spätestens zum 15.6.1944 in der Unterkunft Schott, Jena, Horst-Wesselstr., anzureisen. Sollten Sie zu diesem Termin nicht reisefähig sein, ist mir zum gleichen Tag ein ärztliches Attest mit der Bestätigung der Reiseunfähigkeit vorzulegen. Anderenfalls weise ich daraufhin, dass Sie sich bei Nichtbefolgen dieser Anordnung strafbar machen und Ihre Herbeischaffung durch die Polizei erfolgt.

Im Auftrag:

Für die Leiterin der Abteilung Dienst und Organisation

Maidenborf
Maidenborfführerin.

Service du Travail
La directrice de la zone VI
Centre-Allemagne

Recommandée

Distribution
Directrice du groupe
d'hébergement Schott, Jena

A la travailleuse
Johanna Batot

Urbach - Oberdops
n° 106 b

D'après les renseignements de la directrice du groupe d'hébergement Schott, Jena vous n'avez pas réintégré votre groupe.

Je vous ordonne de vous rendre au plus tard le 15.06.1944 à votre groupe d'hébergement Schott, Jena, rue Horst-Wessel. Si à cette date vous n'étiez pas en mesure de rejoindre votre groupe, il me faudrait un certificat médical attestant votre incapacité de voyager. Enfin je vous fais savoir, qu'en cas de non observation de cet ordre vous êtes punissable et votre réintégration sera effectuée par la police.

Par délégation :

Pour la directrice du département et organisation

Témoignage de Séraphine Georges

(Propos recueillis et transcrits par Raphaël Georges, le 22 juillet 2019)

Née en 1923, j'ai fait partie du premier contingent d'Alsaciennes recrutées pour le RAD. Je l'ai effectué à Vilsbiburg en Bavière de novembre 1941 à avril 1942. Du camp, les recrues alsaciennes et allemandes devaient chaque jour travailler dans les fermes alentour. Comme je ne parlais pas l'allemand, j'ai été affectée aux travaux ménagers à l'intérieur du camp, en particulier dans la maison principale où se trouvaient les bureaux et les logements des cheftaines. Rosa Gaudel, une autre welche originaire de Lapoutroie, partage le même sort. En décembre, nous avons reçu une permission pour passer Noël en famille ; je n'avais pas du tout envie d'y retourner ensuite. J'ai effectué le voyage seule, et à l'arrivée j'ai dû être hospitalisée deux semaines à Landshut à cause des oreillons. Là, un frère capucin, visiteur de malades, parlait français. Peu de temps après mon retour au camp, où je suis encore restée quelques jours à l'infirmerie, j'ai dû retourner à Landshut pour un contrôle médical. Fraulein Nau, la Führerin la plus gentille des deux qui nous encadraient, m'a accompagnée. Nous en avons profité pour visiter le château fort. Elle aimait échanger et apprendre quelques mots en français, car son frère était soldat ou officier à Paris. L'autre Führerin était bien moins sympathique et beaucoup plus sévère.

Au camp, les journées commençaient de bonne heure avec un rassemblement pour le lever du drapeau accompagné du salut hitlérien. Nous transformions le "Heil Hitler" en une formule bien moins respectueuse du personnage, mais il fallait tout de même se méfier des femmes pro-nazies qui pouvaient nous dénoncer. Je me souviens aussi que des prisonniers français passaient devant le camp. Quand je les voyais et que je nettoyait les vitres, je chantais "Quand tout renaît à l'espérance, et que l'Allemagne fuit loin de nous, sous le beau ciel de notre France, quand le soleil revient plus doux...". Le peu de temps libre que nous avions, nous le passions souvent dans un

café en ville. Il nous était interdit de nouer des relations avec la population civile, mais les propriétaires du café parlaient volontiers français. Une ou deux fois par semaine, nous partions faire du sport dans une salle en ville. Il fallait s'y rendre en marchant en rang, au pas, et en chanson, comme des soldats. Il y avait aussi des séances de gymnastique au camp. Le sport, c'est ce que je préférais. Ça n'a pas échappé à nos cheffes, qui remarquaient que je comprenais nettement mieux l'allemand pendant les séances de sport que pendant le reste de la journée.

Par la suite, je suis restée amie avec quelques filles du RAD, en particulier Berthe (de Balgau), Rosa (de Lapoutroie) et Lucie (de Sigolsheim). La plupart des Allemandes étaient aussi sympathiques, sauf quelques-unes, y compris chez les Alsaciennes, qui soutenaient les nazis.

- J'étais réticente à témoigner pour la première version de ce livre parce que mon RAD a été plus court que celui des classes suivantes (6 mois contre 1 an ensuite) et que je n'ai pas vraiment eu à souffrir de mauvaises conditions de vie ou de travail, contrairement à beaucoup d'autres. Mon RAD et le service armé de mon père en 1914-1918 ont joué en faveur de notre famille pour lui éviter la déportation quand mon frère Charles, un an plus tard, a décidé de se soustraire à l'incorporation de force. Ce n'était d'ailleurs pas garanti d'avance et il a fallu aussi compter avec l'appui du maire Falcinella qui a défendu notre cause auprès des Allemands. Jusqu'à la fin de la guerre, j'ai participé épisodiquement au ravitaillement de Charles. J'ai aussi fait passer la frontière à la fille de l'ancien garde forestier, qui faisait de la Résistance, avec son enfant, par le col du Bonhomme, et j'ai aidé à cacher un Alsacien de Mittelhausbergen à la Fonderie (il fuyait aussi l'incorporation dans l'armée allemande).



De gauche à droite : Lydia, Berthe KURY (Balgau), Séraphine GEORGES, Thérèse WEISS (Balgau). Assises en bas : Rosa MATHIS (Lapoutroie), Lucie GILGENKRANTZ (Sigolsheim).

Témoignage de Madeleine Ory

En 1941 pour ne pas aller au RAD nous avons Madeleine, Anne-Marie et Raymonde choisi de passer la frontière.

Nous avons trouvé refuge (grâce aux sœurs de l'hôpital) dans une école ménagère de Nancy où nous avons trouvé du travail en attendant la fin des hostilités.

Lors des vacances des élèves ne pouvant revenir à la maison nous allions les passer à Nomény près de Metz chez des Religieuses.

C'est dans ce village qu'Anne- Marie et Raymonde ont été surprises par l'arrivée des Américains. Personnellement j'étais restée à Nancy où j'ai été libérée en septembre.

Pour elles, toutes heureuses de voir arriver les libérateurs la déception fut grande. Le lendemain ceux-ci sont repartis et les Allemands sont revenus. Le village fut évacué et toutes deux ont été réquisitionnées avec la sœur infirmière pour s'occuper des blessés et personnes âgées.

Pour elles alors commencent des semaines de peur, de faim, de dysenterie, sous les obus. Au risque de leur vie elles doivent chercher des légumes dans les jardins du village et cela pendant 6 semaines jusqu'au jour où enfin les Américains libèrent le village.

En décembre nous avons retrouvé Fréland alors que le front n'était qu'à quelques kilomètres.



*Madeleine ORY, Anne-Marie PICHLER épouse DIDIERJEAN et Raymonde LAURENT
épouse BALLAND*

3 personnes évadées à l'intérieur (Couvent à NANCY)

PICHLER Anne-Marie
LAURENT Raymonde
ORY Madeleine

Les « Malgré nous » (Incorporés de force dans la Wehrmacht)

Témoignage d'Auguste Deparis né en 1922

Je suis appelé au RAD, le 29 novembre 1941 jusqu'à la fin février 1942. Incorporé le 1^{er} novembre 1943 près de Berlin, après un mois de classe, suis dirigé au Danemark jusqu'au début de février 1944. Embarqué sur le front russe, je subis de graves gelures aux pieds à Odessa en Ukraine. Je suis rapatrié en avion, en Roumanie à Galast Hôpital de campagne pendant un mois. Ensuite, je suis évacué à l'hôpital de Vienne jusqu'au 23 juin 1944. De là, je suis dirigé dans un hôpital spécialisé pour les gelures à Orenvingen dans la Sarre jusqu'au 3 septembre 1944. Devant l'avance des alliés, je dois rejoindre mon corps sur le front de l'Est à Strasbourg. Au lieu de prendre le train pour l'Allemagne, je prends celui de Colmar, j'en descends à Sélestat et je m'évade. Je rentre à pied à Fréland par le Haut-Koenigsbourg. Je me repose un jour au couvent de Dusenbach et le 6 septembre, j'étais à Fréland, à la maison où je me suis caché jusqu'au 5 décembre 1944.





Auguste DEPARIS (1^{er} à gauche)

Témoignage de Robert Wirrmann né le 19 juin 1921

Incorporé de force au RAD du 3 octobre 1942 au 29 décembre 1942 à Emden, un port sur la Mer du Nord.

Devant être incorporé le 16 janvier 1943 à Brun en Tchécoslovaquie dans l'Infanterie, j'ai pu me soustraire à cette incorporation suite à un accident de ski le 6 janvier 1943, je m'en suis tiré avec une double fracture de la cheville gauche.

Le 2 mars 1944, j'ai été incorporé au Flieger ersatz bat vii a Kautbeuren en Bavière.

Le 22 avril 1944 avec une trentaine d'Alsaciens, je fus transféré à Orléans. Le 7 mai 1944 les Alsaciens jugés indésirables en France durent faire les bagages et partir pour la Hollande à Eindhoven. Je fus incorporé au 12^{ème} flieger régiment 51. Suite à l'invasion du 6 juin 1944, tous les Alsaciens furent transférés à Posen en Pologne, le 26 juin 1944 à la 3^{ème} compagnie du flieger ersatz bataillon 1.

Fin août 1944, je fus transféré à Halberstadt à la 3^{ème} compagnie du 1^{er} bataillon de parachutistes. On nous annonça que l'on devait faire six semaines d'instruction paras. Le 2 septembre 1944, nous avons quitté Halberstadt en vitesse, direction la Hollande et avons pris quartier à Udenhout. Arrivés là-bas, nous n'étions plus que deux Alsaciens, le soldat Albert Mahler de Bischheim et moi. Le bataillon partit sur le front sur le Canal Albert près de la frontière belge.

Ne parlant pas allemand, je fus dispensé provisoirement de partir au front et affecté dans une compagnie de réserve : Kampfgruppe Hoffmann.

Par l'intermédiaire d'un autrichien coiffeur, je pus prendre contact avec le coiffeur du village, qui nous annonça qu'en cas de coup dur, on pourrait tous deux trouver refuge à Udenhout.

L'occasion de désertir se présenta le 9 septembre 1944 lors d'un parachutage anglais américain de Nimwegen. Nous reçûmes l'ordre du chef de compagnie de plier bagages en vitesse, de se procurer un vélo, de se retirer vers le nord de la Hollande. Profitant de la pagaille qui régnait, l'Autrichien et moi filâmes. Le coiffeur M. Ivans nous confirma que dans les trois jours nous serions libérés. Derrière sa maison se trouvait une scierie et nous avons trouvé refuge dans un hangar. On attendit en vain. Après ces trois jours, nous sortîmes de notre cachette et retournâmes à notre ancien casernement qui était la cure. Tout le monde avait déguerpi. Passant dans le village, nous fûmes accostés par un jeune Hollandais qui avait été mis au courant de nos intentions. Il nous indiqua une ferme où

nous pourrions être hébergés dans la famille de Jan Van De Pas, au lieu dit Au Den Mvolen.



*Debout : Joseph SCHOTT, Charles CLAUDEPIERRE, André FRITSCH,
Jean GORIUS, Bernard ORY, Joseph RONECKER, Xavier FIRER,
Robert WIRRMANN.*

*Assis : Joseph PRUD'HOMME, Marcel BAUMANN, Louis COUTY,
Paul HERQUE*

Conseil de Révision à Kaysersberg – Classe 1920 et 1921

Dans cette ferme nous restâmes du 12 septembre 1944 au 13 octobre, nous dûmes aller coucher au grenier à foin du fait qu'un officier allemand avait réquisitionné une chambre dans la ferme, ce qui nous sauva la vie, car dans la nuit du vendredi 13 octobre, une descente de la feldgendarmerie eut lieu. Ils recherchaient des réfractaires hollandais. Ils cessèrent la perquisition lorsqu'ils tombèrent dans la chambre de l'officier allemand qui était couché. C'est ce qui nous sauva la vie ainsi qu'à la famille Van De Pas. Malgré tout, ils emmenèrent le fils Jan pour l'interroger. N'ayant pas de preuves, il fut libéré le lendemain. Dès que les Allemands furent partis, nous fûmes réveillés par la fille de la fermière et dûmes quitter précipitamment notre refuge.

Après avoir erré dans la nuit noire, vers deux heures du matin nous nous sommes installés dans une meule de paille située près de la ferme appartenant à M. Wilhelm Denissen, qui nous laissa occuper les lieux sans objection de sa part. Il consentit à nous nourrir et se mit en liaison avec la famille Van De Pas qui nous avait hébergés et continua à nous apporter du ravitaillement.

Le 26 octobre, les combats se rapprochèrent de Udenhout qui fut libéré le jour même.

Sur instruction de Jan Van De Pas, nous nous présentâmes chez les Canadiens qui nous internèrent au camp de prisonniers de Eindhoven, Aarschot, Leopoldsburg et Ostende. En tant qu'Alsacien, j'ai été libéré le 16 janvier 1945 et transféré à LILLE par les Anglais, ensuite à Paris puis à Nancy.

Comme à Nancy, il se formait un régiment d'infanterie composé de 3/4 d'Alsaciens, je m'engageais le 23 janvier 1945 et nous fûmes transférés à Strasbourg, au mois d'avril, nous montâmes à Seltz, Karlsruhe et Spire. Je fus démobilisé le 29 décembre 1945 à Guemersheim avec le grade de Caporal-Chef.

Témoignage de René Pierrevelcin né en 1923

Appelé au RAD le 6 octobre 1942 jusqu'au 1^{er} janvier 1943, incorporé le 28 juillet 1943 dans la Wehrmacht, envoyé sur le front du nord de la Russie, région de Leningrad et dans les Pays Baltes. Je tombe malade et suis dirigé dans un hôpital militaire à Riga, ensuite rapatrié en bateau dans le nord de l'Allemagne. Suite à une permission de convalescence, je me suis évadé le 5 septembre 1944. Je me cache dans une ferme abandonnée au lieudit Codongoutte, chez le "Rouge Godjèque", en compagnie de plusieurs camarades, tous réfractaires.

Le jour, on se cachait. La nuit, on allait au ravitaillement. Une voisine faisait l'agent de liaison. Nous étions bien armés. Un dimanche, la gendarmerie de Lapoutroie, sous la conduite de leur chef "Coutjira" a failli nous tomber dessus.

Témoignage de Marcel Baumann né en 1920

J'ai été appelé au RAD le 6 octobre 1942 à Scharttat avec Marcel Garnier, Louis Couty, Charles Claudepierre, Raymond Maire, Paul Herqué, Joseph DeParis, André Bertrand de Lapoutroie. On est libéré à Noël. Le 16 janvier 1943, je suis enrôlé dans la Wehrmacht à Kromsier en Tchécoslovaquie avec Husson d'Aubure qui sera dirigé sur le front Russe. Quant à moi, je suis affecté en Grèce à Nopia. La vie est dure, beaucoup de discipline. Un certain moment, j'ai été affecté dans une compagnie dans la montagne. Là j'ai retrouvé un autre Frélandais Pierre Laurent. La vie était mieux, mais je suis retourné à la caserne à Nopia. Quant à la compagnie qui était restée dans la montagne, elle a été attaquée par les partisans, c'est là que Pierre Laurent a été tué. D'ailleurs, toute la compagnie a été anéantie. Lorsque les Italiens ont capitulé, il nous fallait garder les viaducs et les tunnels. Malgré tout, les partisans arrivaient à saboter

ces ouvrages. Au courant de l'été, j'ai été atteint de la malaria plusieurs fois. Je quitte la Grèce en septembre 1944. Les Anglais, aidés par les partisans, libéraient le pays. On recule, on marche nuit et jour, on traverse l'Albanie, la Yougoslavie, les partisans nous attaquent. L'hiver dans les Balkans est très rude. A Noël 1944, on est à Vukova. On a dû revenir sur nos pas pour porter secours à une unité qui était encerclée par les partisans de Tito. Les combats faisaient rage, j'avais une mitrailleuse. Des troupes SS sont venues nous dégager. Par la suite, en Autriche Hongrie sur le Danube, c'est l'armée russe qui est en face de nous. Les combats sont très violents.

L'aviation russe nous attaquait et nous causait de grandes pertes. Au début mai, on fait des marches forcées pour se rendre à l'armée américaine plutôt que chez les russes. On avait vu assez d'atrocités commises par ces derniers lors d'offensives quand on avait repris du terrain. On est prisonnier de l'armée américaine dans un camp pendant 8 jours.

Ils nous ont conduits à 35 km et ils nous ont lâchés dans la nature. On se met en route en direction de la France. Au bout de onze jours à pied, on arrive dans la zone française. Là on est désinfecté, on en avait bien besoin : puces, punaises, etc...

On a pris un convoi sur Strasbourg et j'ai pu rentrer à Fréland "sans un sou".



Marcel BAUMANN à la Wehrmacht en Grèce

Témoignage d'Emile Georges né en 1921

Appelé au RAD le 7 octobre 1942 jusqu'à la fin décembre 1942. Incorporé le 16 janvier 1943 en Autriche "Hollabrunn" grenadier Bt 1/462, hospitalisé le 17 mars 1943 puis une permission de convalescence, ensuite hospitalisé à Colmar. Après une permission, je rejoins mon corps en Italie. Je suis blessé à une jambe près de St Pado le 12 février 1944. Je suis évacué à l'hôpital de Berlingires. Après une permission je rejoins mon unité près de Turin. En remontant au front, je m'évade et rejoins la 1ère armée et me



rends chez des goumiers. Là, habillé en tenue militaire française, je garde des prisonniers allemands dans une école à Vizille en France. Par la suite un lieutenant originaire de Colmar m'amena à Besançon. Je m'engage au 180^{ème} Bat. de Génie. Au début, réparations des ponts sur le Doubs. A Chatenais dans le Doubs lors de la réparation d'un pont, les Allemands nous tiraient dessus. Ensuite, j'ai été affecté dans le service de ravitaillement jusqu'à la fin de la guerre. On a contourné la poche de Colmar par les Vosges pour se diriger vers Strasbourg. C'était le 180^{ème} Bat. de Génie qui a posé le premier pont sur le Rhin à Strasbourg. J'ai été à Offenbourg où je suis resté jusqu'au mois d'octobre 1945 où je fus libéré.

Témoignage de Pierre Michel né en 1924

Incorporé au RAD le 22 octobre 1942 à Emden, un port de la mer du nord. Libéré le 26 décembre 1942, mobilisé le 27 mars 1943 à Rastatt pour effectuer les classes pendant 3 mois. Dirigé à 6 km de Stuttgart, pour soigner les chevaux. En septembre après une permission, je repars en Grèce pour réquisitionner des chevaux, ensuite je suis en garnison pendant 3 mois à Colmar. Habillé à neuf, je vais à Mutzig pendant 3 semaines pour être dirigé sur le front italien. Le 25 juin 1944, j'arrive en Italie, le 16 juillet 1944 sur le fleuve Arno, en face, l'armée américaine, à l'arrière le maquis. Lors d'une patrouille, je tombe sur une section américaine qui dormait dans une maison abandonnée sans monter la garde, on les a faits prisonniers. C'était le 25 août 1944. Au début de septembre je suis monté à un croisement de routes en pleine montagne, le 18 septembre à 5 heures, on attaque les Américains, ces derniers contre attaquent avec des chars.

Je descends seul de la montagne, je trouve une cabane au fond d'un vallon et là, je trouve 8 soldats allemands et d'autres nationalités. Des Américains arrivent près de la baraque et nous font prisonniers. Le lendemain,



nous sommes photographiés et amenés dans un camp à Livorno pendant 2 jours, ensuite à Naples pendant 3 semaines.

Un officier français nous rend visite et 15 jours après, nous sommes transférés dans un camp composé en majorité d'Alsaciens. Là, je tombe malade : "la jaunisse". Je suis soigné par un médecin allemand prisonnier. Il voulait apprendre la langue française. Je suis malade pendant 6 semaines. Fin novembre, on demande aux Alsaciens de s'engager pour la durée de la guerre. La veille de Noël, on embarque à Naples pour Marseille - Nancy. A Nancy, nous sommes bien reçus, je rentre à Strasbourg en autocar, ensuite je fais du stop. Mutzig, Ribeauvillé, où je trouve Charles Huck et le boucher Alfred Georges de Fréland. Je rentre avec eux, c'était le 6 février 1945, la guerre était finie pour moi.

Témoignage de Jean-Paul Minoux né en 1924

Appelé au RAD le 21 octobre 1942 jusqu'au 29 décembre 1942. Incorporé dans la Wehrmacht le 16 janvier 1943 en Autriche près de Vienne, en compagnie de Joseph Ronecker et Jean Gorius. Après les classes, j'ai été enfermé 4 mois à Vienne pour cause politique, ensuite 2 mois en cellule à Strasbourg pour être jugé. Ensuite, de retour à Vienne pour 3 semaines pour revenir sur Baden pour être dirigé en France. On est bombardé à Blainville (Meurthe et Moselle). Il y eut des morts. Je voulais déjà désertier mais tout était gardé. On descend sur Perpignan, nous avons attaqué un maquis aux environs de Prades, trafiquants de cigarettes et postes de radio. Ensuite, on est muté à Sète. Comme je parlais le français, j'ai pu procurer à un jeune civil un de nos fusils. Il fallait le faire.

Lors du débarquement allié en Normandie, on recule sur Nîmes en vélo, j'ai encore essayé de m'évader entre Sète et Nîmes, mais on était très surveillé. On roulait toujours la nuit en vélo. A 50 km de Lyon, on s'est arrêté, et là enfin, j'ai pu m'évader à St Pierre de

Boeuf, le 28 août 1944. Je suis resté 3 semaines pour aller à Annonay "Ardèche" et je m'engage dans le maquis, ensuite ce sera Briançon et Vienne dans l'Isère, ensuite dans les casemates près de Strasbourg.

Je me réengage une 2^{ème} fois à Mulhouse au 23^{ème} RI du 17 mars 1945 au 30 novembre 1945. J'ai été en occupation à Landau jusqu'à la fin de mon service.



Jean-Paul MINOUX en tenue d'apparat de la Wehrmacht.

Témoignage d'Urbain Couty né en 1926

Appelé au RAD de novembre 1943 à Janvier 1944 à Donaueschingen. Je suis hospitalisé pour une otite à Baden-Baden. Au début de mars 1944 mobilisé dans la Wehrmacht. Deux jours avant ce départ, je me suis échaudé un pied. J'ai été hospitalisé à l'hôpital de Fréland, mais suite à une forte fièvre, je suis évacué à l'hôpital Pasteur de Colmar. Dans la chambre un lit était vide, on m'installe et une surprise de taille m'attendait. Dans les lits de droite et de gauche, il y avait deux blessés de Fréland Joseph Henry et Léon Parmentier. Ils avaient été gravement blessés en Crimée et avaient été rapatriés à Colmar. Au bout de six semaines, je devais me rendre à Strasbourg pour passer le conseil de guerre. Je me suis blessé volontairement au pied en poussant un lit d'hôpital, mais on n'a pas voulu en tenir compte. On m'amène des habits militaires. Accompagné de deux soldats armés, je suis obligé d'aller à pied à la Kommandatur. J'ai eu la chance que Mme Odile Henry m'ait accompagné pour faire l'interprète auprès du Commandant. J'ai été 7 semaines interné à Strasbourg et questionné chaque jour. Ensuite j'ai été affecté dans un régiment disciplinaire en Pologne. Le jour, maniement d'armes et la nuit on montait la garde. On avait affaire aux partisans, on commence à reculer, suite à l'avance des Russes. J'ai été blessé par 2 petits éclats. Nous avons eu droit à un repos dans l'unité et nous avons eu droit à une perm en septembre 1944, mais devant l'avance des alliés en France, on ne devait pas pouvoir venir en Alsace. Par chance, un sous-officier allemand nous donne l'adresse de sa mère à Kehl. Deux Alsaciens, originaires de Biesheim et de Haguenau, pères de famille, se mettent en route avec moi à la soi-disant adresse à Kehl. A Berlin, suite au bombardement, nous avons mis deux jours pour trouver un train. Grâce à ces deux Alsaciens nous sommes arrivés à Kehl mais pas à l'adresse indiquée. On traverse cette ville, nous donnons des cigarettes au poste de garde et nous arrivons à Strasbourg. Nous nous procurons des tickets de ravitaillement et j'arrive à Colmar mais pas question d'aller à Fréland. Des amis de Logelbach viennent en vélo

chercher des habits civils à Fréland et je peux enfin rentrer chez mes parents. Là mon premier travail a été de chercher une cache. Il fallait me faire soigner ma jambe suite à un éclat que j'avais reçu, je faisais de l'infection. Sœur Eugène venait me soigner. Les deux Alsaciens sont repartis et en sont revenus gravement mutilés. J'ai attendu la libération caché chez mes parents. Mon frère André a été porté disparu sur le front russe.

Témoignage d'Henri Petitdemange né en 1923



*Mars 1944 à l'Hôpital Pasteur Colmar
Urbain COUTY, Joseph HENRY et Léon PARMENTIER*

Avant la guerre, j'étais étudiant à Colmar. A la débâcle en 1940, l'école est transférée à Cap Breton (Landes). Pendant les vacances on est resté sur place. L'Alsace était annexée. Une vingtaine d'Alsaciens et Lorrains étaient avec moi. Mais les Allemands qui occupaient la côte Atlantique ont vite remarqué la présence de ces

élèves des départements de l'Est. Un matin, ils nous ont embarqués dans un train et direction Colmar d'une traite. Après j'ai continué l'école à Karlsruhe. Il y avait beaucoup d'étrangers en Allemagne. La vie était normale. Il n'y avait pas de problème. Un exemple, le port du béret était proscrit en Alsace, mais en Allemagne, je portais le béret naturellement. Après un sursis pour terminer ces études, je suis incorporé au RAD près de Trèves. Ensuite quelques temps à Luxembourg, puis départ pour la Ruhr. On travaille à la construction de bunkers. En octobre 1943, je suis incorporé avec mon frère en Silésie mais on se sépare. Mon frère Camille sera, par la suite, prisonnier et sera interné à Tambov. Après 3 semaines de classes à Gouben, avec d'autres Alsaciens, on est dirigé dans les pays Baltes et on achève nos classes. Ramené en Pologne pour former des divisions d'infanterie, je fais des tests avec 2 autres Alsaciens, d'après nos résultats, nous devons faire 6 mois de stage dans une école de sous-officiers. Nous Alsaciens, n'y tenons pas de faire cette école, mais 6 mois loin du front, c'est toujours autant de passé. L'un des Alsaciens refuse, envoyé au front, il tombe 6 semaines plus tard. Nous voilà à l'école de Warden près de Francfort-sur-Oder. Une fois ce stage terminé, j'obtiens une permission. Pendant cette permission, je me brûle un pied à l'eau bouillante. J'ai été hospitalisé à Marbach près de Hattstatt, mais à l'arrivée des Américains, nous sommes emmenés en ambulance à Donaueschingen en "Forêt Noire". Par la suite, je me retrouve en Pologne à Noël 1944, en réserve au 309^{ème} régiment d'infanterie près de Varsovie. En janvier 1945, les Russes lancent de grandes offensives. Nous sommes dirigés en Hongrie. Nous faisons des positions pour colmater la brèche, nous tenons 8 jours, ensuite nous reculons en Slovaquie, dans les montagnes et nous sommes relevés par une division de montagne envoyée près de Breslov. J'ai été blessé le 14 février 1945, soigné dans un hôpital en Bohême, puis au Danemark. Là, lentement, je guéris de ma blessure. Je déserte chez des civils. J'ai été à la fin de la guerre au consulat de France et rapatrié chez moi au début juillet 1945. Par la suite j'ai effectué 3 périodes dans l'armée française. J'étais sous-lieutenant de réserve en 1954.

Témoignage d'André Bertrand classe 1928

Un incorporé de dernière heure

En 1940, j'ai 12 ans. Je me rappelle avoir vu en juin 40, deux soldats français se replier sur le Brézouard et, le lendemain, des soldats allemands en side-car arriver à la Croix de Châmont.

Courant juillet 1944, je suis convoqué pour le RAD (Reichsarbeitsdienst). Nous sommes 4 de la classe 1928 à être retenus. Le 19 novembre 1944 nous sommes convoqués à la caserne de Colmar. Pour moi se pose le dilemme : ou répondre à la convocation ou me cacher avec le risque que mes parents soient déportés. Je choisis la 1^{ère} solution.

Par chemin de fer, j'aboutis à Engelstein près de Danzig. Je suis incorporé vers Danzig. Il fait grand froid. Le jour, on monte la garde et la nuit on fuit à pied. Nous restons 2-3 jours à Danzig où les bateaux sont pris dans la glace.

Puis c'est la fuite vers le Sud, vers le Danube, d'abord Koenigsberg. La nourriture se fait rare, si elle n'est pas gelée : 2 morceaux de pain, 1 tranche de fromage et une tasse de café pour une journée.

Là, nous sommes embarqués dans un train à destination de l'Autriche. Le voyage durera 15 jours. Rien que la traversée de Berlin demande une demi-journée. Nous arrivons à 40 km au Nord de Linz dans l'Abteilung du Führer quartier au 6/112. Après 8 jours, on demande des Pferdepfleger (soigneurs de chevaux). Je suis volontaire et donc muté à l'écurie. J'ai à soigner une jument et son poulain. J'ai à conduire une charrette avec des archives (La Schreibstube) vers le front en direction de Linz. Bientôt, je me retrouve dans une ferme entre Linz et Passau ; là, les Alsaciens sont mal vus par les jeunes Allemands fanatiques. Bientôt c'est la première rencontre avec les Américains dont le matériel militaire crée la stupéfaction.

Le 4 mai notre Abteilung dépose les armes. Chacun fait ses provisions avant d'abandonner le matériel (vin, nourriture, documents, marks, poste de radio). Bientôt à contrecœur, il me faut abandonner mes deux chevaux. Je troque un poste de radio contre une miche de pain et des vêtements civils.

Du 4 au 12 mai, c'est l'attente. En cheminant le long du Danube, je rencontre d'autres Alsaciens et une quinzaine de prisonniers de guerre français internés depuis 1940.

Nous sommes faits prisonniers par les Américains, mais en tant qu'Alsaciens nous sommes mal vus par les Américains qui nous prennent pour des Allemands.

Néanmoins notre groupe est rapatrié par Nuremberg vers Longwy, puis Strasbourg et Colmar où j'arrive le 17 mai 1945

LE CAMP DE SCHIRMECK

L'affaire des drapeaux arrachés à Aubure.

Témoignage de Joseph Laurent né en 1925

Un dimanche soir, le 27 septembre 1941, vers 20 heures, Bernard Ory qui passait le courrier de Fraize à Fréland est venu me trouver pour amener une lettre à Aubure chez Madame de Léo "une américaine". On boit un verre chez "Castille". On rencontre des copains de Fréland qui revenaient du "Kreisort" de Ribeauville. Il y avait Antoine Herqué dit "du Musi" Louis Couty, Frédéric Jacky dit le "Drick" ou "Fédy", Joseph Prudhomme dit "Dinan" et Joseph Schott qui habite Nancy. Ils sont excités contre l'occupant et décident froidement d'arracher les drapeaux allemands et les amènent à la maison et les déchirent. Les jours suivants, la population frélandaise a appris que les jeunes de Fréland ont détérioré les drapeaux. La gendarmerie de Lapoutroie nous arrête et nous interne 3 jours à Lapoutroie. Ensuite, transfert à la maison d'arrêt de Colmar du 6 au 17 octobre 1941. Repris en main par la Gestapo de Mulhouse, nous sommes traduits à Schirmeck. J'ai été interné d'octobre 1941 à mai 1942.

A la réception du camp, on nous aligne contre un mur, ensuite coupe les cheveux puis douche, je ne comprenais pas l'allemand. Changement d'habits, ensuite, on est emmené dans les baraquements, les lits sont superposés sur 3 hauteurs. Les S.S. hurlent à longueur de journée.

Matin, réveil à 5 heures, déjeuner eau chaude avec des feuilles de plantes. Appel à 7 heures, direction la carrière pour travailler. A midi repas, 1/4 de "Komisbrot" une rondelle de saucisson ou de la confiture. Rien à boire sauf un peu de thé. Le soir à 16 h 30,

on rentre au camp. Distribution d'une soupe d'orge ou de choux, à 18 heures, tout le monde doit être couché, sinon gare.

La vie de ceux qui restaient au camp était pire que ceux qui travaillaient. Sport à coup de cravaches et corvées. Interdit de marcher dans le camp, il fallait toujours courir.

Libéré, je rentre à Fréland. Je repars au RAD en janvier 1943 pour 3 mois. Je rentre à la maison et reçois en février 1944 la feuille de route pour la Wehrmacht pour servir dans les pionniers à Salzbourg en Autriche. Le jour du départ, je descends à Fréland, arrivé à la gare, je prends un chemin forestier et je me cache à Aubure dans la forêt, dans une baraque, puis, chez nous dans le grenier à foin en attendant la libération.

Trois Polonais se cachent avec moi et un jour, nous volons des armes aux Allemands vers la Chapelle. Nous nous dirigeons vers la Pierre des 3 Bans où nous avons failli tomber sur une patrouille allemande. Nous partons vers le Brézouard et ensuite nous nous cachons en attendant la libération.



Copie d'une enveloppe et d'une correspondance (page suivante) de l'époque.

Meine Adresse lautet:

Name: Laurent Josef
Barack 4

Den 1. 3 1943

Sicherungslager Vorbruck
b./ Schirmeck i. Elsass

Zur Beachtung!

Jeder Sicherungshäftling darf von seinen nächsten Angehörigen wöchentlich einen Brief empfangen. Dieser Brief darf nicht mehr als 18 Zeilen umfassen und nur in gut leserlicher deutscher Schrift geschrieben sein.

Das Schicken von Lebens- und Genussmitteln ist verboten.

Geldsendungen müssen mit Zahlkarte überwiesen werden.

Brief- und Paketsendungen die diesen Vorschriften widersprechen, werden nicht ausgehändigt.

Der Lagerkommandant.

Liebe Familie

Wie ich die gelogess

leit habe fin

Schreiben will ich euch von meine
neulichkeiten bringen. Ich bin
immer noch gerund und munder
und ich Hoff von auch der selbe.
Mh. Dank immer noch an euch.
Mhr. Habe immer noch ein
bedeh in 76/77 aber die krouse

Souvenirs d'une vie et témoignage d'un Malgré-nous pour servir l'histoire et la mémoire

Témoignage de Joseph Schott né en 1920

Mon nom est Joseph Schott, je suis né à Colmar le 13 mai 1920. Enfant abandonné, je fus confié dès juin à la famille Eugène Bleu demeurant à Fréland au lieu-dit le Kalblin.

J'ai vécu dans cette famille et avec leurs enfants la vie du village avec leurs joies, leurs peines et les fêtes, surtout religieuses. A l'école, les "Chers Frères" nous dispensaient leur savoir.

Après l'apprentissage, nous voilà en septembre 1938 et c'est mon engagement volontaire dans l'armée française au 277^{ème} bataillon de chasseurs alpins à Annecy, les classes, les marches en montagne avec notre commandant qui faisait vibrer notre corde patriotique quand il nous disait en montrant les sommets : "Si jamais l'Italie perd la tête, ce n'est pas là-haut que nous irions, mais plus loin, toujours plus loin !". Je nous voyais déjà défilant à Rome, cela viendra bien plus tard.

Après la déclaration de guerre, nous sommes engagés sur le front au Nord de l'Alsace, près de Wissembourg : escarmouches, patrouilles, c'est la "drôle de guerre".

En mars 1940, je fus hospitalisé durant quelque temps, puis affecté à la garde de prisonniers italiens à Albertville ; c'est là que me surprit l'armistice demandé par Pétain et dont la voix me parvenait par la radio d'une maison voisine.



*Joseph SCHOTT RAD Mars
1943*

Ce fut un choc. Plusieurs gradés, ne pouvant envisager de se soumettre, se suicidèrent et les anciens de 14 pleuraient en nous reprochant d'avoir perdu la Liberté pour laquelle ils avaient combattu.

Démobilisé en août 1940, je revins au pays, retrouvais mon foyer et reprenais le travail comme bûcheron et ouvrier forestier.

Nous voici en septembre 1941, notre état d'esprit n'était pas du tout ce qu'espéraient les nazis et le 28, jour du "Kreistag", fête de l'arrondissement, avec d'autres jeunes, nous parcourions la campagne en quête de bistrot, de guinguettes où l'on s'amusait le soir sur le chemin du retour. A Aubure, alors que nous étions assez gais, frisant la témérité, nous nous employions d'un commun accord à arracher les bannières à croix gammées qui flottaient en haut des

perches. Les sortir de leur alvéole, les jeter au sol fut l'affaire de quelques minutes et chacun voulut avoir son trophée. Mais nous avions fait du bruit et fûmes dénoncés par un riverain. Moins de 8 jours plus tard, nous étions convoqués à la gendarmerie allemande de Lapoutroie avec l'injonction de rapporter notre butin.

Nous fûmes donc arrêtés et transférés à la prison de Colmar et après 15 jours, ce fut le départ pour le camp de sûreté de Schirmeck-Labroque. C'était le 16 octobre 1941. Il faisait déjà bien froid. La réception fut assez brutale : coups de schlague, le nez au mur et au garde à vous. Nous entendîmes cette phrase aboyée par un SS : "Ici règne un autre esprit, celui de l'Allemagne". Nous fûmes tondu, barbe et moustache comprises, douchés au pas de charge, puis répartis, après bien des brimades, dans les baraques. Notre groupe qui avait arraché des drapeaux fut affecté à la baraque disciplinaire avec un quart de nourriture en moins et interdiction de sortir.

Après quelques semaines, nous sommes autorisés à nous joindre aux différents commandos pour aller au travail, en particulier à la carrière.

Dans le camp, les brimades sont nombreuses et les sévices visent particulièrement les religieux, les communistes, les Polonais et surtout les homosexuels, victimes favorites. D'autres sont convoqués pour un départ rapide et on ne les reverra jamais, il est vrai que le Struthof n'était pas loin.

Mais nous étions taraudés par la faim, à longueur de journée, le dimanche, nous parlions menus, rêvions de repas pantagruéliques. En attendant, nous ne fûmes libérés que le 1^{er} juillet 1942.

Rentré dans ma famille, je reprends le travail, mais avec quel état d'esprit ! Bien souvent, j'allais voir nos voisins, la famille Jacques, afin d'écouter avec eux la radio de Londres. Penchés sur le poste, nous écoutions avidement les nouvelles. La voix du Général

(quelques fois), de Churchill qui nous disait : "Après la nuit, l'aube viendra" et aussi Maurice Schumann, cela nous remontait le moral.

En février 1943, je suis appelé au RAD, j'hésitais à y aller mais la peur des représailles pour la famille m'incite à partir. J'arrive avec un jour de retard et un moral au plus bas car j'avais lu dans le journal du jour l'article relatant l'exécution de 13 jeunes de Ballersdorf.

Durant près de trois mois, ce furent des exercices (souvent débiles), des travaux de défrichage, etc. Libéré fin avril, je suis incorporé de force le 15 mai 1943. Je me souviens de ce départ avec le petit tacot qui faisait la navette entre Colmar et Lapoutroie.

La famille et les amis nous accompagnaient, les adieux près de la gare de Colmar furent déchirants. Pour beaucoup, ce fut le dernier voyage en compagnie de leurs proches. Combien ne reverront plus leur village !

Nous voici donc embarqués dans le train qui nous emmène à Stuttgart en Allemagne. A la caserne, nous fûmes contraints de revêtir l'uniforme pour un combat qui n'était pas le nôtre.

Après quelques jours, ce fut le grand départ vers le Nord par la Lituanie, la Lettonie puis la Russie où, après quelques semaines d'instruction et d'exercices, je fus pour ma part embrigadé dans un régiment pour participer à la chasse aux partisans.

Que de villages brûlés, de sévices aux habitants qui étaient pris entre deux exigences, celle des Allemands et celle des partisans. Comment plaire à deux maîtres ?

En automne, nous allons vers le front du Nord en passant par le lac Ladoga et quelques jours plus tard, nous nous joignons au regroupement pour regarnir la ceinture autour de Léninegrad. Un

grand nombre d'Alsaciens est ainsi mélangé aux Allemands, Autrichiens, Yougoslaves également incorporés de force.

J'avais toujours réussi à faire en sorte que mon ami André Couty puisse rester dans notre section ; ne connaissant pas l'allemand, il avait surtout besoin d'un interprète pour comprendre les ordres ; malgré cela, il fut soumis à des brimades, mais nous étions contents d'être ensemble pour parler du pays et partager les nouvelles de nos familles et les colis envoyés par elles furent fort appréciés.

Nous formions plusieurs groupes de mitrailleuses lourdes en soutien des premières lignes qui s'échelonnaient entre 600 et 800 mètres des Russes. Il y eut plusieurs victimes de tireurs d'élite ou de bombardements.

Vers le 15 janvier 1944 débuta la grande offensive des Soviétiques pour dégager l'étau autour de Stalingrad, ville martyre qui a compté plus de 200 000 morts de froid et de faim.

Des milliers de canons et orgues de Staline déversaient leurs projectiles sur nos lignes enneigées, puis ce fut l'attaque des troupes et des chars. Devant sa puissance, nous fûmes contraints au recul et c'est dans la nuit du 17 au 18 janvier 1944 que je fus blessé ainsi qu'un camarade autrichien par l'explosion d'un obus de mortier à moins de 2 mètres de nous deux qui montions la garde alors que le restant du groupe s'abritait sous un pont. Jeté à terre par l'explosion et le furieux impact des éclats, je me remis quand même sur mon séant et me palpais les membres pour me rendre compte que je les avais toujours !

Les camarades du groupe nous relevèrent ; il se trouvait qu'il n'y avait qu'un seul traîneau disponible (sorte de nacelle de bois de toile) pour nous évacuer tous les deux : dilemme tragique ! Cependant, un camarade se dévoua pour en trouver un autre. Il lui

fallut pour cela se glisser vers l'avant d'une centaine de mètres alors que la bataille faisait rage et c'est grâce à son dévouement que je fus sauvé.

Les camarades s'attelèrent pour nous traîner dans la forêt enneigée vers le premier poste de secours qui était installé dans l'ancien château des Tsars à Czarsnoe-Selo. Là on nous fit des pansements de fortune.

Après avoir été blessé et durant ce transport, j'avais auprès de moi mon ami André Couty qui était autant bouleversé que moi et c'est là que je le quittais pour me rendre par camion à la gare. Chargé dans un train à bestiaux "aménagé" avec un peu de paille où nous étions couchés en rangées, nous fûmes transportés à Narva en Estonie, premier hôpital où nous reçûmes les premiers vrais soins ; c'est là que je me rendis compte de mes blessures : genou droit brisé, blessure au genou gauche, tibia et péroné fracassés, main droite, nombreux éclats dans le corps.

Après une quinzaine de jours et devant l'avance des Russes, nous sommes évacués par train sanitaire jusqu'à Koenigsberg puis 15 jours plus tard à Stassfurth où je restais jusqu'en 1944.

Il me restait une ankylose définitive de la jambe droite et d'autres séquelles moins graves. Dès que je fus autonome dans la marche, je pus demander mon rapatriement pour un hôpital plus près de mon village, en l'occurrence celui de Ribeuuillé.

Mais il fallait qu'on vienne me chercher, ce que firent mon père nourricier ainsi que ma sœur Irma et c'est ainsi que je pus retrouver ma famille et mon pays.

Après 3 semaines à l'hôpital de Ribeuuillé où j'ai appris le débarquement allié, je fus autorisé à suivre un traitement ambulatoire, je me rendais donc chaque semaine à Ribeuuillé pour y être soigné.

En septembre, devant l'avance des troupes alliées, je fus convoqué à Ribeauvillé pour être évacué en Allemagne, ce qu'en moi-même je refusais et je décidais de rentrer chez moi.

Huit jours plus tard, mon père fut convoqué à la gendarmerie de Lapoutroie afin de leur expliquer pourquoi je n'avais pas répondu à la convocation. Je m'étais par là-même mis en état de déserteur. Mon père leur assura que dès qu'il aurait de mes nouvelles, il les mettrait au courant !

En attendant, je me trouvais toujours à la maison, dès qu'il y avait une alerte indiquant que des Allemands se trouvaient dans les parages, je me camouflais dans une cache creusée dans l'épaisseur du foin entassé dans la grange et attendais qu'il n'y ait plus de danger. Plus tard, il y eut également un prisonnier polonais qui avait erré 3 semaines dans la forêt et qui vint demander l'hospitalité. Il partageait donc la cache avec moi. Il ne faut pas oublier que la peine de mort était applicable à ceux qui cachaient des évadés ou des prisonniers. Je dois de la reconnaissance à mes parents.

Il en fut ainsi jusqu'à la libération du village qui eut lieu le 4 décembre 1944. Ce fut la joie de vivre libres. De mes blessures, bien des séquelles demeurent, je suis handicapé aujourd'hui encore.

J'ai revu André Couty à la fin de l'été 1944, il s'est perdu dans l'immensité et je me souviens de tous mes camarades alsaciens qui ne revinrent pas, disparus ou morts au loin, laissant leurs familles dans la peine, jeunes hommes arrachés à leur famille qui n'ont pas connu l'amour et la joie de fonder une famille.

Gardons le souvenir et la mémoire de tous ceux qui ont souffert et qui sont morts sous l'oppression.

Texte écrit en mars 1994



Joseph SCHOTT, André COUTY – Été 1943 en Russie



*Louis Couty (à gauche)
Bernard ORY*

SCHIRMECK



Refus d'incorporation dans l'armée allemande.

Parcours de Désiré Prud'homme né en 1914

Engagé dans la marine nationale du 25 février 1932 au 25 février 1937. Mobilisé le 1^{er} septembre 1939 dans la marine sur un bâtiment de guerre à Toulon et Algérie. Démobilisé en automne 1940. Le 15 février 1943 doit passer le conseil de révision à Kaysersberg pour l'incorporation de force dans l'armée allemande. Devant son refus de se présenter au conseil de révision avec des camarades de Fréland, de Kaysersberg



et des environs, ils sont arrêtés, enfermés dans la tour près de l'école. De Fréland, ils sont neuf qui refusent de se présenter, ce sont : Joseph Henry, Roger Demoulin, Louis Pierrel, Pierre Bertrand, Léon Parmentier, Joseph Delgrande, André Blind, Marcel Claudepierre et Désiré Prud'homme. Ils sont tous internés à Schirmeck. Madame Prud'homme allait leur rendre visite et apporter à manger. N'osant ni le voir, ni lui parler, elle le vit partir pour travailler vers le Struthof. Ses camarades au bout de quelques semaines d'incarcération sont partis directement au front russe.

Désiré et François Pierre de Kaysersberg, ayant effectué le service dans la marine française reviennent pour un certain temps dans leur foyer. Désiré est incorporé le 14 août 1943 dans l'armée allemande mais pas dans la marine, car les Allemands craignaient qu'il puisse saborder leurs bateaux. Il est muté à Heidelberg puis au Danemark. Il s'évade et rentre dans la résistance. Pour la fête de la libération à Fréland en 1945, Désiré a mis le drapeau sur le clocher de l'église.

Témoignage d'André Blind né le 19 octobre 1918

Engagé volontaire dans l'armée française pour 3 ans le 14 octobre 1938 à l'intendance militaire de Colmar.

J'ai été affecté à la base aérienne de Lyon Brou. Démobilisé le 11 mars 1941, je travaille quelques mois à Lyon puis rentre chez mes parents à Fréland pour leur éviter la déportation en Allemagne. Les Allemands menaçaient de cette sanction les familles ayant un des leurs en zone libre.

Avant mon engagement, j'étais ajusteur à la cartonnerie Weibel de Kaysersberg qui ne m'a pas redonné de travail à mon retour, mais m'a envoyé à Colmar à l'usine Daimler Benz. C'est là que le 16 mars 1943 l'occupant est venu me demander d'opter pour eux. Ayant refusé, je suis emmené à Fréland, enfermé au poste de police où sont déjà réunis d'autres réfractaires du village.



On nous emmène à Schirmeck "baraque 9" du 16 mars au 27 avril 1943. Nous travaillons sur les voies de chemin de fer. Le 27 avril, je suis expédié dans les bataillons disciplinaires de la Wehrmacht 7/ Panz grenadier regt 330, d'où je m'évade une 1^{ère} fois le 23 décembre 1943.

Après, je suis mis en prison à Varsovie. Le 2 janvier 1944, je suis envoyé directement au front russe. Je me mutile volontairement une main le 9 janvier 1944. Je suis refoulé sur l'hôpital de Vlonion Pologne pendant 4 mois. Je suis envoyé ensuite au camp de Wissendorf Allemagne. L'avance des alliés fait que le camp est évacué. J'en profite pour m'évader une 2^{ème} fois le 12 avril 1945. J'enterre mon uniforme allemand, mes papiers, je revêts le bleu de travail que j'avais lors de mon arrestation. J'arrive au camp de prisonniers français de Munster Westphalie. Caché par l'intendant du camp, j'en suis libéré le 20 avril 1945 comme les autres prisonniers.

Je portais à Schirmeck la tenue à bande rouge, qui signifiait : "Déporté Politique".

Témoignage de Joseph Henry

Après avoir été fait prisonnier à Ecouché (Orne) en juin 1940, j'ai été libéré, en tant qu'Alsacien, deux mois plus tard, j'avais alors vingt-quatre ans, et quatre ans de carrière militaire dernière moi.

En revenant en Alsace, après un détour dans le Nord du Bas-Rhin, j'avais remarqué que les noms des gares avaient été germanisés, et que les employés de chemin fer portaient un uniforme qui n'avait rien de français.

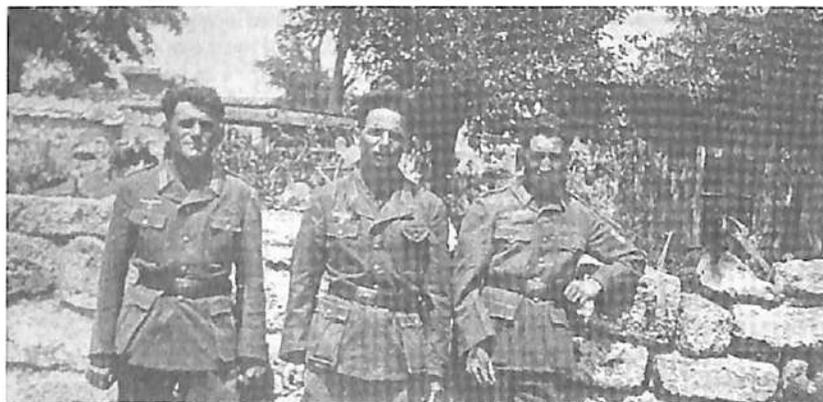
C'est à ces signes-là que j'avais compris que nous avions été annexés. Dans le train, j'avais voyagé avec d'autres Alsaciens : nous

étions cinq du même village. Arrivés à Colmar, nous fûmes harangués par un colonel allemand qui nous tint en substance le langage suivant "L'Alsace était maintenant allemande, mais que l'Allemagne n'avait pas besoin de nous autres, d'autant qu'à chaque fois qu'elle avait incorporé des Alsaciens, elle avait perdu la guerre."

De retour au pays, j'avais constaté qu'il était interdit de parler français, et le port du béret, banni. En décembre 1940 j'ai vu le départ de nombreuses familles de Fréland, expulsées. Ces trente personnes qui pleuraient, n'emportaient qu'un baluchon avec elles. C'est en assistant à cette scène que j'ai pensé que tôt ou tard nous chausserions les bottes, et cela n'a pas manqué de se produire.

Ceux qui avaient déjà servi dans l'armée française, comme c'était mon cas, devaient se présenter à Kaisersberg le 15 février 1943. Comme la plupart d'entre nous avons refusé de signer notre convocation, nous avons été cueillis par la Gestapo et des SS, dès le lendemain. Emmenés au camp de Schirmeck au cours de l'après-midi, nous y sommes restés jusqu'à notre incorporation dans l'armée allemande. Pour moi ce fut le 27 mars 1943. Je me suis retrouvé dans un bataillon disciplinaire, à Simféropol (Crimée). Grièvement blessé à Kertch (Crimée), j'ai été rapatrié successivement à Odessa, Fribourg-en-Brigau, pour arriver finalement à l'hôpital Pasteur de Colmar. C'est de là que, profitant de l'opération d'évacuation des grands blessés, consécutive à l'avance alliée, je me suis évadé, en compagnie de deux camarades, le 3 septembre 1944. Avec l'un d'entre eux, je me suis caché dans une grange, au lieu-dit La Fonderie, où je suis resté jusqu'à la Libération de Fréland. A ce sujet, je voudrais dire que durant l'occupation, il n'y avait pas une ferme dans la région, qui n'ait caché soit un prisonnier de guerre français évadé, soit un incorporé de force déserteur. Je ne voudrais pas manquer non plus de saluer ici l'attitude courageuse de mon épouse, lors de l'arrivée de la Feldgendarmarie le 2 décembre 1944 au café Henry pour y installer une infirmerie pour les blessés allemands, celle-ci a aidé deux

prisonniers de guerre français à s'enfuir, et les a accompagnés à un refuge, une ferme éloignée d'une heure de marche du village.



*Trois Frélandais, incorporés de force, en Crimée, en 1943.
Joseph DELGRANDE, Léon PARMENTIER et Joseph HENRY.*

***Rapport concernant les déportés de la
commune de Fréland lors du premier appel
sous les drapeaux des classes 14 à 19 par les
autorités allemandes***

Rédigé le 30 mars 1962 par Joseph HENRY



Joseph HENRY 18 juillet 1943 – Russie

Suite aux évènements arrivés à Kaysersberg lors du passage de ces classes devant le conseil de révision le 15 février 1943, quelques collègues dont moi-même s'étaient rendus sur place pour voir en détail la suite que les nazis donneraient à cette manifestation. Nous fûmes de suite repérés. C'est pour cela que le lendemain, aux premières heures de la journée, une quarantaine de gendarmes encerclaient le village. Nous devions nous rendre à la mairie le lundi 15 pour signer notre convocation mais personne ne bougea, nous nous étions tous mis d'accord pour ne pas apposer notre signature. Venant d'être sérieusement provoquées à Kaysersberg, les autorités boches, s'attendant à un nouveau refus, prirent les devants : des camarades furent pris au lit, d'autres au travail, les bûcherons en forêt, etc... C'est dire que pour 11 heures du matin, nous étions à neuf dans la grande salle de la mairie, rassemblés, ne sachant ce qui allait nous arriver. Personne n'osa plus nous approcher ; nous fûmes fouillés et mis au mur les mains derrière le dos. Nous restâmes ainsi jusqu'à 14 heures. Pendant ce temps, les patrouilles fouillaient encore les derniers repères mais personne d'autre ne fut pris. A 14 h 30, la gestapo arriva avec le fourgon cellulaire, nous fûmes chargés, emmenés comme des bestiaux, gardés à vue par 4 SS, mitrailleuse au poing et emmenés directement au camp de concentration de Schirmeck, sans autre forme de procès.

Nous fûmes donc internés jusqu'au 27 mars, jour de notre départ pour la Wehrmacht. Je ne veux pas omettre de vous dire qu'entre temps nous avons passé le conseil de révision à la mairie de Schirmeck et tous reconnus bons pour le service. Nous étions environ 900 Alsaciens dans notre situation, tous rebelles à l'incorporation allemande.

Encadrés par de féroces gradés boches, de vrais nazis, nous subîmes les pires sévices, nous faisons partie d'un bataillon disciplinaire. Avec nous, il y avait des Belges du canton de Malmédy et des Polonais, également réfractaires à l'envahisseur.

Les camarades : Joseph Henry, Marcel Claudepierre, Pierre Bertrand, André Blind, Louis Pierrel, Désiré Prud'homme, Léon Parmentier, Joseph Delgrande, Alphonse Herqué.

Le 15 février 1943, 20 Kaysersbergeois, convoqués pour le conseil de révision après avoir défilé en ville en chantant la Marseillaise, furent mal accueillis par les forces de l'ordre. Le lieutenant Boess, commandant la gendarmerie, fut malmené et se retrouva par terre, le revolver dégainé en main. Quand arriva un général allemand, il fit le calme, et les 20 Alsaciens furent escortés deux par deux et enfermés dans la tour Kessler.

En soirée, un camion les transféra au camp de Schirmeck. Une rébellion valut aussi à un témoin M. Henri Jaegle d'être arrêté à son tour et fusillé plus tard.

***Lettre de M. le curé Voegeli à M. Blind,
interné à Schirmeck, le 18/02/1943
Tournée ironiquement pour éviter la censure***

Mon Cher Jean.

Je te remercie de l'intéressante lettre que tu m'as écrite de l'endroit où tu te trouves provisoirement (ndlr : il s'agit du camp de Schirmeck). Je suis heureux de constater que ton moral est malgré tout inébranlable. Voilà qui est pour le moment l'essentiel : garde une confiance totale et filiale envers le bon Dieu, qui ne délaisse jamais ceux qui se confient, c'est le premier devoir d'un véritable chrétien. Je suis sûr, Jean, que tu seras ce chrétien là et tu n'auras pas à t'en repentir !

Dans notre village il y eu du remue-ménage mardi dernier. Comme tu sais les classes 1914 à 1920 ont été appelées à faire leur service dans la Wehrmacht ; depuis samedi 13 février, ils devaient se

faire inscrire à la Mairie et signer une certaine feuille. Eh bien ! ... le croirais-tu, il y a eu 18 têtus qui n'ont pas voulu signer !! Ce sont des criminels, n'est-ce pas, ces jeunes dévoyés qui ne comprennent pas que c'est un très grand bonheur que l'on fait aux Alsaciens de pouvoir faire partie de la glorieuse armée allemande. Mardi donc tous les jeunes gens qui n'avaient pas encore voulu signer ont été à nouveau convoqués ; il y avait une dizaine de gendarmes qui étaient venus dès le matin pour forcer les récalcitrants.

Finalement vers midi, on avait pu trouver 9 de ces vauriens ; mais tous refusèrent de signer ! Alors on téléphona à la Gestapo qui vint avec un camion pour emmener (je ne sais où !!!!) tous ces rebelles.

Ce fût une révolution dans tout le village, quand le moment vint où les révoltés furent chargés dans le camion. J'ai même aperçu le curé au milieu de la foule : je me demande ce que celui-là venait faire là !!! il y eut des cris, des injures qui furent lancés : tout le monde semblait surexcité. A ce moment donné à la suite de certaines paroles, un chef se dirigea vers le Roger (celui qui s'est marié avec l'Emilie Amlehn) et lui dit "Tu veux aussi être chargé avec les autres ?". A ce moment le curé a dû faire un geste ou je ne sais quoi, car je vis l'officier se diriger vers lui et l'entendis dire : "Et vous, vous voulez aussi être emmené ? " Et il ajouta : "Du reste c'est vous qui êtes la cause de tout cela !" Un homme à côté du curé dit alors à l'officier : "Naturellement, les curés sont la cause de tout !" Et le curé appuya lui-même ce que venait de dire cet homme. Finalement l'officier s'éloigna avec une moue de mépris pour ce sale curé !

Parmi les 9 qui ont été emmenés il y a aussi un certain André que tu connais bien ; lui aussi a refusé de signer et ils l'ont amené de Colmar dans le camion qui devait charger les autres ; ils ne lui ont pas permis de sortir du camion ici.

Quant aux 9 autres que l'on n'avait pas pu prendre, ils ont été, paraît-il, dans la forêt toute la journée mardi et mercredi ;

aujourd'hui c'est le conseil de révision à Kaysersberg, mais je ne sais pas si les 9 y sont allés, ou s'ils continuent à se cacher. Comme moi tu trouveras que ces jeunes gens sont des criminels de refuser ainsi d'obéir à l'ordre qui leur a été donné de se présenter ! Il paraît qu'à Orbey, il y a également une bande de têtus ; par contre à Lapoutroie, d'après ce que l'on m'a dit, il n'y en a qu'un seul qui a refusé de signer : au moins ceux-là sont plus soumis à l'autorité !

Voilà, mon cher Jean, les dernières nouvelles de chez nous : tu avoueras qu'elles ont un caractère spécial !

Tu diras un bonjour spécial de Xavier, qui, comme on me l'a dit, est malade ; je lui souhaite un lent rétablissement et j'espère qu'il aura un congé de convalescence. Tu lui diras que son frère Auguste n'a pas fait comme les autres et qu'il a signé, car il est impatient de pouvoir servir bientôt dans les tanks ou dans l'aviation. Il parle même de s'engager dans l'Afrikakorps !

Reçois, mon cher Jean, mes meilleures amitiés pour toi et les camarades.

Liste des Frélandais internés au camp de Schirmeck

Le 27 septembre 1941 pour avoir arraché des drapeaux nazis à Aubure.

Sont arrêtés : - Bernard ORY
- Joseph LAURENT
- Antoine HERQUE
- Louis COUTY
- Joseph SCHOTT
- Frédéric JACKY
- Joseph PRUDHOMME

D'octobre 1941 à mars 1942

- Marius RONECKER, arrêté en passant la ligne de démarcation à Arbois.



*Marius RONECKER au camp
de Schirmeck – Mai 1941*

15 février 1943, pour avoir refusé de porter l'uniforme allemand.

Sont internés : - Joseph HENRY
- Alphonse HERQUE
- Louis PIERREL
- Léon PARMENTIER
- Joseph DELGRANDE
- André BLIND
- Marcel CLAUDEPIERRE
- Désiré PRUDHOMME
- Pierre BERTRAND

Fin août - début septembre 1944. Complicité dans l'évasion d'une dizaine de prisonniers : - Marcel HAXAIRE

La complicité d'évasion de prisonniers

Témoignage de Marcel Haxaire né en 1927, interné à Schirmeck

En 1943, je travaillais comme apprenti à la cartonnerie Weibel à Kaysersberg, ensuite à Colmar à l'usine Daimler-Benz qui usinait les pièces pour moteurs d'avions. Dans cette usine travaillaient aussi, des prisonniers militaires et civils russes et italiens. Quelques copains les aidaient pour subvenir à leur nourriture. On leur amenait du pain, du lard, ... que je trouvais facilement chez les voisins et chez mes parents. A cette occasion, j'appris un peu le russe et quelques mots d'italien.

Fin août - début septembre 1944, une dizaine de prisonniers (3 à 4 Italiens anciens militaires et 4 femmes russes) voulurent s'évader. Je les aide à sortir de Colmar avec la complicité d'un chauffeur de camions allemands qui les conduit de Colmar, à la gare de Fréland. De là, à travers bois, je les conduis dans plusieurs maisons de Fréland chez Philippe Haxaire, Jules Riette et Joseph Patry à la Pierre Combelle. Les prisonniers travaillèrent chez eux.

Vers le 10 octobre 1944, sur dénonciation d'un ancien ouvrier de l'usine, la Gestapo vint me chercher chez ma tante Adeline Couty, où je piochais des pommes de terre. Suite à une crise d'appendicite je ne travaillais plus à l'usine à Colmar. Ils m'embarquèrent tel quel (j'étais en sabots et pélerine) jusqu'à Lapoutroie où je passais une nuit à la gendarmerie. Le matin, on me mit dans un camion militaire qui revenait du front et on me déposa à la commandature de Colmar où je fus interrogé et mis en prison 3 semaines.

Après, ce fut Schirmeck où je travaillais au camp et à l'extension d'une route et du chemin de fer. Courant décembre, ce

fut le repli sur Haslach en Forêt-Noire. Nous étions 700 à 800 prisonniers à travailler dans un tunnel, pour l'aménager en usine. Ce tunnel était continuellement inondé et la plupart des ouvriers tombaient malades et mouraient sur place. En avril 1945, ce fut la libération. Nous n'étions plus que 350. Je revins avec une maladie qui dut être soignée plusieurs années dans un sanatorium.



*Evadés russes – 1944 : SCKOURA – VERRA – Mme RIETTE –
Charles WALTER (Alsacien) – GIOVANNI – Hubert PARMENTIER –
Jules RIETTE – Mme Louise DUCLOS (Alsacienne)*

Témoignage de Louise Duclos

Ce témoignage complète le précédent, de Marcel Haxaire, et concerne le séjour des prisonniers à Fréland.

Au cours de l'automne 1944 Marcel Haxaire m'a demandé si je ne voulais pas l'aider à cacher chez mes parents à la Taupré des étrangers qui travaillaient à Colmar. Il s'agissait de prisonniers civils et militaires. Deux jours après il est venu les amener un soir. Il y avait 3 filles russes, 2 Italiens, et 1 Alsacien. Au début ils restaient tous chez nous. On a eu des informations que les Allemands faisaient des recherches et grâce à Juliette Patry de la Pierre Combelle on a caché les 3 hommes dans une forêt au lieudit "Grand Fontenis", dans une caverne que nous avons aménagée avec de la paille et des couvertures.

Pendant 2 mois les hommes sont restés cachés. Mme Patry apportait le café chaud tous les matins. La question de nourriture en pareille circonstance posait des problèmes, des amis de confiance nous aidaient. Les filles russes sont restées chez nous, elles se prénommaient Vera, Clava, Sehaura. Nous eûmes des militaires allemands qui ont cantonné 8 jours chez nous, un jour une sentinelle nous a prévenus de l'arrivée des alliés. Ils ont plié bagages à notre grand soulagement. Pendant ce temps-là les 3 hommes cachés dans la forêt ont fait prisonnier un soldat allemand qui s'était égaré. Enfin la libération est venue.

Sur les 3 filles russes 2 sont restées en Alsace à Colmar. L'une d'elles a marié un Alsacien qui était avec les Italiens.



1944 – 3 femmes Russes : SCHOURA – Mme DUCLOS – GIOVANNI – KLAVA, rentrée en Russie en 1945 - VERRA

TAMBOV

Témoignage de René Henry né en 1914

Né le 13 février 1914 à Fréland, domicilié au 74, Grand'Rue à Fréland Haut-Rhin.

Service militaire dans l'armée française du 10 avril 1935 au 16 octobre 1936 au 152^{ème} rgt d'infanterie au 171^{ème} rgt d'infanterie et au 42^{ème} rgt d'infanterie de forteresse à Neuf-Brisach Haut-Rhin.

Nommé caporal en septembre 1935.

Nommé sergent en mai 1936.

Acte de mariage 28 janvier 1938.

Mobilisation partielle de 1938, du 10 septembre 38 au 10 octobre 1938 au 152^{ème} rgt d'infanterie à Colmar.

Mobilisation générale de 1939.



*Débout : Pierre MAIRE, Jean FIRER, René HENRY, Joseph RAFFNER, Fédy JACKY,
Au 1^{er} rang : Joseph HAXAIRE, Joseph HEITZ, Roger DUMOULIN, Camille JACKY
et Clément GERBER*

Mobilisé en tant que sergent le 24 août 1939 au 28^{ème} rgt de forteresse dans le secteur de Neuf-Brisach au bord du Rhin. Compagnie d'intervalle entre les casemates.

Lors de l'offensive sur le Rhin par les troupes allemandes, repli sur Guebwiller puis sur les Vosges, Dachstein Hohneck sur le Rainkopf le 21 juin 40 et amené dans un camp à Colmar.

En tant qu'Alsacien je suis démobilisé le 5 juillet 1940. Revenu dans mon foyer j'ai trouvé du travail en forêt comme bûcheron.

Incorporé de force dans l'armée allemande le 18 avril 1943 au 478^{ème} grenadierersatz bataillon à Staga, jusqu'au 8 mai 1943. Du 8 mai 1943 au 3 octobre 1943 au 72^{ème} Grenadierausbildungsbataillon à Marienburg - Westpreussen. C'est là que commence notre instruction pour toute une compagnie d'Alsaciens incorporés de forces. Il n'y a que les cadres qui sont allemands. Pour moi qui ne parle et ne comprend pas un seul mot de cette langue, c'est très dur et aucun effort pour l'apprendre. Tous les Welches ne parlant pas l'allemand sont regroupés dans une section et ma foi, l'instruction est faite en français par un sous-officier allemand. Je vous signale aussi que tous les anciens sous-officiers de l'armée française reprennent automatiquement leur grade dans l'armée allemande.

Pour moi ne sachant pas un seul mot de cette langue, je ne pouvais assumer aucune responsabilité de sous-officier et de par mon grade mes supérieurs ne pouvaient faire de moi un 27^{ème} classe pour les corvées ou les gardes. J'entends toujours cet officier allemand dire en bon français en regardant notre section de Welches sur le terrain d'exercices : "Quelle armée ! notre pays est sauvé".

Après les grandes manœuvres à Thorn départ pour le front russe avec le 172^{ème} Feldersatz bataillon, 75^{ème} division pour le secteur Kiew. Du 15 octobre au 24 octobre 1943 nous sommes en caserne à Kiew.

Au soir du 24 octobre 1943 ordre de monter en ligne sur les bords du Dnepr, nous sommes plusieurs camarades welches dans la même section nos officiers ne nous ont pas séparés. Cela nous étonne connaissant la méfiance de nos chefs à notre égard. Nous savions que l'encadrement de l'armée rouge se resserrait de plus en plus autour de Kiew. Notre secteur était assez calme mais impossible de désertir pour l'instant.

Le 5 novembre 1943 au soir nous recevons l'ordre de repli. Compris, l'armée rouge a fermé le cercle. Bon courage.

Vers 20 h nous quittons les bords du Dnepr et nous traversons la ville de Kiew en flammes que l'armée allemande avait mis à feu en se retirant. C'est un miracle si nous sommes sortis de cette fournaise. Le 6 novembre à 5 h du matin nous sommes hors de la ville, les Russes ne sont pas loin. Nous entendons les chars se rapprocher. Nous nous réfugions dans un bois. Ordre. Contre ordre.

Nos chefs ne savent plus que faire. C'est la pagaille. Par groupes ils sortent de ce bois. Malheureusement beaucoup seront tués dont plusieurs de mes copains Welches. Avec mon ami Jacobert de Guebwiller nous fonçons à l'intérieur du bois. Aucun Allemand n'a remarqué notre retraite.

Il est 9 h à ma montre. Tous les deux, Jacobert et moi, nous essayons de nous rapprocher de la lisière du bois pour nous assurer qu'il n'y a plus de soldat allemand dans les parages. Hélas. Ce que nous apercevons nous fait frémir. Les soldats de l'armée rouge ne font pas de prisonniers. Tous ceux qui lèvent les bras sont abattus sur place. Impossible de nous rendre pour l'instant. Nous retournons à

l'intérieur du bois. Là nous rencontrons deux autres déserteurs : Rémi Ancel et Lucien Amann. Nous les mettons au courant de ce qui se passe dans la plaine, en dehors de la forêt. Nous voilà à quatre. Après plusieurs va-et-vient dans ce bois, nous entendons des voix russes et nous approchant avec précaution, nous apercevons deux civils russes. Nous les reconnaissons aussitôt. Ils étaient sur les bords du Dnepr avec nous. Ils faisaient les corvées aux officiers allemands. Que de fois nous leur avons donné du pain et de la nourriture car ils n'avaient rien à manger. Eux aussi nous ont reconnus et crient : Franzuski, Franzuski !

Ils nous font comprendre, qu'ils nous conduiront à l'armée rouge. Nous traversons quelques petits villages, puis vers 16 h nous tombons sur les premières sentinelles russes qui nous mettent aussitôt en joue et ne veulent pas nous laisser passer. Après une longue discussion avec les deux civils russes, les sentinelles baissent leurs mitraillettes et nous laissent passer en indiquant l'endroit où nous rendre. Il commence à faire nuit et nous voilà amenés à un endroit où les chars russes se sont arrêtés après la bataille de cette journée du 6 novembre 43. Notre évasion a duré 9 h. Des officiers russes s'approchent de nous et après les renseignements donnés par les deux civils, ils nous amènent dans un kolkhose.

Nous sommes les premiers prisonniers à cet endroit. Dans la nuit beaucoup d'autres prisonniers arrivent. Je retrouve mon ami Henri Petitdemange de Hachimette. Inutile de vous dire que la fouille par les soldats russes a duré toute la nuit. Au matin du 7 novembre 1943 il fait encore nuit. Rassemblement dans la cour. Nous sommes environ une centaine de prisonniers et en avant. Nous marchons vers le front. J'ai compris car nous revenons souvent au point de départ. C'est une marche de propagande pour faire croire aux troupes russes qui montent en ligne que beaucoup de soldats allemands ont été faits prisonniers. Total. Ce sont toujours les mêmes pendant 3 jours. La nuit nous dormons à la belle étoile et rien à manger. Mais la distribution de coups de pied, de coups de crosse ne manque pas.

Gare à celui qui s'arrêtait pour un besoin naturel ou un blessé qui ne pouvait plus suivre. Les mitraillettes crachaient aussitôt.

Allemands ou Franzuskis subissaient le même sort. Beaucoup de prisonniers nous ont rejoints au cours de ces 3 jours.

Le 10 novembre 1943 nous rentrons à Kiew, comme prisonniers cette fois. Les civils nous accueillent à coup de pierre, nous crachent dessus, injures etc... Nous, incorporés de force, subissant le même sort que ces sales allemands qui avaient mis cette ville à feu. Nous étions quelques camarades à marcher ensemble, tête baissée pour traverser cette ville qui fumait encore.

Captivité en Russie

Le soir du 10 novembre 1943 nous voilà dans le premier camp à Kiew, jusqu'au 1er décembre 1943. Maigre nourriture. De l'eau salée avec quelques feuilles de choux. Drôle de soupe. Heureusement beaucoup de bouleaux dans ce camp nous complétaient notre maigre menu avec de l'écorce de bouleau.

Le 2 décembre 1943 nous quittons ce camp à Kiew pour rejoindre à 120 km un autre camp soi-disant mieux organisé. Le déplacement se fait à pied dans la neige et la boue en 4 jours. Beaucoup de prisonniers n'avaient plus de chaussures, les pieds enveloppés de chiffons. Il y a eu des pieds gelés et plusieurs sont morts en cours de route. Triste souvenir de ces 4 jours. Le 6 décembre 1943 nous arrivons dans ce nouveau camp, je ne me rappelle plus du nom de ce camp. Nous sommes tous plus morts que vivants. Heureusement j'ai toujours mes 2 copains avec moi Jacobert et Henri Petitdemange.

Tous trois nous nous encourageons l'un l'autre dans la prière des heures entières. Le nouveau camp n'est pas mieux organisé que celui de Kiew. Nous sommes installés dans de grandes étables, serrés

les uns contre les autres. A peine un peu de paille sur la terre. Nous gelons de froid. Nous avons tous de longs cheveux et de grandes barbes. Nous sommes remplis de poux. On se pouille du matin au soir et pas d'eau pour se laver.

Question nourriture c'était un peu mieux. Deux soupes par jour, enfin plutôt de l'eau salée et un morceau de pain. Quelquefois en supplément une poignée de blé sec ou un morceau de tourteau de colza dur comme du béton. De la neige pour apaiser la soif. Je me demandais comment je tiendrais le coup avec une telle nourriture, atteint de dysenterie. J'ai passé un triste Noël 43 pleurant en pensant à ma famille. Je me disais : "Qu'ai-je donc fait pour être aussi malheureux". La prière était mon seul réconfort.

Le 8 janvier 1944 nous quittons ce camp. Le transfert se fait en chemin de fer. Les Alsaciens sont groupés dans 2 wagons, 50 par wagon. Il n'y a pas assez de place pour s'allonger. Nous restons assis l'un contre l'autre. Ceci est très pénible. Il n'y a pas de feu dans ce wagon. Nous gelons. Une soupe par jour et un morceau de pain sec. On meurt de soif. Quelquefois, lors des arrêts, nos gardiens ouvraient la porte du wagon et jetaient quelques pelletées de neige. Tous les matins l'intérieur du wagon était tout blanc de givre, formé par la respiration des hommes. Avec nos ongles nous grattions ce givre et nous le mettions en bouche pour apaiser notre soif. 10 ou 12 sont morts dans notre wagon pendant ce triste voyage. Entre autres, Fahrin Gustave de Munster, un copain, est mort le 15 janvier 1944. Au départ le 10 janvier 1944 le convoi comptait 110 Alsaciens - Lorrains et 1300 Allemands, Polonais, Yougoslaves.

Après 10 jours nous arrivons le 18 janvier 1944 au camp 35 à Lebedian. J'estime que 10 à 20 % ne sont pas arrivés à ce nouveau camp et sont morts pendant le voyage.

Le camp 35 était mieux organisé que les 2 précédents. Nous logeons dans 4 grands bâtiments, une ancienne usine. Les chambres étaient bien chauffées. Comme nourriture c'était bien 3 soupes et

600g de pain par jour. Question d'hygiène aussi. Les cheveux coupés, la barbe rasée. Ensuite une bonne douche, ça faisait quand même du bien après si longtemps.

Depuis ce jour nous avons été débarrassés des poux et nous avons reçu du linge de corps propre tous les 8 jours. J'oubliais de dire que dès l'arrivée dans ce camp, on parlait beaucoup de rapatriement des Français en Algérie dans l'armée de De Gaulle. Malheureusement dès mon arrivée dans ce camp je me sentais très mal. J'avais tout le corps rempli d'eau à tel point que je ne voyais plus. Je ne pouvais plus ouvrir les yeux. C'est Henri Petitdemange qui me forçait à aller à la visite. C'était le 22 janvier 1944. Je rentrais de suite à l'hôpital. C'est un docteur roumain prisonnier comme moi qui m'a pris en charge. J'étais atteint de dystrophie et de dysenterie. Je pesais alors 48 kg. Le docteur, Nicolas Georgescu qui avait fait ses études à Paris avant-guerre parlait le français aussi bien que moi. Il a tout fait pour me sauver ainsi que d'autres Alsaciens. A ce moment-là j'étais vraiment mal. Je croyais ne plus voir ma chère Alsace, ma famille. Dans cet hôpital, beaucoup de camarades sont morts : René Ancel de Rombach le Franc, le 23 janvier 1944, Marcel Jacobert de Guebwiller est décédé près de moi dans la nuit du 4 au 5 février 1944. Cela m'a fait beaucoup de peine car nous étions comme deux frères. Nous avons fait l'instruction ensemble et nous nous sommes rendus à l'armée rouge ensemble. Adolphe Blanck de Kientzheim est mort le 6 février 1944. Grâce au docteur roumain j'ai pu récupérer son alliance et la rapporter à sa jeune épouse dès ma rentrée au pays.

Nous parlons toujours de ce camp de Tambov : rassemblement des Français. Les jours passent et ma santé revient petit à petit. C'est le 15 mai 44 que je quitte l'hôpital et le camp de Lebedian avec une quinzaine de copains dont Henri Petitdemange. Le 20 mai 1944 au soir nous arrivons au camp de Tambov. Il y a plus de 1000 Alsaciens Lorrains rassemblés. Là je retrouve des camarades de Fréland et du canton de Lapoutroie. Ils sont tous surpris de me voir car ils avaient appris que j'étais décédé à Lébédian. J'apprends tout

de suite que nous serons rapatriés en Afrique du Nord. Quelle joie ! Les préparatifs commençaient.

Tous les Alsaciens - Lorrains sont interrogés à tour de rôle. On fait nos papiers. Nous serons 1500 à partir. Mais les jours et les semaines passent. Je commence à désespérer. Enfin nous apprenons que le départ est fixé au 7 juillet 44. A partir de là nous étions assez bien nourris.

Le 2 juillet 44 la délégation française composée du Général Petit et de plusieurs officiers nous passe en revue dans le camp. Quelle joie pour nous de revoir après quatre longues années des officiers français.

Le 4 juillet 44 nous sommes revêtus de la tenue de soldat russe.

Le 6 juillet 44 par compagnie, colonne par trois, nous sortons du camp. Nous nous rendons sur une place pour défiler devant le général Petit. Dans l'état où nous sommes, je me demande comment nous faisons pour marcher au pas.

Le 7 juillet 44, adieu les barbelés. A 12 h départ du camp pour la gare de Rada. Nous embarquons à 28 par wagon. A 21 h départ. Nous passons la ville de Tambov et direction le sud.

Nous longeons le Caucase. Magnifique paysage, mais c'est vraiment la terre brûlée. Le 12 juillet 44 en vue de la mer Caspienne
Le 14 juillet 44 frontière Russie-Iran. Dans une petite ville frontière nous avons fêté la fête Nationale. Tous les 1500 rassemblés ont chanté la Marseillaise.

A partir du 15 juillet 44 nous sommes sur le sol iranien et à partir du 16 nous voyageons en camion GMC.

Le 18 juillet 44 nous sommes à Téhéran. Nous passons une dizaine de jours dans cette belle ville dans un camp anglais bien organisé. Question nourriture, fameux. On se croyait au paradis. Malheureusement beaucoup d'entre nous sont tombés malades par ce changement de nourriture et ont été hospitalisés à Téhéran. Moi-même je souffrais de l'estomac et je ne mangeais plus rien pendant quelques jours. Je ne me plaignais pas afin de pouvoir continuer le voyage. Le 23 juillet 44 nous changeons la tenue russe contre ma tenue coloniale anglaise. Le 29 juillet 44 nous quittons Téhéran toujours en GMC. Nous sommes prévenus que nous aurions de dures étapes à faire, 600 km à travers un désert sous une chaleur insupportable. Le 31 juillet 44 nous passons la frontière Iran-Irak et le 1er août nous traversons Bagdad. Le 4 août 44 passage de la frontière Irak Transjordanie et le 5 août Transjordanie - Palestine et nous arrivons à Haïfa. Nous passons 12 beaux jours dans cette belle ville au bord de la mer. Le 15 août des pères missionnaires sont à notre disposition. Une belle messe est célébrée dans le camp. Dans mes prières, je remercie Dieu et la Sainte Vierge de m'avoir protégé. Je prie également pour tous ceux qui ne reviendront jamais plus dans leur belle Terre d'Alsace.

Le 17 août 44 nous embarquons dans le port de Haïfa à bord du Rhugs, bâtiment hollandais. Le 18, premier jour en mer, accompagné par 10 autres bâtiments. Deuxième jour en mer, au large de Port-Saïd, puis au large d'Alexandrie. Troisième jour en mer nous apercevons les côtes de Lybie. Quatrième en mer, rien en vue que de l'eau bleue. Cinquième jour, en vue les côtes de Sicile. Le 23 août 44 entrée dans le port Italien de Tarente. A 9h nous débarquons et nous sommes conduits dans un camp refuge non loin du port. Là nous passons encore 4 belles journées. Le 27 août 44 avant d'embarquer nous assistons à une sainte messe dite par un prêtre italien. Il nous a donné l'absolution générale et nous avons tous communié. Départ du camp en camion à 10h. Nous embarquons à bord du "Ville d'Oran", croiseur auxiliaire français. A 24h le "Ville

d'Oran" quitte le port de Tarente accompagné par 2 destroyers, le L63 et le L06. Le 8 août 44 septième jour en mer.

Nous longeons les côtes de Sicile de l'île de Malte et le Cap Bon, côte de Tunisie. Le 9 août 44 huitième jour en mer. A 11 h en vue des côtes algériennes. A 16h nous rentrons dans le port d'Alger. Le Ville d'Oran est rangé au quai. Enfin nous voilà arrivés sur la terre française, sain et sauf. Pas de grosse alerte pendant les 8 jours de traversée en mer. Le 30 août 44 à 7h45 nous débarquons, nous sommes reçus par les autorités civiles et militaires. La Croix rouge française nous sert, du café, du pinard et de bons casse-croustes. En camions nous sommes conduits dans un camp (encore des barbelés) à Maison Carrée à 10 km d'Alger. Le dimanche 3 sept 44, messe chantée par un père alsacien représentant les évêques de Strasbourg et Metz. Il nous a fait un sermon touchant. Nous apprenons aussi les avances foudroyantes des alliés en France. Paris est libéré. Quelle joie pour nous !

Le 14 sept 44 nous quittons le camp de Maison Carrée pour quelques jours de convalescence à Tenès au bord de la mer. Fin septembre 44 une note militaire a paru. Chacun doit choisir dans quelle arme il veut servir. Si la santé me le permettait je choiserais les commandos. Hélas, ce n'est pas possible. Ce jour-là je pesais 44 kg et demi. Je demande à servir dans le génie Robert Claudepierre aussi. Donc il restera avec moi tandis que H. Petitdemange mon ami de toujours, demandait les zouaves.

Le 1er octobre 44 je remets mes galons de sergent et le 13 octobre 44 je quitte Tenès pour rejoindre mon nouveau régiment le CDG 33-102^{ème} compagnie, quartier Lemercier à Hussein-Dey près d'Alger.

Nous sommes une compagnie entière d'Alsaciens rapatriés de Russie. L'instruction peut commencer. Tous les soirs nous sortons

en ville, pour connaître l'avance des Alliés par la télévision. Un grand écran est placé en plein centre d'Alger.

Tous les jours nous connaissons la libération de nos villes et de nos villages en Alsace. Le 26 novembre 44 nous avons fêté la Libération de notre beau Strasbourg et le 6 décembre j'apprends que Fréland, mon petit village est libéré sans trop de casse paraît-il. Quelle joie ! Les jours, les semaines, les mois passent. J'ai pu faire parvenir des lettres à mon épouse et en retour j'ai reçu les siennes. Quelle joie ! Elle va bien et ma petite fille aussi, ainsi que toute ma famille. Elle me raconte, comment elle avait reçu fin novembre 43 un avis de disparition par les autorités allemandes. Elle n'avait jamais désespéré et savait que je reviendrais en jour. Le 5 juin 45 j'étais nommé sergent-chef et assumais les fonctions d'adjudant de compagnie. Enfin le 13 août 45 j'embarquais à Bizerte pour Marseille. Démobilisé par le CD de Châton-sur-saône le 17 août 45 et la vie civile et familiale reprit doucement sans oublier les horreurs que j'avais vécues par cette incorporation de force, avec toujours une pensée pour mes amis, tous ceux qui n'ont pas eu la chance comme moi et sont restés pour toujours sur cette terre lointaine.

A mon retour c'est avec beaucoup de peine que certains concitoyens me regardaient d'une drôle de façon. Eh oui, j'avais porté la tenue vert de gris.

Pour terminer je tiens à signaler que ce récit n'est qu'un petit résumé de ce que j'ai vécu lors de ma désertion et de ma captivité en Russie.

Toutes les dates sont exactes. Je les avais consignées au fur et à mesure des événements sur des pages de mon livre de messe., que j'ai toujours réussi à camoufler lors des fouilles au camp car les soldats russes étaient friands de livres de messe. Ça leur faisait beaucoup de feuilles à cigarettes. C'est à Alger que j'ai recopié le tout pour en faire mon aide-mémoire.

Dans ce récit j'ai oublié qu'au début février 1943 je devais passer le conseil de révision à Kayserberg. J'essaie par tous les moyens de ne pas y aller. L'avant-veille je cherche du bois avec mon frère en forêt. J'ai voulu me casser une jambe sous la voiture chargée de bois, tirée par un cheval. Ça n'a pas réussi, mais j'ai été blessé assez sérieusement au niveau du genou.

Un médecin de Lapoutroie m'a délivré un certificat comme quoi je ne pouvais pas me rendre à Kayserberg pour ce conseil de révision et qui m'a évité le camp de Schirmeck par la suite.



René HENRY :
Après le camp de
Tambov en Afrique du
Nord 1944

Témoignage de Marcel Garnier né en 1924

Appelé au RAD d'octobre à Noël 1942. Incorporé le 16 janvier 1943 à Brünn en Tchécoslovaquie. Après les classes, vers la fin septembre, je suis envoyé sur le front russe au début d'octobre à Mineck "Bierlorussie" avec Cyrille Couty. Le premier jour, violent bombardement de la voie ferrée, ensuite c'est le front face à l'armée russe, j'appartiens au 487^{ème} R.I. grenadier, attaques et contre-attaques dans les marais du "Prinpait".

Par le froid, j'ai eu des gelures aux pieds et je suis évacué dans un hôpital en Pologne et j'ai obtenu une permission de convalescence au début 1944 et je repars à Berlin et quelques jours après je rejoins mon unité. Il y avait un Alsacien de Colmar et par la suite, Désiré Meyer est venu dans ce régiment, un de Munster était avec moi à la mitrailleuse et un Strasbourgeois tireur d'élite. Le matin, on reprenait les positions qu'on perdait la nuit.

En juin 1944, les Allemands envisageaient de poser des mines devant nos lignes. Alors Léon Peter, Raymond Logel et moi, nous avions la ferme intention de désertir. Il fallait faire vite, avant la pose d'un champ de mines devant nos lignes. Dans la nuit du 17 au 18 juin, à l'aide d'une cisaille, on ouvre une brèche dans le barbelé et nous voilà entre les lignes russes et allemandes.

Les Allemands remarquent notre disparition, l'armement laissé sur place. Ils se mettent à tirer sur nous. On arrive vers les lignes russes. Mais eux aussi ont posé des mines, on arrive à passer à travers sans encombre, tout en faisant attention où l'on marchait. On agite des mouchoirs en criant "Franzosiche", on est bien reçu par ces derniers. Tous les trois on est dans un abri, nous avons eu à manger, la journée c'était l'interrogatoire par un interprète russe. Les Russes étaient friands de renseignements surtout au sujet des positions des pièces d'artillerie allemande.

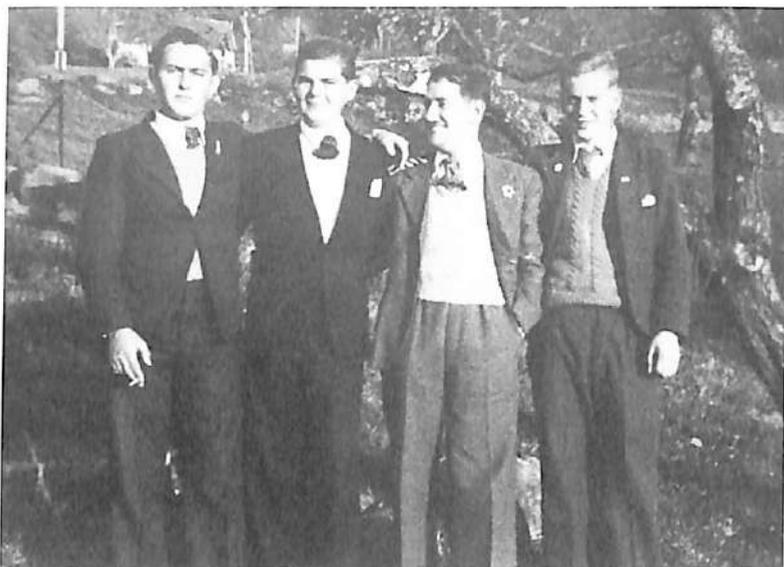


*De gauche à droite : Marcel BAUMANN, Louis Couty, Paul HERQUE, Charles
CLAUDEPIERRE, Marcel GARNIER, Raymond MAIRE,
Au centre : Louise DUCLOS et Suzanne ORY*

Au bout d'une dizaine de jours, une colonne de prisonniers nous a rejoints, on repart dans un petit camp à l'arrière, nous travaillons dans un Kolkose. Par la suite, un train nous emmène à Tambov. Avant d'arriver dans ce camp, on s'arrête à Moscou. Ils nous font défiler dans les rues en colonne par 20, les gens nous insultent, lancent des pierres. Ensuite, commando de travail. On devait nettoyer un canal, enlever la vase, travail harassant. Ceux qui

sortaient le plus de vase recevaient en compensation, un bol de soupe supplémentaire. Cyrille Couty a été prisonnier et nous a rejoints à Tambov. J'ai eu une infection à un pied qui, mal soignée, s'est propagée à la jambe, ce qui a nécessité une hospitalisation. Un médecin allemand, également prisonnier, m'a opéré. C'était en 1945, les premiers étaient rapatriés en France.

Au bout d'un certain temps, nous avons été rassemblés pour le départ, on était en septembre 1945, direction, la gare de "RADA". Un certain nombre prend place dans les wagons de bestiaux, lorsque c'est plein, on retourne au camp. Je suis très déçu, le moral à zéro. Enfin, une quinzaine de jours après, je suis enfin embarqué, un Orbelais plus âgé que moi qui se nommait Oulhen fait route avec moi. A chaque arrêt du train, on cherche des pommes de terre dans les champs, la nourriture est très maigre. On reçoit comme pitance du grain et du pain dur. Le voyage est très long. Enfin, on arrive dans la zone occupée par les Anglais. Là enfin, on mange convenablement, de la viande dont on était privé depuis longtemps. Ensuite, on est dirigé sur Paris, lavés, désinfectés, faire les papiers nécessaires, nous rentrons au Pays. Strasbourg, Colmar avec un Frélandais Joseph Florentdidier. A Colmar, Charles Huck nous emmène dans sa voiture à Fréland.



*Roger RETTIG, Marcel GARNIER, Cyrille COUTY et Robert FALCINNELLA,
De retour au pays après le camp de Tambov*

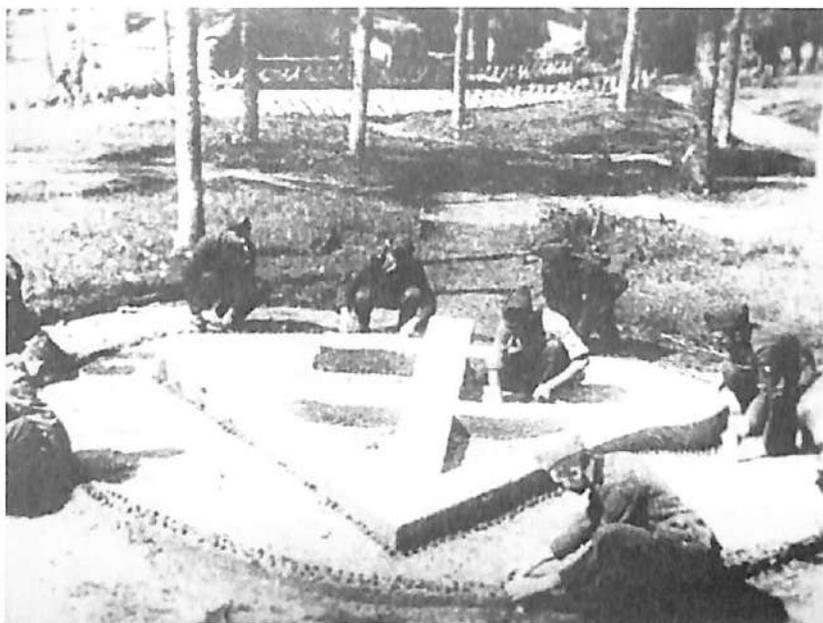
Témoignage de Joseph Collin né en 1923

Appelé au RAD en octobre 1942 jusqu'au début janvier 1943. Incorporé dans la Wehrmacht en janvier 1943 dans la Panzer grenadier Ers Bth 1/134

L'instruction eut lieu en Tchécoslovaquie. Après les classes, direction la Croatie. Après un court séjour, on est dirigé sur l'île de Crète en Grèce. On est au 100^{ème} bataillon de chasseurs parachutistes. Ensuite on remonte vers L'Albanie et je contracte la jaunisse. Je remonte le Danube dans un bateau sanitaire et suis hospitalisé à Kriegslaz. Une fois rétabli, je suis envoyé à Brunenhault à la frontière Autriche-Allemagne. Ensuite, le 19 décembre 1943 je suis dirigé au Danemark pour monter la garde sur les côtes. Ces dernières étaient particulièrement surveillées. J'aurais eu l'occasion

de m'évader par bateau pour la Suède, pays neutre, mais la surveillance était tellement renforcée qu'il était quasiment impossible de s'évader. Durant tout mon séjour du 19 décembre 1943 à début janvier 1945, je n'en n'ai jamais eu l'occasion. En janvier 1945, je suis dirigé sur le front Est en Silesie. Je déserte le 9 février 1945 et rentre dans un maquis Russo-Polonais. Le 8 juin 1945, un mois après l'Armistice, je suis interné à Bolko dans un camp de prisonniers, puis dans un autre camp à la frontière Russo-Polonaise, et à Tambov où, après un tirage dans un dernier convoi, je rentre au pays le 22 novembre 1945.

Liste des frélandais internés au camp de Tambov



*Photo prise au camp de Tambov :
Croix de Lorraine symbolisée au camp de Tambov à l'occasion de la visite du
Général PETIT, le 7 juillet 1944 pour la libération des "1500".*

René HENRY
Camille JACKY
Frédéric JACKY
Raymond BARADEL

} Rapatriés en Afrique du Nord
avec les 1 500 Alsaciens Lorrains.

Félix PETITDEMANGE décédé à Tambov

Marcel GARNIER
Camille PETITDEMANGE
Roger RETTIG
Lucien RETTIG
Robert FALCINELLA
Joseph FLORENTDIDIER
Cyrille COUTY
Joseph COLLIN

MORTS ET DISPARITIONS SUR LE FRONT RUSSE

Lettre des autorités allemandes informant la famille Petitdemange de la disparition de leur fils Camille qui fut interné par la suite à Tambov.

TRADUCTION

Secteur Postal
n° 02 337 C

le 19 août 1944

Monsieur Paul Petitdemange
Fréland 2
Alsace

Très honoré Monsieur Petitdemange,

J'ai la pénible obligation de vous faire savoir que votre fils, le grenadier Camille Petitdemange est porté disparu depuis le 13 juillet 1944 après une grande attaque russe dans la zone de combat à l'Ouest de Luck.

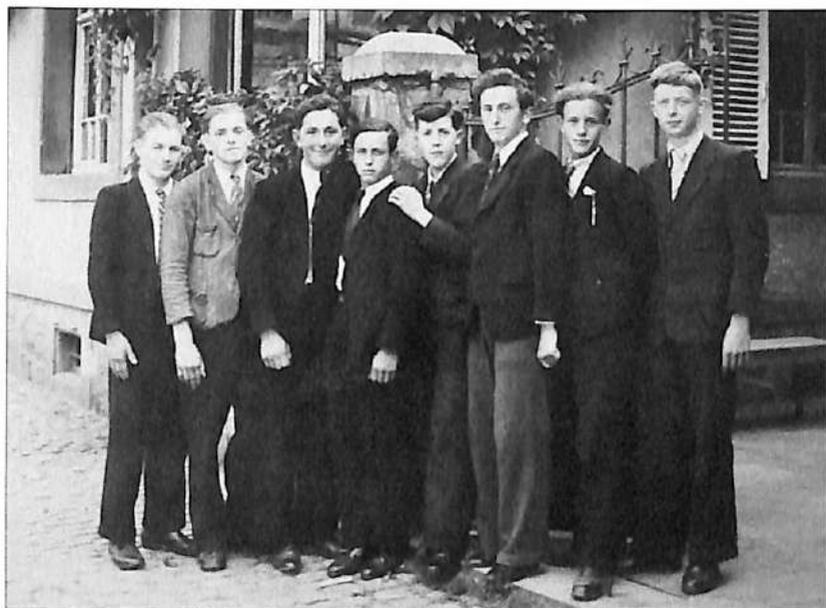
Les recherches effectuées immédiatement sont restées sans résultat. De la part de ses camarades aucune déclaration indiquant si votre fils a été fait prisonnier ou s'il a été, suite à une blessure, livré dans un lazaret où s'il se trouve peut-être en tant qu'isolé dans une autre unité.

Si la compagnie reçoit un renseignement quel qu'il soit, elle vous tiendra immédiatement au courant.

Dans l'espoir de vous communiquer un heureux
renseignement, je vous salue ...

Kurt Ebersbach
Adjudant de compagnie

Monsieur Camille Petitdemange est revenu de la guerre. Il n'a pas
séjourné à Tambov.



*Edouard CLAUDEPIERRE † en Lettonie en 1944, André LALEVEE, Joseph LAURENT,
Jean GEORGES † en Pologne, Joseph MAURICE, Eugène CHRISTE, André BARADEL †
en Estonie et Camille PETITDEMANGE revenu des camps russes en automne 1945*

Lettre de M. Alphonse Batot à sa famille retraçant les circonstances de la mort sur le front russe de Charles Claudepierre.

Dimanche le 7. 11. 43

Mes bien chers!

Comme c'est dimanche aujourd'hui, je veux vous écrire ces quelques lignes pour vous donner de mes nouvelles. Nous passons vraiment la bien triste dimanche depuis notre départ de Wieser, celui d'aujourd'hui est encore le meilleur de tous, mais je ne peut pas aller à la messe. Nous sommes encore toujours à la même place, mais nous espérons bientôt partir. Aussi j'ai de très de nouvelles à vous apprendre en fait de Claudepierre. Le pauvre Charles il est tombé le 30 octobre vers les 4 hrs. du matin, une demi heure avant que je sois blessé, mais je ne l'ai pas vu, mais mon capain qui est aussi blessé et est avec moi en ce moment, il ma dit de suite qu'il avait reçu une balle qui lui avait traversé la tête, peu après ça ma fait de la peine, j'les le à ses parents, mais pas beaucoup. Et je vois avec avantage tout comme ment ça s'est passé, car au moment ses parents aimeraient bien savoir comment ça s'est passé.

Vendredi le 29 les Russes ont traversé nos lignes nous,

nous avons révisés et même de beaucoup, car les Russes
étaient absolument trop froids, toute l'après-midi nous
avons reculé et vers le soir nos tanks sont arrivés et les
nôtres, avons arrivés et les repoussés un petit peu.
Après toute la nuit nous avons fait des patrouilles
pour savoir exactement quelle était les positions
Russes, là nous avons déjà euh de la chance de savoir,
j'oublie de vous dire que Charles était dans le même
groupe que moi et que pour attaquer c'était toujours
notre compagnie. Après avoir patrouillé toute la nuit
dans le marais et même dans l'eau jusqu'au genou,
nous sommes arrivés au Bataillon, là nous avons été
une heure tranquille, penser avec les pieds glacés il
n'y avait pas moyen de dormir. Pendant ce temps nos
troupes ont été placés pour attaquer et notre compa-
gnie devait de nouveau attaquer la première. Le chef
a dit: malgré et contre tout nous devons reprendre
les positions de la veille, on transpirait déjà froid
avant on a su que c'était ce nous de passer les premiers
? était 2 1/2 h. nous nous dirigeons vers un petit village
qui était entièrement occupés et entourés. Les Russes, là
notre groupe devrait avec des grenades faire sauter
les maisons et les incendier, notre groupe compo-
sés Alsaciens et quelques autres. Vers les 3 hrs. Le
nôtre nous sommes arrivés au ponton, là le
sous-off. est chargé de faire sauter la première
maison et il le allumer, là dessus les Russes ont

on commençait à tira des plus belle et là
nous étions pris dans un terrible feu,
moi j'ai du sauter avec d'autres de
l'autre côté de la route et ainsi, la moitié
d'un côté de la route et l'autre moitié
de l'autre côté nous devions descendre
et faire sauter tout et y mettre le feu
à ces chaumières. Et c'est là en avançant
le sous-off. dit tout à coup, voilà un des
notre qui est tombé, mon copain à de
suite regardé et il a vu que c'était
Charles, il l'a appelé par son nom, mais il
n'a pas répondu, il l'a regardé il saigna
encore, il avait la tête penché entre
deux barreaux d'une palissade, il lui a
vite ouvert le col, là il a fait un soupir
car mon copain avait froid avec main
et cela c'est passé vers les 4 h. moi j'étais
de l'autre côté de la route et je ne l'ai plus
revu. Et après est encore venu le plus dur
pour nous, c'est là que j'ai été blessé je
vous le raconterai une autre fois.

Pensez ça, ça me fait de la peine à me
voir obligé de le quitter dans ce pablaire
qui s'appelait Kravino

Je termine pour aujourd'hui
en vous présentant
mes y meilleurs pensies et baisers
Alphonse

Lettre des autorités allemandes informant Madame Agnès Jacky de la disparition de son mari (traduction page suivante)



Offiziers
Oberbuchhalterin. Ferng.-Stf.
Feldpost. Nr. 19 874 D.

Offizier, Dem 8. Juli 1944.

Sehr geehrte Frau Jacky!

Ich habe Sie Pflicht Ihrem Leiden mitzuteilen zu müssen, daß Ihr Mann, der Oberbuchhalter Hans Jacky seit 28. Juni 1944 vermißt ist.

In der Nacht vom 27. auf 28. Juni 1944 wurde ein Feuersein zu einem Gegenstand verurteilt, um dem die Mann beizufügen. Auf Abbruch der Feuerstellung wurde ermittelt, daß Ihr Mann geflohen. Auf welchem Ort sich dieser in dem die Truppe nicht gehalten wurde, wie ob ihm ein leichtes Verwundung wurde, falls niemand von seinem Feuersein bezeugen können, da bei der Feuerstellung die Stilleheit abgefallen. Ein von mir selbst sehr sorgfältig durchgeführte Aufklärung das Feuerfeldes bleibt leider erfolglos.

Wird die Gefährlichkeit, die mit dem Feuersein zu verknüpfen, ist es bei der immer fortwährenden Pflicht erfüllt und von mir später bezeugt.

Ich bitte Ihnen zu diesem Zeitpunkt meine herzlichsten Anteilnahme mit. Ich hoffe, daß Sie das Gefährliche über dem Verlust Ihres Mannes auf keinen Fall. Falls Sie etwas darüber erfahren werden, so würde ich Sie sofort benachrichtigen.

In der Hoffnung, daß Ihr Mann nicht wieder zurückkehren kann, verbleibe ich Sie

Ihre
Offizier
Oberbuchhalterin. Ferng.-Stf.

TRADUCTION

Front de l'Est, 8 juillet 1944

Ôffinger

Capitaine et Chef de Compagnie

Poste aux armées n° 198790

Très chère madame Jacky,

J'ai le devoir de vous faire savoir que votre mari, le grenadier Xavier Jacky est porté disparu depuis le 28 juin 1944.

Dans la nuit du 27 au 28 juin 1944, notre compagnie était engagée dans une contre-attaque, à laquelle participait votre mari. A la fin de l'opération on constata que votre mari manquait. Aucun de ses camarades ne s'était rendu compte comment il avait pu perdre le contact de la troupe ou s'il lui était arrivé un malheur, l'opération s'étant déroulée de nuit. Toutes les recherches ordonnées de ma part dès le lever du jour restèrent sans succès.

Malgré les difficultés de compréhension au sein du groupe, il a toujours accompli sa tâche avec sérieux et il était un bon camarade. Je vous exprime à cette occasion ma sympathie bien sincère. J'ose espérer que le mystère de la disparition de votre mari sera élucidé. Dès que je serai informé du moindre indice, je vous en informerai,

Gardant l'espoir que votre mari vous revienne, recevez mes salutations.

Ôffinger

Capitaine et chef de compagnie

LISTE DES FRELANDAIS ENROLES AU RAD ET A LA WEHRMACHT

1908	René BASTIEN	24.01.1908 † 1944 Allemagne
1909	Lucien RETTIG	23.11.1909
1910	Jean JOANNES	02.09.1910
1911	Paul RETTIG	15.06.1911
1912	Marcel HEITZ	06.05.1912
	Xavier JACKY	03.09.1912 † Russie
	Sylvain MATHIEU	23.02.1912
	Georges RETTIG	22.08.1912
1913	Jules BARLIER	06.04.1913
	Joseph PARMENTIER	18.03.1913 † Lettonie
	Aimé HUMBERT	17.12.1913
1914	Raymond BARADEL	08.12.1914
	Pierre MAIRE	10.09.1914 † Russie
	Jean FIRER	04.12.1914
	Joseph DELGRANDE	23.07.1914 † Russie
	Joseph FLORENDIDIER	16.08.1914
	René HENRY	13.02.1914
	Camille JACKY	17.12.1914
	Frédéric JACKY	02.10.1914
	François MAIRE	09.10.1914
	Jean MAIRE	09.10.1914
	Léon PARMENTIER	26.10.1914
	Louis PIERREL	07.09.1914
	Désiré PRUD'HOMME	12.09.1914

1915	Joseph RAFFNER Pierre BERTRAND Alphonse HERQUE Joseph HAXAIRE Clément GERBER	19.03.1915 20.07.1915 22.11.1915 † 1944 Pologne 17.06.1915 26.02.1915 † 1945 Russie
1916	Marcel CLAUDEPIERRE Joseph HENRY	30.01.1916 03.08.1916
1917	Roger DUMOULIN	30.05.1917 † 1944 Roumanie
1918	André BLIND Joseph HEITZ Alphonse WIRRMANN	19.10.1918 21.08.1918 † 1944 Russie 22.11.1918
1920	Marcel BAUMANN Joseph PRUD'HOMME Joseph RONECKER Joseph SCHOTT Xavier FIRER	15.20.1920 21.02.1920 15.08.1920 † Hongrie 13.05.1920 29.09.1920 † 1945 Russie
1921	Fernand BOSCHINI Charles CLAUDEPIERRE Louis COUTY Paul DEMOULIN André FRITSCH Emile GEORGES Jean GORIUS Bernard ORY Joseph PRUD'HOMME Robert WIRRMANN	07.01.1921 † 1943 Pologne 13.02.1921 † Russie 31.01.1921 28.02.1921 11.12.1921 09.02.1921 17.12.1921 † 1943 Russie 20.08.1921 † 1943 Russie 09.10.1921 19.06.1921
1922	Auguste DEPARIS Martin GERARD Marius RONECKER	02.05.1922 02.11.1922 19.08.1922

1923	Joseph DEPARIS	09.06.1923
	Pierre LAURENT	19.01.1923 † 1943 Grèce
	Henri PETITDEMANGE	31.12.1923
	Jean (André) BLIND	10.05.1923 † 1944 Kramiza
	René PIERREVELCIN	23.08. 1923
	Alphonse BATOT	27.05.1923 † Gorawiea
	Joseph DEMOULIN	22.01.1923 † 1944 Pologne
	Joseph COLLIN	04.11.1923
1924	Charles BERTRAND	25.01.1924
	Raymond MAIRE	20.01.1924 + 1944 Roumanie
	Cyrille COUTY	24.07.1924
	Aloyse DEMOULIN	01.06.1924
	André COUTY	28.01.1924 † Pologne
	Robert FALCINELLA	12.02.1924
	Marcel GARNIER	06.11.1924
	Roger RETTIG	07.12.1924
	Pierre MICHEL	18.03.1924
	Jean-Paul MINOUX	15.11.1924
	Félix PETITDEMANGE	19.12.1924 † 1945 Tambow
Lucien HERQUE	06.05.1924	
Désiré MEYER	08.10.1924	
1925	Camille PETIDEMANGE	04.10.1925
	André BARADEL	13.09.1925 † Estonie
	Edouard	
	CLAUDEPIERRE	11.12.1925 † 1944 Lettonie
	André LALEVEE	1925
	Jean GEORGES	05.07.1925 † Pologne
Eugène CHRISTE	25.03.1925	
1926	Charles COUTY	09.09.1926
	Henry COUTY	15.04.1926
	Urbain COUTY	28.11.1926
	Eugène DEMOULIN	18.09.1926

	Marcel GEORGES	03.01.1926
	Robert ORY	08.11.1926
	Joseph PARMENTIER	13.04.1926
	Joseph PETITDEMANGE	22.06.1926
1927	Alphonse CHRISTE	13.06.1927
	Marcel ORY	23.01.1927
	Paul PETITGENAY	24.04.1927
	Pierre BATOT	15.10.1927
1928	André BERTRAND	04.01.1928
	Joseph BERTRAND	1928
	Raymond BARADEL	22.01.1928
	René JACQUES	01.07.1928



Jean GEORGES



Joseph RONECKER



Félix PETITDEMANGE



Marius RONECKER



Louis COUTY



Alphonse BATOT



Camille JACKY, Joseph HEITZ et Fedy JACKY

LES REFRACTAIRES

Cahier - journal *Document authentique* *d'Ernest Haxaire*

Ernest Haxaire en compagnie de Paul Florence, Charles Georges et Marcel Henry ont réussi à déjouer toutes les recherches entreprises par les Allemands et ont pu se camoufler dans une ferme bien connue de tous les Frélandais - La ferme Mistigri - non loin du village.

Ernest Haxaire, dès le premier jour rédigea d'une belle écriture sur un gros cahier d'écolier, un journal précis de leur vie de "taupes". Ce cahier est un témoignage unique de la période du 16 février 1943 au 5 décembre 1944, jour de la libération de Fréland. Ces pages nous révèlent la vie, l'angoisse jour pour jour pendant cette longue période.

Il ne nous est pas possible de reproduire toutes ces pages. En voici cependant un court extrait.

Oct.
29.30

P. & G. à leur tour seules emploient leurs temps, à faire un labour et. Le soir ils vont à la recherche de bois, parce que le stock dont nous disposons, suffirait pas, si ils nous fallait passer l'hiver ici.

3-1
Dimanche doté d'un temps splendide pour la saison. Dans l'après midi visite de nos propriétaires, conversations sur plusieurs points politique et locaux.

Nov.
1^{re}

Fête de la Toussaint. Ils nous étaient impossible de nous rendre sur les tombes de nos chers défunts, comme les années précédentes; mais quand même, beaucoup de recueillement de notre part a été observé pendant toute la journée et rien a été négligé.

2.
Malgré que nous ne travaillions pas beaucoup, les vêtements se déchirent grand même; de tant en temps, dont se voient obligés de faire le raccomodage.

3.
Comme notre curonnière est usagée, notre propriétaire nous en a amené une autre, & l'a rapistoler du mieux qu'il a pu et nous espérons que celle-ci nous donnera satisfac-

1741
Janvier
17.

Aujourd'hui ont lieu les obsèques Du père de
chacun de son côté est contrain d'y assister en
pensées comme pour bien d'autres cas. Ob. est resté
chez lui, pendant ces jours n'est bien triste. Le mo-
ment le plus dur fut où il vit s'éloigner le
cerueil, sans pouvoir l'accompagner. Tous le
monde étant parti Ob. put rentrer dans l'ap-
partement qu'il trouva bien vide et était bien
délaisser, pour une aussi triste circonstance
qui, ne s'oubliera jamais.

18.

Tant que cette drôle de vie durera nous ne
serons jamais tranquille. Voilà que de nouveaux
bruits peu intéressants circulent à notre sujet,
mais nous espérons que cela se passera comme
pour bien d'autres.

19

Les tristes ivèvements étant passés, Ob. s'ap-
plique à ses petites occupations journalières et
cherche de se rendre utile dans la mesure du possible.

20.

Il y a exactement onze mois que les quatre
insoumis, prirent possession de la ville, où il
ne croyaient jamais y rester si longtemps.
Espérons, que le temps à passer de la sorte
sera de plus courte durée.

toit

29

Dimanche marqué par une assez chaude alerte, provoquée par la grand'mère venant visiter, leur ancienne propriété. Ce qui nous obligeait de digérer en vitesse, pendant que ses petits fils la retardaient au dehors. Tout ce passa bien, avec une heure de repos dans le soir.

30

Comme la partie de l'arêt, du dimanche fut loupé, elle a eu lieu aujourd'hui.

31

Il nous restait encore une petite réserve de sucre, nous avons jugé utile de l'employer à faire des confitures, ce qui a été fait aujourd'hui.

Septembre

1^{er}

À part des bombardements continus, par la R.A.F., les événements décisifs ne se précipitent pas, un changement dans cette situation serait bien nécessaire, vu que nous approchons de l'automne.

2, 3

Le calme règne dans la quinzaine, les deux seuls qui restent s'implorant à faire les petites occupations journalières.

4

L'équipe est au complet, il y a un peu plus d'animation dans la maison. Chacun rend compte de ce qu'il a pu entendre auprès des siens.

Récit d'un groupe de réfractaires

Six réfractaires de Fréland Lapoutroie et Le Bonhomme, tous évadés de l'armée allemande et recherchés par la gestapo, trouvaient refuge dans les montagnes de Fréland au début de septembre 1944.

On logeait dans une vieille ferme abandonnée à Codongoutte ou dans la cave de l'ancienne ruine des Grands Champs. On couchait sur la fougère. En changeant de place, on brouillait les pistes. De braves familles de Fréland nous ravitaillaient, ce dont on peut encore les remercier aujourd'hui.

Un dimanche matin nous avons été pourchassés par les SS qui étaient en train de faire des patrouilles pour rechercher des insoumis. Notre équipe est partie rejoindre Ste Marie-aux-Mines par la forêt. Nous avons été accueillis dans une ferme au lieudit "Chauffour". Des camarades étaient membres de cette famille. Nous y avons été ravitaillés. Nous étions bien armés, lors de notre retraite nous n'avons pas voulu tirer sur les Allemands de peur des représailles sur la Commune de Fréland.

On se cachait le jour et on sortait la nuit. Nous allions au sommet du "Brézouard", 1228 mètres. De là on apercevait l'avance des troupes françaises et les villes et villages que les Allemands incendiaient à leur retraite. Suite au mauvais temps, nous nous sommes séparés et nous nous sommes camouflés dans les meules de foin et de greniers. On était ravitaillé grâce aux produits de la ferme.

Un jour, les Allemands ont attaché des chevaux à la meule de foin où nous étions trois à l'intérieur. Cela pendant 2 jours et 2 nuits sans manger. Les parents ne pouvaient pas nous ravitailler, les Allemands occupaient les lieux à ce moment-là.

Parmi nous, il y avait un de nos camarades qui avait été gravement blessé sur le front russe. Il avait déserté avant que sa blessure ne soit complètement guérie. Il était temps que ce cauchemar se termine. Il se faisait soigner la nuit par des bonnes sœurs dans un premier temps à Fréland, puis au Bonhomme.

La libération au début décembre fut un grand soulagement pour les parents qui risquaient à tout moment la déportation.

Témoignage de Marcel Claudepierre né en 1922

Marcel Claudepierre s'évade le 8 août 1941 avec Joseph Batot, passe la frontière entre le Col du Luscpach et du Bonhomme, arrivé à Fraize, prend le car pour Epinal. Prévenu par le chauffeur de ne pas se rendre à Épinal, mais au café de la gare de Saulcy où nous avons rencontré 3 évadés de Lapoutroie et un prisonnier de guerre qui s'évadait depuis l'Allemagne. Nous sommes partis à 6 en train pour Arches dans les Vosges et à pied entre Arches et Xertigny à Vesoul et Vesoul Besançon en car, à cause des fouilles de trains par la Gestapo. Besançon jusqu'à la Vieille Loy en train 15 km à pied. Traversée de la Loue en barque. La ligne de démarcation est franchie de nuit. On se rend au 151^{ème} R.I. à Lons-le-Saulnier pour s'engager. Par suite d'une fracture d'une jambe dans ma jeunesse, je fus réformé. Quant à Joseph Batot, il fut incorporé dans l'artillerie à Agen. J'ai tout même effectué 10 mois de chantiers de jeunesse C.J.F. 33 dans la Drôme.

Ayant trouvé du travail chez un maraîcher, j'y suis resté jusqu'au 5 mars 1945 et je suis rentré en Alsace. Mes deux frères Charles et Edouard sont tombés sur le front russe.



*Félix HENRY, Joseph JOANNES et Marcel CLAUDEPIERRE
en Avignon.*

Témoignage de Maurice Charles né en 1922

Je suis parti avec André Gerard le 13 juillet 1941 pour passer en zone non occupée pour éviter l'incorporation dans l'armée allemande. Après avoir passé la frontière le 13 juillet par le Col du Bonhomme nous nous dirigeons vers la ligne de démarcation. La première nuit nous la passons chez un menuisier à Plainfaing. Ensuite on se dirige en car jusqu'à St Leonard, puis le train jusqu'à Epinal et le 15 juillet sur Besançon.

Nous passons la ligne de démarcation à Mouchard. La nuit, un passeur nous fait passer dans la zone non occupée. On s'engage au 151^{ème} RI à Lons-Le-Saulnier pour 3 ans. Mon copain inapte à l'infanterie est muté à Toulouse dans l'artillerie et part en 1942 en

Afrique du Nord. Quant à moi, je reste au 3^{ème} bataillon à Bouffez jusqu'à la dissolution de l'armée, de l'Armistice, vers le 20 novembre 1942. En tenue de démobilisé, je me rends en Haute Garonne dans la famille Loing de Lapoutroie qui avait été expulsée le 16 décembre 1940. Pétain avait sorti une loi pour embaucher en priorité tous ces démobilisés.

J'ai travaillé au Tanin Français à Montyeau (Haute Garonne). En juin 1943, tout Alsacien Lorrain devait travailler comme "STO Français". Nous fûmes affectés dans une poudrerie à Toulouse jusqu'en octobre 1943. Je vais au 402^{ème} RAA à Issandin jusqu'en mars 1944 et je suis retourné au Tanin Français. Le 1^{er} mai 1944, je reçois un ordre de rappel par le gouvernement de Vichy. Je refuse de partir et par la suite, je fus recherché par la police de Vichy et la police allemande chez mes parents en Alsace. Par ce refus, je fus inculpé de désertion à l'intérieur en temps de guerre par Vichy. Pendant ce temps, je me suis caché chez l'habitant dans L'Ariège. Fin juillet 1944, je rejoins la résistance dans la région de Luchon "Compagnie de Comminche". De la résistance, j'ai rejoint le Bataillon Schmitt à Toulouse le 15 octobre 1944. On débarque à Besançon avec Joseph Raffner et Aloyse Zann.

A Besançon, j'ai quitté cette formation pour aller rejoindre le GMA à Ornans. Après dissolution du GMA, on a été versé au 31^{ème} bataillon de chasseurs. Nous avons participé à la bataille de Belfort Bisel Largitzen, la Bataille d'Alsace, Mulhouse, Bourtzwiller, Lutterbach, Ile-Napoléon, ensuite campagne d'Allemagne, Spire, Karlsruhe, Foret Noire "Bregenz en Autriche". J'ai été démobilisé le 30 décembre 1945.

LISTE DES REFRACTAIRES OU PASSES EN ZONE LIBRE

(Personnes qui se sont cachées pour éviter l'incorporation
dans l'armée allemande)

Date de naissance :

- 1908 Léon RETTIG
 Gabriel OLRV
- 1909 Emile BARLIER
- 1910 Paul RONECKER † Maquis de Haute Loire à Brioudée
 Jules COUTY
- 1911 Séraphin BERTRAND
- 1912 Georges RETTIG
- 1913 Joseph BARLIER
 Paul COUTY
 Julien COUTY † 23.02.1913 (tombé dans les Vosges)
 Emile DURAIN
 Séverin DELGRANDE
- 1914 Paul FLORENCE
 Marcel HENRY
 Alfred ORY
 Armand CAPELLI † 06.05.1943 en zone libre à
 Avignon
- 1915 Pierre BERTRAND

- 1916 Marcel CLAUDEPIERRE
Charles GEORGES
Sévérin HAXAIRE
Joseph HENRY
- 1917 Ernest HAXAIRE
- 1918 Marcel BERTRAND
Jean BAUMANN né le 7 novembre 1915 † 26.12.44
en libérant l'Alsace
- 1919 Jean Baptiste HENRY
Joseph JOANNES
Joseph MAIRE
- 1920 André GERARD
Joseph SCHOTT
- 1921 Lucien MAIRE
Marcel SIMON
Paul HERQUE
- 1922 Marcel CLAUDEPIERRE
Camille MAIRE
Charles MAURICE
Joseph BATOT
Jean HERQUE
Joseph RAFFNER
Jean HAXAIRE
- 1923 René PIERREVELCIN
- 1924 Jean-Paul MINOUX
Jean LAURENT
Charles BERTRAND

Henri DIDIERJEAN

1925 Eugène CHRISTE
Joseph LAURENT

1926 Urbain COUTY



*Jean BAUMANN – Maroc 1944
Mort le 26.12.1944 Alsace – 1^{ère} armée française*



Jean HERQUE (au centre – 2^{ème} rang) – 1942 – 1^{er} régiment de chasseurs

LA DEPORTATION

Témoignage de Suzanne Ory née Herqué en 1925

Suzanne est déportée avec sa famille le 13 décembre 1943.

Motif de la déportation : désertion du frère Paul.

Mon autre frère Jean était passé en zone libre le 15 août 1941. D'autres familles du canton qui étaient dans le même cas avaient déjà été déportées en Silésie à partir d'octobre. Nous avions peur qu'un jour ce soit notre tour et nous avons commencé à enterrer des affaires (habits, etc ...) Un beau matin, le 13 décembre à 6 heures, l'agent de police de Fréland accompagné de deux SS d'Ammerschwihr sont arrivés pour nous faire partir. Mon père était malade, alité. Ma sœur Lucie dit aux SS qu'il était très malade. Un des SS est descendu à Fréland pour téléphoner au docteur Bruyard de Lapoutroie qui répondit, sans le voir, qu'il était transportable. Ils nous ont laissé deux heures pour rassembler nos affaires et nous sommes descendus jusque chez Séraphin Bertrand qui a été déporté avec nous et avec sa femme. Comme il était transporteur, il a attelé son cheval et nous sommes partis à Hachimette pour prendre le train. Les familles Valentin-Balthazard-Pierrat-Finance-Guidat de Lapoutroie - Savoyen du Bonhomme - Voinson- Scandella d'Orbey étaient rassemblées devant le restaurant Voinson. Nous avons passé la nuit à Colmar au Foyer Sainte Marie. Le lendemain matin, rassemblés avec les familles dans notre cas de toute l'Alsace (du Sundgau au Bas-Rhin) nous formons un train spécial. Nous avons roulé pendant 36 heures pour arriver au camp de Bad Schwarzbach qui était un ancien couvent. Nous logions tous les trois dans une chambre avec une jeune fille de Lièpvre.

Moi, j'ai travaillé dans une usine d'aviation (pompe d'injection). Ma sœur Lucie était dans une autre usine. Nous devions marcher 3 ou 4 kilomètres matin et soir pour nous rendre au travail. Mon père, même malade, devait travailler dans une usine de chanvre. Le Curé Voegeli nous envoyait des paquets. Comme ces colis étaient ouverts à l'arrivée, à l'intérieur d'un gâteau cuit, il mettait des tickets de rationnement dans un tube d'aspirine. Avec ces tickets, nous pouvions acheter du pain.

Le 27 juillet 1944, ils nous ont déplacés dans un autre camp à Breslau. Là j'ai dû travailler dans une autre usine qui fabriquait de la ficelle en papier. Nous logions dans un dortoir avec des lits superposés. Mon père, toujours plus souffrant, n'a plus travaillé. Nous prenions le tram pour aller au travail. Mon père a été transporté à l'hôpital pour une opération. Au bout de 3 semaines, il est décédé. Il a été enterré au cimetière de Breslau où il repose toujours.

Le 23 janvier 1945 l'armée russe arrive, les Allemands nous font prendre le dernier train pour Grunau (près de la Tchécoslovaquie). Le 9 mai, nous avons été libérés par l'armée russe. Ils nous ont aidés à chercher de la nourriture dans les fermes où nous avons rencontré des prisonniers français qui travaillaient. Nous sommes restés au camp jusqu'au 25 mai 1945. Nous sommes partis à pied en Tchécoslovaquie où nous avons été regroupés avec des prisonniers français (camp des Lorrains) pour former un train qui comprenait 50 wagons à bestiaux jusqu'à Prague. Là, les personnes âgées sont parties en avion jusqu'à Nancy.

Nous avons été transportés dans des camions américains. Nous avons reçu du chocolat et des boîtes de conserves. Après avoir roulé une journée, nous avons repris le train jusque Longuyon pour passer une visite médicale, puis, nous sommes partis jusqu'à Paris dans une maison d'accueil. Notre tante Bertine habitant Colombes, nous avons passé 10 jours chez elle, bien contentes de trouver un bon lit.

Début juillet, nous avons enfin retrouvé Fréland.

Camp des Déportés Français
MEZIMESTĚ

CERTIFICAT
POTVRZENÍ

Nr. *675.*

Nous certifions que M^{lle} *Suzanne Herquin* née le *23.7.1915*
 Potvrzujeme ze Pan^í *Suzanne Herquin* narozená *23.7.1915*

~~est de nationalité française et habite au camp français.~~
 je ~~francouzské~~ *veprislušnosti* a bydlí ve francouzském tábore v Meziměstí.



Le Chef de Camp : —
Vedoucí francouzského tábora,

(HLM)



(prima de 5.000 francs)

Quel organisme a payé la prime de 5.000 francs: *Perception Lapoutroie*
 Je demande à être payé par le percepteur de *Lapoutroie*

Intéressé le: *13 décembre 1943* Déporté le: *13 décembre 1943*

	1 ^{er} camp	2 ^e camp	3 ^e camp
Camp de déportation	<i>Bad Schwarzbach</i>	<i>Ereslau-Silésie</i>	<i>Grassau (Silésie)</i>
N° matricule	<i>111</i>	<i>119</i>	<i>149</i>
N° des blocs			
Intervenant			
Dates:	<i>15.12.43 au 27.12.43</i>	<i>28.7.44 au 22.1.45</i>	<i>24.1.45 au 25.5.45</i>
Motif de la déportation:	<i>Désertion du frère</i>		

Le soussigné certifie, sous la foi du serment, l'exactitude des renseignements ci-dessus.
 Date: *Fréland, le 23 mars 1948* Signature: *Suzanne Herquin*

Le contrevenant s'exposerait à des poursuites judiciaires.

Le présent imprimé devant servir, non seulement à payer la prime de déportation mais aussi à établir la carte officielle de déporté politique, l'intéressé devra apposer ci-contre ses empreintes digitales. En outre, il fournira 2 photographies format identité de profil et un certificat de domicile (Signature *typographiée*).
 Si l'intéressé ne se présente pas à la Direction départementale, mais traite par lettre, les empreintes seront apposées en présence des autorités municipales ou, si l'intéressé est hospitalisé, des représentants de la direction de l'établissement.

Index gauche



Index droit



Signature du Maire Maire de la Maire

***Les expulsés à Beslan Silesie
Prusse Orientale***

Famille Jean Baptiste HERQUE

Famille Séraphin BERTRAND

Famille André DIDIERJEAN

Hommage à un héros disparu

M. Jean Marie Tref

Bien des Frélandais se souviennent sans doute de M. Jean Marie Tref. Il était né à Plainfaing (Vosges) le 8 janvier 1898. Le 23 avril 1936, nommé garde forestier, il était installé au triage fonderie, forêt communale de Fréland. Avec sa femme, née Angèle Jacques et ses deux filles, Janine, née à Plainfaing le 21 juin 1925 et Suzanne, née à Colmar le 18 avril 1930, il occupait la maison forestière de la Fonderie, sise au pied de la montagne.



Sérieux et ponctuel, rude à la tâche, infatigable, M. Tref était particulièrement apprécié par ses chefs. Tout entier il s'est donné à sa tâche, humble certes, mais combien passionnante. Et rien alors ne laissait prévoir un aussi tragique destin à cet homme simple et laborieux.

Cependant la guerre devait bouleverser cette vie paisible et sans histoire. L'occupation de l'Alsace par les Allemands lui fut fatale. Le 13 août 1940, à 12 h 30, M. Tref était évacué, chassé par l'occupant.

C'est dans le département de l'Isère qu'il fut réinstallé. Regrettant sa forêt de Fréland, il poursuivit son métier de garde forestier et occupait à Treminis, la maison forestière de Pré-Girard. Sa tâche était rendue difficile et dangereuse aussi par suite de la présence du Maquis-Ecole de Treminis, situé dans les bois placés sous

la garde de M. Tref. Ce maquis important avait été installé par le commandant Jean Claude Rozan, le 11 août 1943.

Le 19 octobre 1943, brusquement les Allemands passent à l'attaque de ce maquis. Fort bien renseignée par un traître, une forte colonne avançait de la Jarjatte en direction du Col de la Croix, alors que des camions déversaient de l'autre côté à Treminis, un contingent de soldats casqués et bien armés.

Dès 6 h du matin, au village proche de Châteaubas, des patriotes sont arrêtés à leur domicile et menés en déportation. Pendant ce temps, un autre camion chargé de soldats stoppe devant la maison forestière du Pré-Girard. Des cris sont proférés, des coups frappés à la porte qui est vite enfoncée. En un instant, la maison est envahie par les Allemands.

Jean Marie Tref, à peine habillé, est arrêté et poussé sans ménagement dans le camion, devant son épouse et ses enfants effrayés. Sous la menace, les Allemands ordonnent à M. Tref de les conduire au camp des résistants, c'est alors que le garde forestier fait preuve d'un admirable sang-froid. Il n'a qu'une idée : tromper l'ennemi. Et pendant plus d'une heure, il égare les Allemands furieux dans la profondeur des forêts, donnant ainsi le temps à ses amis de décrocher. A 15 h 30 enfin, le camion redescend, mais ne s'arrête pas à la maison forestière. La fille de M. Tref prend un vélo et un sac de vêtements. Elle s'élance à la poursuite et rattrape plus loin le camion et passe le sac à son père. Les Allemands la repoussent, la bousculent. Elle doit retourner. Ni elle, ni sa famille ne doivent jamais plus revoir vivant M. Tref. Mais par son abnégation, le patriote Jean Marie Tref a sauvé ses camarades sur le point d'être encerclés. Il a réussi à éviter un combat inégal et de sanglantes représailles au village de Treminis. Il a payé de sa vie sa courageuse conduite, et, reconnaissants, les habitants de ce coin d'Isère ne l'oublient pas. Vingt-cinq ans après une cérémonie eut lieu devant la Maison Forestière du Pré-Girard, où

avait lieu l'inauguration d'une plaque à la mémoire du garde forestier Jean-Marie Tref, mort dans un camp de déportation.

Nous devons rappeler ici qu'en mémoire et reconnaissance pour ce grand patriote, dès la fin des hostilités, la municipalité de Fréland avait rendu hommage à son dévouement, en donnant à la maison forestière de la Fonderie, le nom de "Maison Forestière du Garde Tref". Cette maison, entièrement rénovée en l'année 1953, conserve toujours un portrait de celui qui consacra une partie de sa vie à notre patrimoine forestier.



11 mai 1946 – Mme Veuve TREF et ses deux filles

DEUX TEMOIGNAGES EN MARGE

Marcel Georges né en 1926

Résumé de notre chevauchée de novembre 1944
à novembre 1948

C'est avec beaucoup de chance que nous sommes rentrés Joseph Parmentier et moi-même, libérés des Allemands, du séjour contre notre volonté dans le Reichsarbeitsdienst à Leipzig.

Le canon tonnait déjà, les rues de Colmar étaient barrées de sacs de sable, à 20 jours de la libération du village de Fréland. Cela nous permettait de ne plus repartir.



Marcel GEORGES au RAD

Après le 5 décembre 1944, nous avons gardé des prisonniers allemands à la mairie, salle où se trouve maintenant la poste. Les plus âgés que nous manquaient.

Avec nous, un Luxembourgeois enrôlé comme nous, gardait aussi des prisonniers. Fin novembre, il avait déserté de l'unité en gardant le pont à Hachimette.

C'est Charles Rettig, le facteur, qui le conduit en pleine nuit chez Séraphin Joannes à la Moyenne Goutte, où il resta caché jusqu'à la libération.

Quelques temps après, le Luxembourgeois retournait dans son pays à pied par les Vosges car la route de Strasbourg n'était pas encore libérée.

Nous avons été chez eux, lui rendre visite lorsque nous gardions les frontières en 1945.

C'est en mars 1945, que nous nous sommes engagés pour 3 ans, Joseph Parmentier, Joseph Jacky et moi-même au titre de la brigade Alsace Lorraine. Affecté au 146^{ème} R.I. à Metz pour faire un peu de classe.

Le 8 mai 1945, au son des cloches annonçant l'Armistice, nous montions en Allemagne à Kaiserslautern pour l'occupation.

Par la suite, le 146^{ème} R.I. étant dissous, Parmentier était muté au 151^{ème} R.I. à Thionville comme musicien. Jacky et moi étions mutés à Strasbourg au 4^{ème} régiment de tirailleurs marocains.

Là, nous gardions des prisonniers et même à la prison rue du Fil le Gauleiter Wagner qui avait donné l'ordre d'enrôler les Alsaciens dans l'armée allemande.

Mais au mois de mars 1946, le régiment devait rejoindre sa garnison à Taza au Maroc. Nous partîmes donc là-bas après un mois de préparatifs pour embarquer à Marseille.

En mars 1947, nous étions désignés d'office pour l'Indochine, nous avons embarqué à Mers-El-Kébir à bord du Pasteur.

Traversée de 17 jours, arrivée à Saïgon pour des opérations dans le secteur de Cochinchine.

Le 26 septembre 1948, nous étions libérés et revenions vers la France. Débarqués à Marseille le 3 novembre 1948 après plus d'un mois sur mer, car le bateau était moins rapide que le précédent.



Joseph JACKY et Marcel GEORGES en Indochine

Alexis Leca né en 1923

M. Leca né le 1^{er} juillet 1923 à bord du "Chambord" dans l'océan Indien, fils de militaire de carrière. Il est appelé en 1943 au 5^{ème} régiment d'artillerie coloniale à Saïgon, instruction et camp de jeunesse à Chapa. Ensuite, il est reversé dans le 9^{ème} rgt d'Infanterie coloniale. L'Indochine était occupée par les Japonais mais à cette époque il n'y avait aucun problème avec eux. Après une permission, nous sommes remontés sur Hue (Annam). Après un bref séjour, nous sommes dirigés sur Hanoï et versés au 1^{er} régiment de tirailleurs tonkinois. Nous sommes affectés dans la DCA à Yen-Bay. Les Japonais déclenchent le coup de force le 9 mars 1945. Fait prisonnier le 12 mars à 16 heures et envoyé à Vietry, PC de la Légion, le 17 avril 1945. Transféré à Hanoï le 11 juin 1945 et le 1^{er} août à Hoa-Binh jusqu'au 21 août. La détention était très pénible. La nourriture consistait en une cuillère à soupe de riz, matin et soir. Les sentinelles fanatiques, nous gardaient baïonnette au canon, et ils auraient vite fait de nous embrocher. Nous devons travailler dans des grottes pour installer des pièces d'artillerie qui n'ont, d'ailleurs, jamais tiré.

Après la bombe d'Hiroshima, les Japonais nous ramènent à Hanoï. Par la suite, nous avons été occupés par les Chinois. La nourriture est devenue normale. Nous étions environ 5 000 hommes dans la citadelle de Hanoï. Leclerc et le corps expéditionnaire sont arrivés. Nous avons formé des régiments, puis le 7 avril 1946, nous sommes rentrés à Saïgon. Libéré, je passe dans la disponibilité le 1^{er} juillet 1946.

LES FAITS DE RESISTANCE

L'évasion des prisonniers polonais

Témoignage d'Eugénie Fogel née Gorius en 1919

Pendant la drôle de guerre en 1939 - 1940, nous avons accueilli des réfugiés de la région d'Artolsheim au bord du Rhin. D'autres familles étaient également accueillies chez d'autres habitants de Fréland, étant donné que Monsieur le Curé Voegeli était originaire d'Artolsheim. Mon frère Jean, né en 1921 a été mobilisé le 3 octobre 1942 au RAD. Revenu pour Noël en permission, il est reparti en janvier pour la Wehrmacht. Après avoir eu de la dysenterie, il est dirigé sur le front russe. En voulant se rendre à l'armée russe, comme beaucoup de camarades alsaciens, il est tombé le 22 octobre. Nous nous étions bien promis de faire payer la mort de notre frère Jean à nos occupants. C'est alors au début du mois d'août 1944 que l'occasion s'est présentée.

Le curé Voegeli a demandé à mon frère Léon, à la sortie de la messe, s'il voulait s'occuper de l'évasion de prisonniers polonais à Ursprung. Ma mère sachant écrire l'allemand, fit une lettre pour dire que nous étions d'accord. Je partis du Kalblin en vélo, remettre cette lettre en douce. Ils voulaient de suite savoir qui était à l'origine de cette initiative. Je leur dis que c'était le curé de Fréland, comme ces Polonais étaient de bons catholiques, ils acceptent immédiatement. Nous avons repris contact avec le curé qui nous dit de préparer du poivre qui servirait le jour de l'évasion à brouiller les pistes.

L'évasion fut précipitée, le samedi soir, ils soulèrent leur garde et vers minuit, ils étaient chez nous au Kalblin. Il nous fallait de

suite les héberger et les cacher. Nous les avons installés dans la mine de la "Kique" souterrain d'une source, creusé dans la roche. Nous avons posé des planches au sol et des gerbes de paille. Ils sont restés 8 jours à cet endroit. Nous leur avons apporté à manger le matin à 5 heures et le soir à 22 heures. C'est au bout de 8 jours que deux jeunes filles d'Ursprung sont venues nous surprendre pendant que nous les descendions pour la nuit dans le hangar à foin, la mine devenant toujours plus humide à cause de la pluie. Au bout de 8 jours, le chef nous demanda si nous n'avions rien entendu dans le village car il avait renvoyé Jonan Pianscher qui était fiancé avec une de ces jeunes filles d'Ursprung. C'était beaucoup trop dangereux du moment que la cache était découverte.



06/12/1944 - Famille Gorius et polonais

Pour nous, le travail continuait, mon frère et moi étions en train de faner près de chez Jacques, quand notre chien se mit à aboyer fortement. Nous vîmes un groupe de soldats allemands qui montaient vers nous. Ils s'arrêtèrent au-dessus de la mine "juste sur la tête des Polonais" pour manger des mûres. Le hasard voulut qu'ils nous demandent le chemin pour "Ursprung" en nous disant qu'ils

devaient récupérer du matériel que les Polonais avaient laissé après leur évasion.

Notre nièce qui avait 10 ans, en se promenant avec un voisin me dit "Marraine, ça sent fort le tabac près du rucher". Ceci nous inquiéta, si les enfants sentent le tabac, les adultes qui passent par là, auront vite fait de repérer la cache. Alors nous avons badigeonné le rucher au carbolinéum.

Pour les ravitailler en tabac, je partais avec une copine en vélo à Artolsheim (Bas-Rhin) d'où nous ramenions des feuilles de tabac séchées. Un des Polonais travaillait dans les champs et à l'étable. Nous le faisons passer pour un cousin lointain. Comme le froid devenait de plus en plus fort, ils sont restés constamment dans le hangar et ensuite dans le grenier à foin.

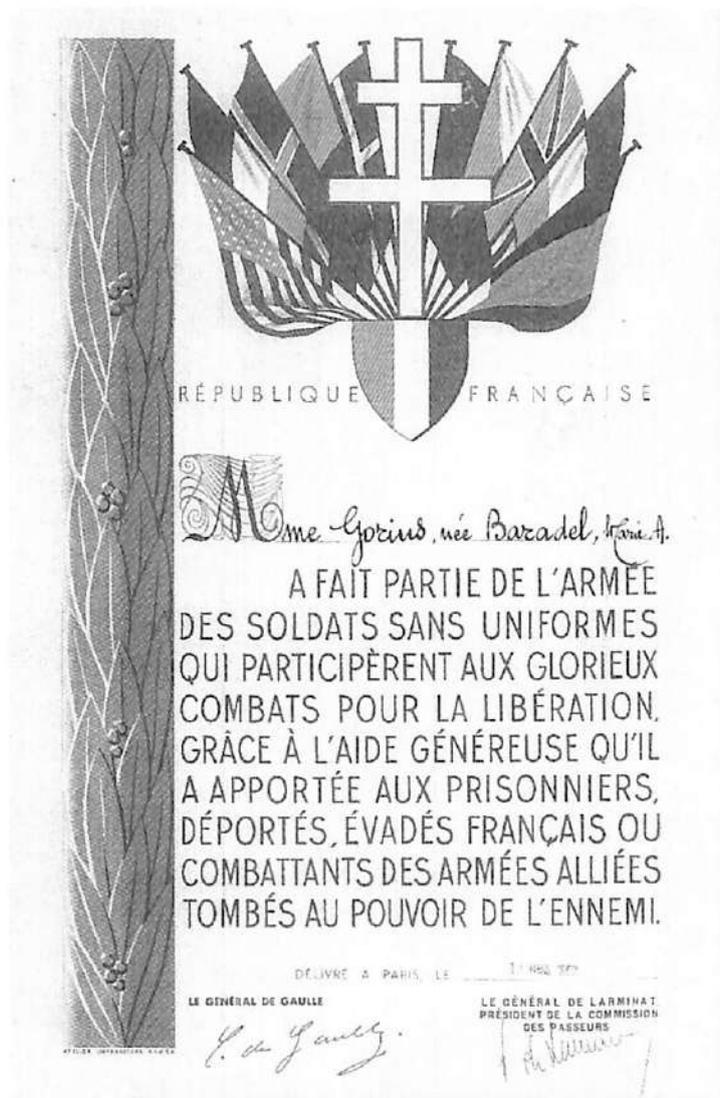
Le 4 décembre 1944 nous devons tuer une vache. Tout était prêt lorsque deux Allemands en moto qui cherchaient des quartiers pour loger des militaires restèrent toute la journée chez nous. Quelle trouille avec les polonais juste à côté dans le foin ! Dans la matinée, il pleuvait et faisait froid, mon frère leur a proposé de faire du feu pour les sécher, en entendant des coups de feu plus haut, ils sautèrent par la fenêtre en laissant toutes leurs affaires et descendirent droit sur Fréland.

Pour la nourriture, tous les moyens étaient bons même de la viande d'un cheval qui avait été tué à Hachimette. La nuit du 5 au 6 décembre, toute la famille et les Polonais, nous avons dormi dans la même pièce. La journée du 6 nous avons décidé de faire un bon repas pour fêter la Libération, mon frère Léon sort et dit : - il y a deux soldats qui ne sont pas des Allemands. C'étaient les Américains.

Les Polonais sont sortis en faisant de grands gestes, les Américains ont braqué leurs armes en leur faisant lever les bras. Comme ils ne pouvaient se faire comprendre Léon a dû monter au PC chez Schlumberger actuellement Ottawa pour chercher un

interprète. Au lieu de prendre notre repas si bien préparé, ils ont dû suivre les Américains.

Toute la famille Gorius a été citée en recevant un diplôme d'honneur signé de la main du General De Gaulle en 1952.



Actes de résistance du Curé Voegeli

Témoignage de Georges Baradel né en 1928

J'avais été déporté en Allemagne. Avec deux camarades d'infortune, nous avons eu la chance assez rare de pouvoir nous évader.

Notre chemin de la liberté passait par Colmar. Nous connaissions mal la langue allemande, il nous fût alors conseillé de nous diriger vers la région "Welche". C'est dans le petit train qui nous y conduisait, sans but précis, qu'à notre grande joie, nous entendîmes parler français. Trois frélandaises dont Mademoiselle Suzanne du Kalblin, mises au courant de notre situation, nous firent confiance (la milice de Pétain se repliait avec les troupes allemandes et était toujours prête à dénoncer des patriotes). Elles nous conduisirent au presbytère où elles savaient que nous serions accueillis.

Mademoiselle Marie (Marie Holl) la gouvernante du curé nous reçut avec une émotion et une inquiétude visible. Nous sûmes plus tard qu'elle et Monsieur le Curé étaient précisément en train de brûler un uniforme allemand d'un "malgré nous" qui désertait.

Le Curé Voegeli vint alors nous recevoir et, prudent, ne le fit qu'en invoquant la charité chrétienne. Il nous invita à passer la nuit sous son toit. Je passai ma première nuit dans le lit d'un officier allemand parti en permission... Le lendemain matin, nous étions invités à rester autant qu'il serait utile.

Nous étions cachés dans la salle de bains avec, dans une petite pièce attenante, un repli possible dans un placard avec une bannière de procession pour le dissimuler. Nous y avons fait quelques parties de belotes avec le Père Gilbert capucin, qui était alors vicaire.

Une jeune réfugiée de Strasbourg âgée de 6 ou 7 ans, Béatrice de Bortoli, faillit vendre la mère. Elle savait compter et trouvait plus d'assiettes et de verres que de convives officiels. La vérité sort, dit-on, de la bouche des enfants et pouvait causer notre perte car des soldats allemands étaient dans la cave du presbytère, ce qui faisait dire à l'abbé Voegeli que nous étions bien gardés...

Des bombardements eurent lieu par l'artillerie, puis par mortiers. Ces derniers provoquaient chez nous une franche joie, que ne comprenait pas l'abbé Voegeli. Nous avions déjà subi ces tirs dans les Vosges avant notre déportation et nous savions qu'ils annonçaient la proximité du front. Un obus tomba très près du presbytère et un sur l'église.

Notre claustration dura trois semaines. Chacun, dans le village, apportait des vivres pour les "cachés". Monsieur le Curé les répartissait à l'occasion de visites pastorales à caractère très alimentaire...

Puis, un matin, parvint jusqu'à nous la nouvelle : les Américains sont là ! Ils furent très vite suivis par des unités de la Légion Etrangère et par les Tabors marocains.

Nous étions enfin libres, le cauchemar prenait fin. Les troupes allemandes avaient quitté la vallée. Nous avons pleuré de joie et d'émotion.

L'abbé Voegeli, lors d'une messe d'actions de grâces, prêcha, pour la première fois de la guerre, en allemand. Il s'y était refusé pendant toute la durée de l'annexion prêchant et priant en français puis, invité à le faire en allemand, il s'y refusa et le fit en latin. Mais, l'allemand était, à l'occasion de cette messe, la langue commune à la plupart des participants, Alsaciens, Français de l'Intérieur, Polonais, Allemands déserteurs etc.

Le Curé Voegeli muni de son brassard tricolore assura provisoirement les fonctions de maire. Il signa, en cette qualité, conjointement avec l'autorité militaire, notre laissez-passer pour traverser les lignes françaises et rejoindre nos familles.

Le général Schlessler, commandait la 5^{ème} DB. Il avait son PC au presbytère où se faisait l'interrogatoire des prisonniers. Le premier, en tête de sa division il rentra par la suite dans Colmar qu'il libérait.

Grâce au courage, à la générosité, au patrimoine de l'abbé Voegeli, notamment, le tout jeune homme que j'étais alors (je n'avais que 16 ans), recouvrait la liberté dans une France libérée du joug nazi.

LA LIBERATION DE FRELAND

Témoignage de Marguerite Haxaire

La Libération de notre village par les "Américains"

Dans la grisaille de la saison, dévalant les pentes, les Allemands fuyaient de toutes parts. Une vraie chasse à l'homme se déroulait. Venant de la Fonderie, refoulé de nos montagnes, un défilé continu. Une vraie marée humaine déferlait sans arrêt, se pressait en silence. Enrobée de pluie, de boue, cartouchière à la ceinture, la troupe descendait la rue. Sa démarche cadencée martelait le noir de la nuit. Certains de ces soldats, en quête d'une faveur, frappèrent à notre porte, demandèrent des vélos, afin de hâter leur fuite. Mon courageux père répondit : "Wir haben keine" alors que tout près d'eux, nous en avons de disponibles...

Je me souviens très fort, de ce transfert grincheux autant que cahotant... Nos ennemis véhiculaient leurs blessés légers, soit des pieds, des mains ou de la tête, sur ces charrettes dérobées à Aubure, leurs armes et bagages gisant près d'eux. Ce n'est que dissimulés dans nos habitations que nous pouvions constater ces faits, car nous vivions quelque peu, dans la peur. Il fallait bien que cette maudite guerre se termine. Elle avait porté ses jours et ses heures sombres...

On disait nos alliés très proches, car dans les bois du Mont Gissait, les mitraillettes crépitaient sans cesse. Le canon tonnait à Aubure. Une toute jeune fille du Kalblin "Madeleine Herqué" fut mortellement blessée.



09/12/1944 – Groupe libérateurs français avec Marguerite Maire épouse Haxaire et Marie Zann

Des Français et des Allemands y laissèrent leur vie. Des toitures et des prairies furent endommagées. Le soir venu, lors d'un moment propice, nous fermions la porte de notre demeure avec les bêtes qui s'y trouvaient et allions rejoindre nos voisins, dans la cave de notre sympathique ami : J. Baptiste Georges. Marie Barlier

"l'aveugle du Merchamps" accompagnée de ses parents, y récitaient le chapelet, auquel tous répondaient.

Et l'ouïe en éveil, la discussion prenait son cours. Parfois le sommeil nous gagnait. L'on somnolait tant bien que mal, mais l'obsession quotidienne vivante en nous, nous ramenait à la réalité, par des maudits sursauts.

Le matin, chacun rentrait chez lui, inquiet, peu rassuré. L'absurdité de la situation, ne pouvait durer. Il en fut ainsi trois ou quatre nuits. Et voici, que pas à pas, la délivrance approche, après de longues années d'attente, de souffrance morale : la perte de nos jeunes gens, "enrôlés de force dans la Wehrmacht" au front meurtrier ; nos captifs dans les camps, nos expulsés si loin de chez eux et dans nos montagnes les partisans de plus en plus nombreux...

En ce mardi 5 décembre 1944, la barrière de la Liberté, si chère au cœur de l'homme, nous fut ouverte. Dans le grand calme de ce jour pointait sous un ciel blafard, une patrouille étrange, ce sont bien nos Alliés. "Joie et crainte" ! Après exploration du hangar, remise, étable, les voici sur notre seuil. "Allemands" demandèrent-ils ? Sur le signe négatif de ma mère, ils entrèrent et dans un cliquetis d'armes jetées à terre, s'installèrent près du fourneau.

Et tels les rois mages, m'offrirent leurs présents : conserves, gâteaux, café, thé, chewing gum ; que de joie ! Une boisson chaude étant de circonstance. Ils avaient le chocolat et nous, le lait de nos vaches ! Un réconfort bien apprécié.

Cependant, au village, un bruit se répandait, une rumeur remplie d'espérance, le parfum suave de l'espoir. Les Américains sont chez le garde-champêtre. L'allégresse au cœur, les gens accouraient : le boucher Alfred, le sabotier Paul, le bûcheron Alphonse, la fermière Joséphine (Châmont) avec sa fillette, l'écolier Désiré.

Incrédules, n'en croyant pas leurs yeux à la vue de ces sauveurs, attendus et désirés de tous : nos villageois en liesse, pleuraient leur bonheur !



5 décembre 1944 – La famille Haxaire et Maire avec les Américains
Aimé Zann, Joséphine Pierré et sa fille, Désiré Raffner, Xavier Maire
2^{ème} rang : Paul Haxaire, Marguerite Maire épouse Haxaire et Ernest Haxaire

Témoignage d'André Willaime né le 12 juillet 1922

Réfugié depuis mai 1940 en Bretagne avec ma famille, je suis revenu avec mon cousin en juin 1941 à Charleville, pour y travailler. Il n'y avait plus que 2000 habitants sur les 25000 d'avant-guerre. Quand les Allemands commencèrent à ramasser les jeunes pour travailler en Allemagne, mon frère Jean et moi décidions de quitter Charleville pour les Ardennes zone interdite, puis traversant la zone occupée pour se rendre en zone libre à Lyon. A Valence, nous nous sommes engagés Jean et moi le 21 janvier 1942 pour 3 ans au 3^{ème} régiment de Zouaves, mon frère m'a suivi pendant toute la guerre. Embarqué à Marseille et débarqué à Oran. Puis partis pour Casablanca et mutés dans l'Artillerie (DAT-CGAFTA). Le 8 novembre 1942 les Américains attaquent la base de Casablanca, 3 jours après ils débarquent. Depuis le Maroc nous partons avec les Américains vers la Tunisie. Nous ripostons contre les avions allemands "Messerchmitt" et les avions italiens "Maquis" avec nos mitrailleuses 13,2. Ma première croix de guerre de Tunisie avec la 8^{ème} armée anglaise jusqu'à Cartage contre l'armée Rommel, puis direction Marrakech pour se former avec du nouveau matériel américain. Embarqué à Oran et resté 14 jours en mer en passant par la Sicile et la Corse. Débarqué entre Marseille et Toulon CC4 de la 5^{ème} DB, direction Aix En Provence et vers la trouée de Belfort. Puis Mulhouse à Carspach au moulin en tant que sentinelle, j'ai même arrêté le Général Schlessler qui n'avait pas de papier sur lui.

Direction, Ste Marie-Aux-Mines, Aubure, Fréland, descendant la route d'Aubure vers Fréland, pour monter Chamont, mais le chemin étant trop étroit, mur et terrain glissant nous dûmes rebrousser chemin. Nous passâmes la nuit chez le "Banhat" (garde champêtre Maire) maison de Marguerite Haxaire. Le lendemain nous essayons de monter Ongrange et vers le Chêne, nous sommes également bloqués, chemin étroit, mur de chaque côté et embourbé

4 jours chez Joseph Henry. Avec notre seule pièce anti-aérienne 40 Beauford nous pouvons tirer sur les blindés allemands vers le Limbach. Avec le capitaine Langlois, nous partons en reconnaissance vers Hachimette, nous devons faire demi-tour en se faisant canarder et nous rejoignons notre position à Ongrange.



André WILLAIME (2^{ème} à gauche, avec le casque)

Le 12 décembre dans la journée, nous sommes attaqués au mortier. Limard est gravement blessé. Je le rentre dans la maison Henry à l'abri.

L'infirmier se trouvait au restaurant Bertrand-Amlhen pour le chercher en Half Track sous le tir ennemi. Il est décédé au cours du transport. Trois autres blessés sont évacués sur Aubure.

Une citation m'est décernée Croix de Guerre à l'Ordre de la Brigade.

Mes bons souvenirs, dormir une nuit dans la grande salle de la mairie autour du grand fourneau blanc qui chauffait tellement bien. De notre position à Ongrange, nous nous sommes dirigés vers le Kalblin où nous pourrions mieux tirer vers le Limbach le 14 et 15 décembre 1944. Dans ce joli coin du Kalblin, j'ai rencontré Marie, fille de la ferme à côté de notre pièce. Depuis ce jour, Marie a partagé ma vie et est devenue ma femme.

Par la suite, nous partons au repos dans les Vosges. Puis la Campagne d'Allemagne.



André WILLAIME, libérateur de Fréland, décembre 1944

D'après les témoignages recueillis par Georgette Maire

Les Allemands, après avoir évacué assez rapidement la localité, s'étaient ressaisis à Hachimette et dans le Massif Forestier du Vorhof. Ils empêchaient les alliés de libérer cette agglomération et détruisirent le pont. Les Américains furent également relevés par les troupes françaises du Général Monsabert. Ils montèrent avec leurs véhicules, l'ancien chemin de Châmont dénommé par les habitants de Fréland "Les Gouttes". Arrivés au Col séparant nos deux communes Fréland et Lapoutroie, les blindés dévalèrent le chemin de Ribeaugoutte et entrèrent à Lapoutroie. L'ennemi, depuis la Tour de Faudé, tirait sur nos troupes.

Seize pièces d'artillerie de 105 furent postées à Châmont-Fréland, à l'abri de la vue de l'ennemi. Ils tirèrent 21000 coups pendant près de 3 semaines sur Labaroche et Orbey.

Les Tabors Marocains faisaient la navette par Châmont avec les mulets et ramenaient souvent des blessés, des morts et des prisonniers allemands.

Les évadés et les réfractaires de Fréland gardaient à tour de rôle ces prisonniers. Ernest Haxaire, le scieur du village était le chef local des FFI insoumis à l'incorporation de force.

Souvenirs des années de guerre ***Claude Jacques - Le Kalblin***

J'avais 6 ans le 16 décembre 1944

Mes premiers souvenirs de la guerre remontent au mois d'août 1944. Nous regardions passer les bombardiers qui venaient d'Angleterre pour lâcher leurs bombes sur les villes allemandes.

Le 18 novembre, mon frère René qui venait d'avoir 16 ans le 1^{er} juillet, dut partir pour l'armée allemande. Il aurait pu se cacher en sachant que les alliés approchaient. En pensant aux représailles sur les parents, il prit la décision de partir. Il eut les pieds gelés sur le front russe et resta quelques jours entre la vie et la mort avec le typhus. Il fût fait prisonnier par l'armée russe. Libéré, il passa par un hôpital au Danemark pour ne rentrer que le 16 octobre 1945. Nous n'avions eu aucune nouvelle de lui et mes parents le croyaient disparu.

Le 28 novembre, mon père qui était près de la maison entendit un sifflement : un éclat vint se ficher dans le sol, à une dizaine de mètres de lui. Il provenait d'un des obus tombés à la ferme voisine Herqué où la fille Madeleine fut tuée par un de ces éclats.

A la fin novembre, 3 soldats allemands logeaient chez nous. Le 3 décembre, ma sœur Suzanne 19 ans, remontait de Fréland. Le sous-officier lui demanda ce qu'il y avait de neuf. Elle lui dit : "il paraît que les Américains sont à Aubure". Il répondit "Ach Quatch" (Balivernes) je reviens de l'observatoire du Koenigsthul, je n'ai rien vu. L'après-midi, ils partirent en patrouille et dans la soirée nous entendîmes quelques fusillades à l'orée des pins. Ils avaient fait sauter la route d'Aubure avant la Halle et miner les pins en bordure de route pour faire barrage. Pour les pins, ils ne purent les faire sauter, les Américains les prirent de vitesse. Pour la brèche dans la route, elle ne retarda pas l'avance des Américains. Ils étaient partis



Claude JACQUES avec un gommier – 10 décembre 1944

en catastrophe, car le sous-officier avait laissé ses affaires de toilette et autres effets. Il y avait sur la fenêtre du "Poêle" une casserole de goulash qui fermentait en faisant soulever le couvercle. Ma mère n'osait l'enlever en ayant peur qu'ils ne reviennent.

Le 4 décembre au matin, ma mère en regardant le chalet "Rick" au-dessus de chez nous dit : "Les cochons là, ils sont revenus" Suzanne lui dit : 'Regarde ce ne sont pas les mêmes casques'. C'était les Américains. Dans la matinée, un soldat américain entre, mitrailleuse à la main, il parlait quelques mots de français. Il demande : "Boches encore ici ?". En lui montrant leurs affaires nous pûmes lui expliquer qu'ils étaient partis dans la nuit. Il nous fit confiance et ne chercha pas plus loin. Puis il nous dit : "vous bonne cave ?". Ma mère descendit de suite des matelas et des provisions. Nous commençâmes à nous y installer mais mon père, assez sceptique, ne voulut pas descendre. Pour ces quelques coups de fusils. "Vous n'avez encore rien vu. En Russie, c'était autre chose". Il avait fait la guerre de 14 - 18.

Ils commencèrent à tirer vers le Limbach mais les Allemands ne ripostèrent pas.

Après 2 ou 3 jours, ils furent remplacés par les goumiers. Une partie du 59^{ème} goum logeait chez nous. Ils arrivèrent avec des mulets. Les sous-officiers qui les encadraient étaient à cheval. Il y en avait partout, au grenier, dans les remises, dans la vieille grange, chez le "Tchic". Ils avaient sorti les charrettes, les tombereaux, les voitures à foin pour y mettre les mulets.

Mon père avait peur qu'ils les brûlent, car ils faisaient du feu partout, même sur le plancher du grenier à côté du tas de foin. C'est comme cela que la maison forestière du Wasserfels brûla. Les goums qui l'occupaient partirent en laissant des feux allumés. Les officiers et sous-officiers occupaient le bas de la maison : cuisine, "poêle". La chambre à coucher. A l'heure de la traite, à l'étable, les goumiers faisaient la queue avec leur quart à la main. Un soir, le lieutenant

Degas les vit et les renvoya en disant à ma mère qu'ils avaient assez à manger avec les rations. Ma mère réussit à l'attendrir en lui disant : "mais laissez-les, les pauvres, ils ont déjà tellement froid". Ils continuèrent à avoir leur quart de lait. C'est vrai, que le froid et la neige qui arrivèrent furent une rude épreuve pour eux. Je vois encore toute une colonne qui attendait dans le pré avec les pieds gelés pour passer à l'infirmerie.



Goumiers en repos au Kalblin

Beaucoup n'avaient jamais vu de neige. Ils prirent mes luges d'assaut pour descendre la pente. Je leur montrais comment se diriger mais ils m'en cassèrent une en rentrant dans un arbre.

Une chose me marqua aussi. Un matin ils amenèrent un mouton sur un cheval, je n'en n'avais jamais vu de vivant. Pour le tuer, ils firent des prières et lui tournèrent la tête vers un endroit bien défini.

Vers la mi-décembre, ils partirent vers la Vallée de St Jean-Toggenbach, remontèrent de l'autre côté de Kaysersberg vers le Limbach. Quand ils revinrent pour le repos, les derniers jours de décembre, beaucoup manquaient. Surtout pour moi, à l'âge de 6 ans, je m'étais lié d'amitié pour Cristofar et Trinquet. Ils n'étaient plus là. Ces deux sous-officiers furent tués le 27 décembre dans un rude combat, près du chalet Weibel. Cristofart fut tué d'une balle en pleine tête et enterré au cimetière de Fréland. Trinquet, gravement blessé, mourut au Grand Sana à Aubure, actuellement Muesberg où il fut enterré au petit cimetière militaire près du Col de Fréland.

Nous avons soigné leurs tombes jusqu'à ce qu'ils soient transférés à la nécropole de Sigolsheim, où ils reposent toujours.

Pour Noël, nous avions juste deux soldats américains qui étaient sur le grenier en liaison radio en permanence.

L'un des deux reçut un puzzle pour son cadeau de Noël. Il me l'offrit.

Témoignage de Jean Bernard Barlier né en 1938

A la libération de Fréland, j'avais près de 7 ans, malgré ce jeune âge il me reste des souvenirs. Pendant la nuit du 5 au 6 décembre 1944 mes parents furent réveillés. Une patrouille américaine voulait forcer la porte de la grange. On leur ouvrit la porte d'entrée et ils descendirent dans la cave pour vérifier si l'ennemi n'était pas là. Dans la journée, il y eut des accrochages avec les Allemands au lieudit "Ceurtcha" qui veut dire crochet, parcelle boisée située entre le Chêne et Préchamps. Ensuite, ces troupes furent relevées par l'armée française. Un va et vient de mulets avec les goumiers se dirigeait vers Lapoutroie.

Je leur distribuais à leur passage des pommes et on recevait en contrepartie des friandises qu'on n'avait jamais connues durant l'occupation. Des pièces d'artillerie furent installées au Chêne et l'une à la croix près de chez moi. Ils tiraient sur Labaroche, des fermes brûlaient à Phimaroche. Je me souviens du rapatriement des blessés et des morts. Ils étaient fixés sur des brancards de chaque côté des mulets, seul moyen de transport en montagne. Par contre, je me souviens d'un blessé grave amené sur une civière à l'hôpital de Fréland venant de Lapoutroie. Ils descendirent le sentier abrupt de la Rochette.

Devant la débâcle de l'armée allemande, un soir un prisonnier russe qui fuyait probablement du tunnel de Sainte-Marie-Aux-Mines vint chez nous. On lui donna des vêtements et de la nourriture. Plus tard, on le vit à l'hôpital de Fréland où il avait gîte et couvert.

Une histoire de tentative de règlement de compte avortée

Décembre 1944, Maurice est avec la 1^{ère} armée sur le front du côté de Mulhouse. Il apprend que sa commune, Fréland, vient d'être libérée. Aussitôt, il demande une permission à son lieutenant pour aller retrouver sa famille dont il est séparé depuis de longs mois. Permission accordée. On imagine l'émoi, on évoqua les diverses péripéties qui avaient émaillé la vie de tous les jours pendant l'absence du "revenant". Le cousin Georges réfractaire, qui, en se cachant, avait réussi à éviter l'incorporation de force, fit allusion à un membre de la gestapo qui avait longuement tourné autour de la maison familiale et qui avait intrigué et interrogé pour connaître la tanière du "déserteur".

On savait que le sinistre personnage habitait Ribeauvillé et les deux jeunes gens décidèrent d'une expédition punitive destinée à livrer ce nazi zélé aux nouvelles autorités en place. Les deux "justiciers" prirent donc de bon matin la direction de la cité des ménétriers. Arrivés aux environs de la route de Bergheim, ils furent interpellés par une patrouille de FFI qui effectuait une ronde. Brassard bien en évidence, les membres de la patrouille se mirent à interroger nos deux promeneurs, qui en raison de la proximité des lignes allemandes se virent très vite accusés d'espionnage. La décision était prise de les faire comparaître devant le lieutenant du 2^{ème} bureau lorsqu'une dame passant à proximité et profitant d'un moment d'inattention des cerbères, glissa ces mots dans l'oreille de Maurice : "Celui qui vous arrête portait encore il y a 15 jours un brassard orné d'une croix gammée". Une information qui n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Sitôt en présence d'un lieutenant qui devait mener l'interrogatoire, les deux interpellés firent part de leur mécontentement. Etre des patriotes, des soldats français et se voir arrêter de l'occupant, une situation inadmissible.

La surprise causée par cette accusation dans le bureau où se déroulaient les faits devait avoir une conséquence favorable quant à la suite des événements. Après diverses vérifications quant à l'identité, aux origines des deux suspects, à la véracité de leurs dires, ceux-ci furent libérés tard dans la soirée et purent rejoindre leur famille et leurs amis.

***Discours de bienvenue
Fête de la libération
16 septembre 1945***

Par Marguerite Haxaire

à M. le Préfet, M. le Général, MM les Officiers, Chers Soldats et Amis

En mon nom personnel, comme chef de la Résistance et au nom de tous les habitants, je suis heureux, en cette fête de Libération de Fréland, de prendre ici la parole, pour vous remercier de votre présence parmi nous et vous témoigner notre gratitude et nos souhaits de bienvenue.

C'est avec joie et enthousiasme, que notre village de Fréland, si riche et si fier de son passé, libre et français, s'adonne aujourd'hui à fêter sa Libération. Ce bonheur est d'autant plus grand pour nous, qui avons été préservés du spectacle de désolation que nous offrent nos villages voisins de Sigolsheim, Ammerschwihr, etc.

Délivrés du joug de l'opresseur, c'est un jour de liesse pour nous et toute cette floraison de drapeaux tricolores, flottant à toutes les façades, disent assez haut nos sentiments français.

Oui, en effet, notre Commune a bien mérité de la France, pendant plus de 4 ans, elle n'a cessé de lui proclamer son attachement.

Dès le début de l'Occupation, bon nombre de nos jeunes gens passèrent la frontière, cherchant refuge auprès de leur Mère-Patrie.

Plus tard, à la suite d'insoumissions et de sabotages, 15 autres, subirent les atrocités des tortionnaires de Schirmeck.

De nos habitants, 27 furent expulsés en zone libre, pour cause de désertion de la Wehrmacht, 2 familles furent déportées jusqu'en Silésie.

S'il s'agissait d'une réunion de Opferring ou de SA c'était l'écho seul du fameux propagandiste nazi, qui résonnait à travers la salle déserte.

Lorsque paraissait une convocation de mobilisation, c'était un réfractaire qui figurait sur la liste, le nombre s'éleva jusqu'à une trentaine, sans compter ceux de nationalité étrangère, tels que Belges, Luxembourgeois, Italiens et Polonais qui se trouvaient dans nos fermes ou nos montagnes, vivant dans des cabanes provisoires et ravitaillés par nos braves paysans.

C'est pourquoi, les descendants de Hitler, nous menaçant de leur terreur, classèrent Fréland au dernier rang des 5 communes du canton.

En cette journée mémorable, c'est le merci ardent de notre population, à nos libérateurs, nos loyaux et vaillants Alliés, nos héroïques soldats de la 1^{ère} armée française.

Aux heures les plus sombres et les plus tragiques que nous avons vécues, broyés par l'angoisse et le régime tyrannique, sur le sol natal ou dans l'exil, nous n'avons jamais désespéré de la France. A l'exemple de notre chef intrépide, la flamme de l'espérance a toujours animé nos cœurs.

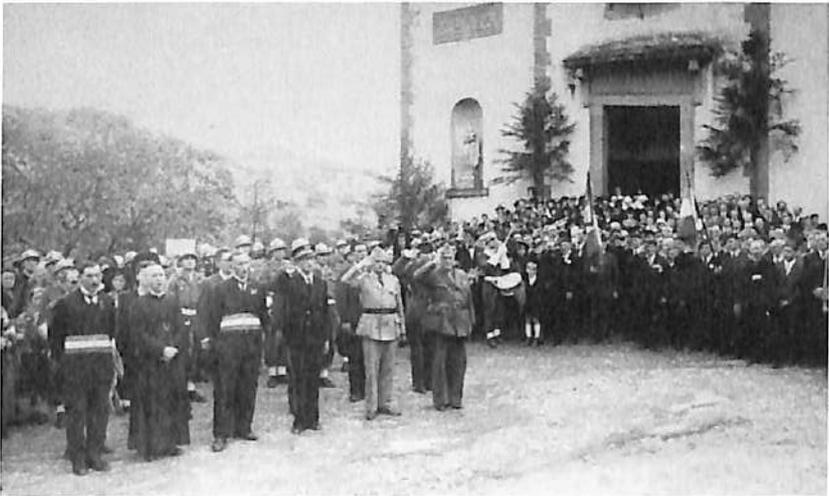
Dans un immense élan de solidarité, vers notre idéal commun et avec une volonté farouche, nous voulons travailler à la grandeur de notre patrie, de notre France de toujours.

Vivent nos Libérateurs ! Vive la Résistance ! Vive l'Alsace ! à
tout jamais française !

Ernest et Marguerite HAXAIRE.

*Photos de la Fête de la libération à Fréland
le 16 septembre 1945*











ENFANTS DE FRELAND MORTS POUR LA FRANCE

Campagne de 39 – 40 :

- Joseph RAFFNER, 35 ans
- Albert COUTY, 30 ans
- Henry TOUSSAINT, 23 ans

Malgré-nous

Année 1943 :

- Fernand BOSCHINI, 22 ans le 04/08/1943 en Pologne près de Puschkarnoje
- Bernard ORY, 22 ans le 11/10/1943 en Russie
- Pierre LAURENT, 20 ans le 17/10/1943 en Grèce au Sud de Roji
- Jean GORIUS, 21 ans le 29/10/1943 en Russie à Saporoschje
- Charles CLAUDEPIERRE, 23 ans le 30/10/1943 en Russie près de Kriwino-Lojew
- Clément GERBER, 27 ans le 06/11/1943 en Russie près de Kiew
- Pierre MAIRE, 29 ans le 06/11/1943 en Russie à Tschabany

Année 1944 :

- Joseph DELGRANDE, 29 ans le 28/01/1944 à Odessa en Russie
- Joseph HEITZ, 25 ans le 30/01/1944 en Russie à Sam-Gorodok
- Raymond MAIRE, 20 ans le 30/03/1944 à Jossy en Roumanie
- Alphonse BATOT, 20 ans le 01/05/1944 à Gorawica
- Jean BLIND, 21 ans le 26/05/1944 à Kraniza
- Paul RONECKER, 34 ans le 11/06/1944 à Brioude Maquis de la Haute Loire
- Xavier JACKY, 31 ans le 28/06/1944 à Wolschinino en Russie
- Jean GEORGES, 19 ans le 23/07/1944 à Wolka en Pologne

- Alphonse HERQUE, 29 ans le 25/07/1944 à Unlanow en Pologne
- André BARADEL, 18 ans le 26/07/1944 à Kudenara en Esthonie
- André COUTY, 20 ans le 06/08/1944 à Ulanowice en Pologne
- Joseph PARMENTIER, 31 ans, le 06/08/1944 à Laudone en Lettonie
- Roger DUMOULIN, 27 ans le 19/08/1944 en Roumanie
- Edouard CLAUDEPIERRE, le 28/10/1944 à Vecvagari en Lettonie
- Joseph DEMOULIN, 21 ans le 26/08/1944 à Chrotono en Pologne
- Joseph RONECKER, 24 ans le 22/11/1944 à Nagyrapos en Hongrie
- Jean BAUMANN, 26 ans le 26/12/1944 à Saverne Libérateur de l'Alsace de la 1^{ère} armée française
- René BASTIEN, 36 ans le 31/12/1944 à Chemnitz Allemagne

Année 1945 :

- Xavier FIRER, 24 ans le 30/01/1945 en Tchécoslovaquie
- Félix PETITDEMANGE, 20 ans le 23/02/1945 au camp de Tambov

Victimes civiles :

- Julien COUTY, le 04/10/1944 à Saint Dié
- Madeleine HERQUE, le 27/11/1944 à Fréland
- Marcel PIERREL, le 08/12/1944 à Fréland

Morts en déportation :

- Jean-Marie TREF, le 08/04/1944 en déportation
- Jean-Baptiste HERQUE, en 1944 en déportation en Silésie

LA COMMEMORATION DU CINQUANTENAIRE DE LA LIBERATION

Pour ne pas oublier

"Pour que le passé récent ne tombe pas dans l'oubli" c'est l'idée qui a motivé quelques anciens combattants regroupés au sein de l'association "Comité 94" pour organiser une exposition rétrospective sur les événements qui ont bouleversé le monde voilà un demi-siècle et qui n'ont pas épargné Fréland.

A l'initiative de l'adjoint Pierre Bertrand, président de l'UNC, efficacement secondé par le président des amis du musée Urbain Couty, on travailla d'arrache-pied, durant des mois, afin de rassembler, trier, inventorier et illustrer tout ce qui pourrait rappeler à la génération actuelle ce que fut l'incorporation de force, l'occupation, la vie clandestine des réfractaires, les combats de la libération, etc. Le tout relate quelques pages de la vie particulièrement mouvementée de ceux qui ont vécu cette période. Cette exposition intéressante se tient à la salle des Fêtes jusqu'au 11 juillet inclus.

Ce dimanche 3 juillet a eu lieu l'inauguration officielle qui débuta par l'office dominical célébré à l'église paroissiale par l'abbé Jean-Marie Grivel. C'était une cérémonie d'action de grâce et de commémoration à la mémoire de toutes les victimes de la dernière guerre mondiale.

Remise de médailles

La musique municipale joua la sonnerie "Aux morts" et la Marseillaise devant le monument aux morts. Le maire Claude Didierjean, le député J.P. Fuchs et le président des anciens

combattants déposèrent des gerbes tandis que s'inclinaient les drapeaux des sections UNC du canton.

C'est en cortège, avec le corps local des sapeurs-pompiers en tête, qu'on traversa ensuite le village pour se rendre à la salle des fêtes. Le maire et le député coupèrent le ruban à l'entrée de l'exposition, en présence de Jean Schuster, conseiller municipal, et de René Henry, ancien maire.

Le Maire salua l'assistance, notamment la génération qui a vécu les événements de la dernière guerre, et rendit hommage à leur conviction patriotique vis-à-vis de l'occupant. Après avoir fait l'historique de ces événements, il remit la médaille communale à deux libérateurs, MM Willaime et Sportillo. Le député Fuchs parla de la paix en Europe et de la réconciliation entre les nations.



50 ans après, cérémonie au monument aux morts (Photo Journal l'Alsace)

Le vin d'honneur offert par la commune clôture cette manifestation, sorte de prélude aux cérémonies de cinquantième anniversaire de la Libération en décembre prochain. On se réunit ensuite au restaurant du Musée pour le banquet.



*Les libérateurs à l'honneur. André Willaime et M. Sportillo
(Photo Journal l'Alsace)*

Une cérémonie franco-américaine

Dimanche dernier en fin d'après-midi une délégation d'anciens combattants de la 36^{ème} division d'infanterie américaine accompagnés de leurs épouses, est arrivée à Fréland.

Ils ont été accueillis par la municipalité, avec, à sa tête, M. Claude Didierjean, maire, ainsi que M. Pierre Bertrand, président de l'UNC et une délégation d'anciens combattants avec drapeau, un groupe d'Alsaciens et d'Alsaciennes et un grand nombre de Frélandais et de Frélandaises. Une cérémonie du souvenir a eu lieu

devant le monument aux morts, en présence du curé Jean-Marie Grivel.

M. Claude Didierjean, s'adressa en termes chaleureux à ces anciens libérateurs qui avaient été accueillis à bras ouverts il y a 50 ans, en décembre 1944, et auxquels aujourd'hui dit-il "nous devons une profonde reconnaissance."

Une gerbe franco-américaine fut déposée devant le monument à la mémoire de tous ceux qui sont tombés au champ d'honneur.

Moment d'émotion intense pour la délégation américaine quand la musique municipale, sous la direction de M. Alphonse Petitdemange, interpréta l'hymne américain, suivi de la Marseillaise. Que de souvenirs dans les yeux embués de ces anciens soldats. C'est ensuite au son de la musique que tout le monde se rendit à la salle des fêtes pour le vin d'honneur.

M. Zimmermann, de Sainte-Marie-Aux-Mines, s'adressa en anglais aux hôtes américains pour les remercier au nom de tous les habitants de la vallée de Sainte-Marie-Aux-Mines, d'Aubure et de Fréland.

Le Maire remit au chef de ces vétérans la médaille d'honneur de la commune de Fréland.

Tous les anciens soldats et leurs épouses reçurent en signe de reconnaissance une bouteille de vin blanc portant l'étiquette de 50^{ème} anniversaire de la libération. La délégation américaine fut enchantée de cet accueil chaleureux. Les anciens de la 36^{ème} division d'infanterie US, appelée "Texas Division", étaient accompagnés par Mme Lise Pommois, professeur d'anglais et auteur du livre "Des Vosges à Colmar dans la tourmente." Pendant trois jours, elle leur a servi de guide et d'interprète pour ce pèlerinage du souvenir.



Les anciens combattants de la 36^{ème} DIUS à Fréland

Retrouvailles 50 ans après

Voici l'histoire de Monsieur Sportillo résidant à Lyon, qui avait décidé de passer ses vacances en Alsace, dans la région où il avait combattu il y a 50 ans pour libérer le pays.

Début juillet 1994, M. Sportillo arriva donc à Fréland, village où il se rappelait avoir combattu en décembre 1944 comme artilleur. Cette visite coïncidant avec le montage de l'exposition du Cinquantenaire de la Libération, c'est tout naturellement qu'il en rencontra les organisateurs.

Il expliqua alors ses souvenirs pour retrouver l'endroit où était installée sa batterie. Cinquante ans après, avec les changements du village et du paysage environnant, il n'était pas évident de retrouver cette position.

Sa mémoire la situait à l'extérieur du village entre Fréland et Aubure, à proximité d'une ferme où lui et ses camarades allaient se réchauffer. Il se souvient que la famille résidant dans cette ferme était fortement éprouvée par l'annonce du décès d'un fils sur le front russe, et avait été marqué par la gentillesse de la jeune fille de la maison dont il avait reçu un pot de miel.

Se souvenant aussi de son frère grièvement blessé dans des combats à Lapoutroie et de s'être rendu à son chevet avant son évacuation sur un hôpital des Vosges, il se rappelle avoir dévalé une pente vers le village de Fréland et être remonté vers un Col pour aller à Lapoutroie.

Malgré tous ces indices, une visite sur le Kalblin où les organisateurs de l'exposition avaient connaissance d'emplacements d'artillerie en 1944, aucun paysage, aucun site, aucune ferme ne revenait à la mémoire de M. Sportillo.

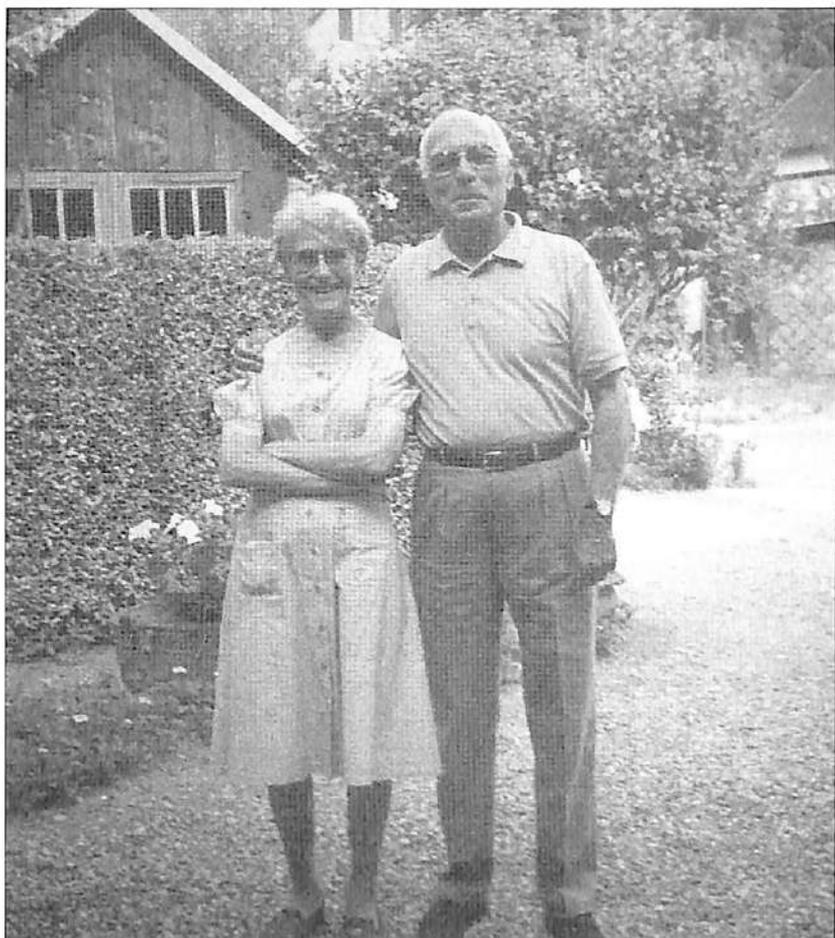
Après ces recherches infructueuses nous lui conseillons de prendre contact avec M. André Willaime autre libérateur ayant épousé une fille de Fréland et qui résidait près de son lieu de vacances à Kaysersberg, en espérant que celui-ci se souvienne des positions de batteries de l'époque.

Le dimanche de l'inauguration de l'exposition, avec l'affluence des visiteurs du village, M. Pierre Bertrand, Président du Comité 94 et de l'Association des Anciens Combattants, préoccupé par cette affaire, a la bonne idée de lancer un avis de recherche au micro de la salle des Fêtes, pour retrouver la jeune fille qui a offert au début du mois de décembre 1944 un pot de miel à un soldat libérateur.

Madame Catherine Riette, née Baradel se fit connaître. Soudain, moment merveilleux, le puzzle de la mémoire se reconstitue, tous les indices correspondent entre eux, c'est les retrouvailles, elles furent émouvantes.

Grâce à un pot de miel, Fréland avait retrouvé un de ses libérateurs.

Lors de la cérémonie commémorative M. Sportillo et M. Willaime se sont vus décerner la médaille d'honneur de la Commune de Fréland gravée de leur nom en tant que Libérateur.



M. Spotillo et Mme Riette 50 ans après

ARTICLES PARUS DANS LE TRAIT D'UNION SUR LES TEMPS DE GUERRE, LA LIBERATION ET LES COMMEMORATIONS DEPUIS 1945

Souvenirs d'enfance par Claude Herqué

J'avais l'âge de dix ans quand Fréland fut libéré.

Je suis incapable de dater les événements marquants de ces moments-là, mais ils sont restés ancrés dans ma mémoire.

Prélude à une libération proche

Un jour, je me trouvais à la Goutelle avec mes deux cousins, François Lepont et son frère Martin.

Nous entendions un vrombissement de plus en plus intense venant du ciel côté Ouest. Des centaines d'avions bombardiers protégés par des avions de chasse apparaissaient dans le ciel larguant des chapelets de bandes de papiers argentés pour brouiller les moyens de détection des Allemands.

Les chasseurs qui accompagnaient les bombardiers avaient repéré un convoi de l'armée allemande qui se déplaçait et s'étalait sur des kilomètres.

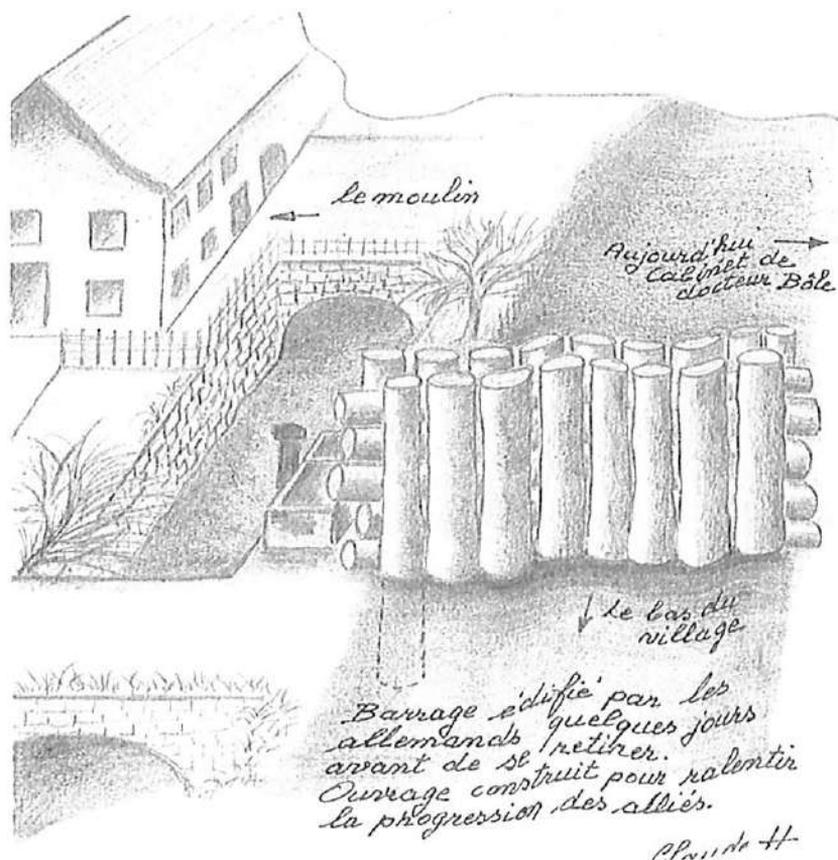
Se détachant de cette armada survolant notre Vallée, ils se sont mis à descendre en piquée et en mitraillant une partie du convoi entre la gare de Fréland et Hachimette.

Immédiatement après cette attaque, nous nous étions mis à courir en direction de la gare de Fréland (à l'insu des parents).

Nous nous étions approchés de la Weiss à la hauteur du Limbach. De l'autre côté sur la route, un spectacle inoubliable. Une armée en déroute. Des chevaux qui se débattaient après avoir été blessés par les balles des avions de chasse.

Les bombardiers alliés se dirigeaient vers l'Allemagne, la suite, nous connaissons.

La libération de notre village



Quelques jours avant la Libération, des obus avaient été tirés sur notre village par l'armée américaine. L'un de ces obus était tombé à quelques mètres de notre habitation.

Toutes les familles frélandaises s'étaient alors réfugiées dans les caves.

Dans la cave où nous étions réfugiés (3 ou 4 familles), nous avons entendu le bruit caractéristique d'un char de combat. Il ne pouvait s'agir que d'un tank américain.

On ne peut oublier les cris de joie qui, à ce moment inoubliable, résonnaient dans cette grande cave voûtée. Ils sont là, ce sont eux. Effectivement ils étaient là, c'était un char américain qui venait de se stationner devant le bistrot Paul Simon (aujourd'hui salon de coiffure).

Pour arriver jusque-là ils devaient démonter un énorme barrage que les Allemands avaient édifié avant de se retirer. Barrage constitué de grumes dans le but de ralentir la progression des alliés. Cet ouvrage avait été construit un peu plus bas que l'ancien moulin près de la fontaine.

Un barrage identique avait été édifié près de la scierie.

Nous entendions des tirs d'armes légères. Des accrochages avec quelques proches de la résistance dans le Kalblin. Les forces françaises libres se battaient aussi pour nous libérer.

Un groupe de soldats allemands s'était retranché dans la ferme de Joseph Henry à Ongrange. Les Américains et les tirailleurs français les avaient pris en tenaille. Les Américains avaient pris position un peu plus bas que la croix du bas du village et les tirailleurs avaient approché la ferme par le chemin d'Ongrange.

Je me souviens qu'un Américain avait été gravement touché. La façade côté Est de la ferme avait été éventrée. J'étais près de l'église lorsque les tirailleurs sont revenus d'Ongrange. Des mulets portaient les blessés.

Très rapidement les Américains avaient installé des pièces d'artillerie calibre 105 mm. Nous étions très souvent près d'eux à les regarder tirer et recharger. Ces canons étaient placés là où aujourd'hui se situe la salle des fêtes. La forêt située au-dessus du Limbach était en feu. Un canon placé sur le chemin d'Ongrange tirait dans cette direction. Des bombes incendiaires avaient été tirées pour déloger les Allemands qui s'y étaient retranchés.

Je n'étais pas seul à vivre ces grandes émotions, je les partageais avec un petit groupe de copains. Et puis, il y avait les villageois et surtout les adultes qui aujourd'hui pourraient narrer ces événements avec beaucoup plus de précision.

Souvenirs de la libération par les troupes américaines les 5 et 6 décembre 1944 par Alphonse Petitdemange

Fin novembre 1944 des rumeurs circulent au village que les troupes alliées bousculent les troupes allemandes dans la vallée de Ste Croix Aux Mines et Ste Marie aux Mines.

Vers le 29 novembre 1944, les batteries d'artilleries allemandes s'installent à l'entrée de la rue de la "Combe". D'abord des grands canons (150 mm) qui tirent quelques salves d'obus vers Ste Marie aux Mines, 3 jours après, le 3 décembre 1944 ce sont des petits canons courts (770 mm) qui, à leur tour, expédient des projectiles au-delà d'Aubure. Après l'heure de tir, ces canons repartent rapidement.

Le lendemain, dimanche 4 décembre, les habitants se rendant à la grand'messe de 10 heures remarquent que des petits groupes de soldats allemands (2 à 3 hommes chaque fois) armés de leur fusil ou de leur mitrailleuse descendent la Grand'Rue, ces soldats ont une mine sévère et fatiguée... c'est la débandade. Dès la fin de la matinée, on entend des tirs de fusils et de mitrailleuses provenant de la "Grand'roche" et du "Brézouard", sommets culminant le village (altitude 1 000 et 1 200 mètres) à la limite de Ste Marie Aux mines, ces tirs continuent toute la journée.

A la fin de la grand'messe, M. le curé Voegeli déclare qu'il n'y aura pas de vêpres l'après-midi, la situation est trop dangereuse.

Au courant de l'après-midi quelques véhicules militaires allemands circulent, mais les habitants ne sortent pas de leur maison.

Vers 14h30, les premiers obus d'artillerie américaine tombent à l'entrée Sud du village, l'un d'eux tombe sur l'arrière de la

maison P. Petitdemange et provoque une ouverture de 30 m² sur le toit (la fusée de l'obus traverse le tas de bois et se loge dans le béton de l'écurie-sol) heureusement pas d'incendie. Une heure après, des voisins (Ronecker et Simon) aident le propriétaire à réparer provisoirement son toit à l'aide de planches et de cartons bitumés. La pluie commence à tomber. Les obus d'une deuxième salve tombent au centre du village (un contre l'arc d'un vitrail de l'église explose et cause d'importants dégâts à l'intérieur et aux vitraux, les autres obus tombent à 50-100 mètres du moulin Herqué).

La 3e salve atteint le haut du village près de la scierie actuelle, un obus sur la maison Delgrande et les autres sur la route, un soldat allemand circulant sur son cheval a été tué.

Le lendemain, lundi 5 décembre, peu d'habitants dans la rue, les soldats américains quittent les hauteurs, s'infiltrèrent dans les annexes Kalblin, Châmont en se rapprochant du haut du village et du centre. En soirée le haut du village est libéré. Vers 19 heures (nuit) quelques soldats allemands s'arrêtent au bas du village (dernière maison) pour se restaurer, puis quittent rapidement avec leur bicyclette : ce sont des hommes d'un certain âge déjà, et le moral est bien bas.

Alors que le haut du village est libéré, le mardi matin 6 décembre, les habitants du bas du village ne sortent pas de leur maison, ne savent rien, tout est calme.

Vers 14 heures, un habitant du bas du village procède à l'enlèvement des tuiles cassées de son toit (Petitdemange). Subitement une patrouille de 5 soldats venant de l'annexe Basse Combe, se pointe en douce, et demande où se trouve encore des "German soldiers". Cet habitant connaissant quelques mots d'anglais, fait comprendre au chef de patrouille que les quelques derniers soldats allemands sont partis hier soir (yesterday evening). Aussitôt le chef de la patrouille demande à son dernier homme

portant un poste de radio sur son dos muni d'une grande antenne, d'en informer l'officier se trouvant au centre du village. Dix minutes ne se sont pas écoulées, qu'une Jeep arrive, s'arrête derrière la maison Maire (aujourd'hui Berbett) et dépose de nombreuses caisses de munitions. Arrive également une bonne centaine de fantassins avec un capitaine se déployant en tirailleurs (de part et d'autre de la route) et s'en vont jusqu'à la carrière située 300 mètres en aval (sortie du village). Des soldats allemands se cachant dans la forêt située entre annexe Ongrange et Préchamps tirent quelques coups de fusil sur les soldats américains qui ripostent avec force. Des mitrailleuses se trouvant à la Basse combe n'arrêtent leurs tirs qu'après un quart d'heure, la maison Alfred Baradel de Préchamps a la façade criblée de balles. Deux soldats américains sont évacués en Jeep, l'un d'eux blessé au genou et l'autre à la nuque (premier soin à la maison Maire où se trouve un docteur).

La fusillade terminée, les soldats reviennent avec un premier allemand qui s'était caché derrière l'actuelle petite chapelle St Gérard à 50 m de la maison Baradel/Haxaire. C'est à partir de ce moment-là, que le bas du village était également libéré, et que nos amis américains distribuèrent cacahuètes, chewing-gum, chocolat à la jeunesse, quelle joie pour tout le monde.

L'armée américaine se regroupa vers le centre du village en soirée. Le lendemain, mercredi 7 décembre, sans tambour ni trompette, les troupes françaises arrivent (des soldats tunisiens, algériens et aussi les tabors marocains). Ce sont les soldats de la 3e Division d'Infanterie Algérienne commandés par le Général de Monsabert qui était assisté d'autres généraux et officiers. Il se fixa avec son Etat-major à la "Haute halle" (maison J.Pierre Maire et Charles Xavier Rentz). De cet endroit il avait une vue unique sur la vallée d'Orbey, les lacs et Labaroche.

L'artillerie de sa division se fixa en partie au Kalblin (ferme J-B Ronecker, E. Jacques, A. Herqué) et plusieurs batteries au col de

Châmont. Ces batteries pouvaient tirer facilement sur Orbey, Labaroche, Kaysersberg, Kientzheim, Sigolsheim, Ammerschwyr. Le Général Schlessler commandant de la 5e Division Blindée occupait le presbytère de Fréland. (Curé R. Voegeli).



Famille Ernest Haxaire avec un soldat Américain de la 36^e DIUS

Si je ne me trompe pas, c'est le jeudi 8 décembre que les chars de la 5e Division Blindée ne pouvant utiliser le pont de la Weiss à Hachimette détruit par les allemands, montèrent le vieux chemin les Gouttes/Châmont, au haut du village (chemin très rapide), passèrent le col de Châmont et avec l'infanterie libérèrent le village, chef-lieu du canton : Lapoutroie.

Il faut quand même rappeler que plusieurs Frélandais, anciens combattants de l'armée française, se mirent à la disposition de l'armée pour montrer aux soldats les chemins les moins dangereux afin d'accéder avec plus de sécurité aux emplacements désignés par les officiers.

Pendant cette journée et les jours suivants, les soldats du génie reconstruisent avec de grosses poutres le pont détruit à Hachimette, afin de permettre aux chars et engins blindés pour passer et attaquer le village d'Orbey.

Des dizaines de soldats français sont morts lors de la construction de ce pont (certains ont été enterrés à Hachimette près de l'église, et d'autres dans le cimetière de Fréland). Les soldats allemands occupant encore le "Vorhof" forêt dominant Hachimette profitèrent de cette situation pour tirer avec leurs mortiers sur les soldats en train de réparer le pont. Il existe encore dans le cimetière communal, la tombe du lieutenant Dominique Peraldi, Officier de la Légion Etrangère, mort au champ d'honneur près de Hachimette. Sa veuve a demandé que son corps reste dans notre cimetière. Pendant près de 3 semaines ce sera un incessant va et vient de véhicules, de blindés militaires, et de soldats, goums etc..., car les attaques pour libérer Orbey furent longues et dangereuses, les Allemands occupaient le Noirmont à Orbey et étaient bien implantés à Labaroche.

Après la mi-décembre, arrivèrent à Fréland de nombreuses familles de Labaroche, Kaysersberg, Sigolsheim, Ammerschwihr, pour

chercher "refuge" à Fréland car ces communes se trouvaient sous le tir terrible de l'artillerie afin de déloger l'ennemi allemand.

Fin décembre, début janvier 1945, plusieurs batteries d'artilleries (105mm) américaines s'installèrent à Fréland (à l'emplacement actuelle de la salle des fêtes et rue Ploudaniel et derrière l'immeuble Bailly). Le Colonel se trouvait avec les officiers chez un habitant au bas du village. Ces batteries dirigées Sud-est tiraient en direction de Bennwihr, Mittelwihr, Ostheim etc... cela a duré une quinzaine de jours. Environ deux semaines après, le 2 février 1945, Colmar était libéré par la 1ère Armée Française du Maréchal de Tassigny.



Jeunes Frélandaises avec des libérateurs – décembre 1944

Il faut quand même rappeler qu'au courant de l'année 1945, Mr Edmond Fritsch, Maire de la commune depuis avant la guerre a donné sa démission en tant que Maire, vu que son fils avait été enrôlé

de force. M. Charles Falcinella le remplaça et fut nommé par le Landkommissar. Dès la libération, c'est M. Le Curé Voegeli, qui prit provisoirement les fonctions de maire, et reçut quelques jours après notre libération, la visite du Capitaine Favereau (Felsnstein) Sous-Préfet provisoire à Ribeauvillé (cette dernière ayant été libérée le 5 ou 6 décembre également par les soldats américains de la 36e Division d'Infanterie).

Lors de cette visite, M. Le Sous-Préfet demanda au Maire d'établir des cartes provisoires de pain en faveur des habitants et les boulangers furent approvisionnés en farine jusqu'à la délivrance de carte d'alimentation à la population.

Il demande également à M. Voegeli de convoquer l'ancien Conseil Municipal d'avant-guerre, toujours valable, ce qui fut fait. M. Fritsch ne voulant plus rien savoir, le Conseil Municipal élit M. P. Bertrand comme Maire, jusqu'aux prochaines élections municipales qui eurent lieu en automne, c'est M. Paul Florence qui fut élu Maire jusqu'en automne 1947.

Je voudrais terminer mon récit, en informant les habitants que pendant cette période de décembre 1944/janvier 1945, un bureau de F.F.I devait prendre à tour de rôle (2 hommes) une faction avec armes à l'entrée Sud du village (matin et après-midi).

Un autre fait.

Dès la mi-décembre il y eu de fortes chutes de neige, le froid est arrivé et les routes verglacées. Lors d'une descente du Col vers Fréland, un engin blindé (chenillette) a glissé sur la chaussée au lieudit Tibremont – Chaude Côte, a culbuté dans le ravin en forte pente sur une distance de 200 mètres et s'est arrêté en bordure de l'actuel chemin de la Chaude Côte à 150 mètres au-dessus de la maison Martin Barlier. On a parlé de morts ou de blessés dans cet engin, personne ne peut l'affirmer.

Ces renseignements ont été obtenus auprès d'Alphonse Petitdemange qui était âgé de 15 ans en décembre 1944 et qui se rappelle très bien de ces faits. Il se peut que certaines dates puissent être contestées, car ces faits se sont passés il y a 60 ans.

Le jour où Fréland fêta sa libération par Benoît Wirrmann

Le contexte 1945

Après la libération de décembre 1944, l'année 1945 fut l'année de transition. Dès le début de l'année, un sentiment de soulagement dominait. Le front s'éloignait, l'issue de la guerre ne faisait plus guère de doutes et la vie reprenait peu à peu son cours normal. On restait toutefois sans nouvelles de nombreux "Malgré-nous".

Au niveau national, les premiers mois de 1945 ont été marqués par la volonté du général de Gaulle qui voulait procéder le plus rapidement possible à la liquidation du régime de fait imposé par l'occupant et rétablir la légalité républicaine. Un nouveau Préfet du Haut-Rhin fut nommé.

A Fréland, une municipalité dirigée par Paul Bertrand permit de résoudre les problèmes urgents, avant l'élection de Paul Florence au poste de maire en septembre 1945.

La journée du 16 septembre 1945

Le 16 septembre 1945, la population fête sa libération, six ans après le début de la seconde guerre mondiale. Comme le relate la presse de l'époque, Fréland célébra "son grand jour".

Dès 9h30, au bas du village, un grand nombre de jeunes filles habillées en alsaciennes accueillirent les "invités de marque" Parmi eux : le maire Paul Bertrand, le Sous-Préfet, des officiers, un conseiller à la Préfecture de Paris, le conseiller général du canton, les chefs des FFI et les maires des environs. Le drapeau tricolore fut hissé le long d'un mât, des gerbes de fleurs furent offertes, puis le cortège se mit

en marche jusqu'à la mairie. Lors de l'apéritif qui suivit, Ernest Haxaire, chef local des FFI, prononça une brève allocution pour saluer les autorités et exprimer la joie de la population.

L'office religieux se déroula dans une belle église dont le décor impeccable suscita l'admiration de tous. Le R.P Sylvestre, capucin, officiait à la grand'messe. Le chœur mixte exécuta la messe brève de Gounod avec brio sous la direction de M.A Schmitt, tandis que M. Mathieu, des écoles chrétiennes, tenait l'orgue. Le curé de Fréland, Raymond Voegeli, prononça le sermon en évoquant le tableau de détail, intitulé " le Rêve". Le curé Voegeli fut pendant la guerre, l'un des chefs du réseau local de résistants.

Après la messe, une cérémonie se déroula devant le monument aux morts. Le maire et le capitaine Clerc prononcèrent des discours, la presse relate que "Pendant que la chorale chantait un De Profundis, les Anciens de Schirmeck, les déportés, les résistants déposèrent sur la tombe de leurs camarades les gerbes du souvenir". Cette cérémonie fut suivie d'un grand banquet.

L'après-midi, le village regorgeait de monde. Un cortège défila à travers le village, où de nombreux drapeaux français étaient accrochés. Des éclaireurs à cheval, les sapeurs-pompiers, les enfants de l'école, la chorale, les anciens et les "nouveaux" combattants, une clique militaire, un détachement militaire, les personnalités, les déportés, insoumis, engagés volontaires et des chars fleuris formaient le cortège.

Après le cortège " la place de danse fut envahie par les amateurs qui tourbillonnèrent jusque tard dans la nuit, à peine interrompus par le feu d'artifice à 8 heures".

Sources :

- Archives paroissiales : Chronique paroissiale du curé Voegeli 1938-1952
- Bernard Voegler : Histoire politique de l'Alsace, éditions La Nuée Bleue, 1995
- Pierre Rigoulot : L'Alsace-Lorraine pendant la guerre 1939-1945, PUF, 1997
- Ouvrage collectif : Témoignages de la guerre 1939-1945, Fréland, 1998.

Les cérémonies du 60^{ème} anniversaire de la libération de Fréland par Roger Stoflique, Adjoint au Maire

Le 5 décembre 1944, un immense soulagement gagne les Frélandais.

Les soldats américains de la 36e Division d'Infanterie U.S pénètrent dans le village en arrivant par Sainte-Marie-aux-Mines par le Brézouard et le Kalblin. Le lendemain, les Américains sont relevés par les goumiers du 2e Groupement de Tabors marocains.

Le 5 décembre 2004, les Frélandais se sont souvenus de cet événement qui leur a permis de recouvrer la démocratie. Ils ont rendu hommage à leurs libérateurs en organisant une commémoration à la hauteur des sacrifices consentis par ces combattants venus de loin pour libérer un peuple soumis, durant quatre années, au joug de l'Allemagne nazie.



Les personnalités devant le monument aux morts

Les cérémonies commencèrent par une messe célébrée par le Père Jean-Marie Grivel puis suivirent les hommages rendus devant le monument aux morts et sur la tombe du lieutenant Dominique Peraldi, le défilé vers la Mairie, le dévoilement de la plaque de la 36e Division d'Infanterie U.S, les allocutions des personnalités et le vin d'honneur à la salle des fêtes où l'on pouvait admirer les panneaux photographiques rappelant ces événements tragiques de la 2^{ème} guerre mondiale.



Le défilé

Un grand merci à toutes les personnalités et associations ayant rehaussé, par leur participation, la belle tenue de cette manifestation du souvenir. Parmi les personnalités, on remarquait la présence du Député Jean-Louis Christ, du colonel René Caré, du major Allen Pepper représentant le Consul général des Etats-Unis à Strasbourg, du lieutenant Justine Brault conduisant la délégation militaire de la BA132 de Colmar-Meyenheim, de Mr François Cotel,

Vice-président du Souvenir français, Jean-Pierre Tisserand, Vice-président de l'U.N.C sous-groupe Lapoutroie-Sainte-Marie, Pierre Crenner, Président du Souvenir français Orbey et Maurice Munier de l'U.N.C d'Orbey.



Les personnalités lors du dévoilement de la nouvelle plaque à l'angle de la mairie

Madame Lise Pommois, historienne et résidente secondaire à Fréland, représentait officiellement les vétérans de la 36e Division d'Infanterie U.S. Son concours fut précieux pour l'organisation et nous lui devons en particulier l'exposition photos.

Les anciens combattants de Fréland, sous la conduite de Mr Pierre Bertrand leur Président, le piquet d'honneur de la BA132, le Corps des sapeurs-pompiers sous le commandement du lieutenant Gérard Demoulin, la musique municipale sous la baguette de Alain Ancel, la chorale dirigée par Gervais Barlier, les enfants à la messe avec sœur Marie-Espérance et les enfants en costume alsacien avec Martine Thomann ont tous su apporter à ce dimanche 5 décembre l'image d'une journée exceptionnelle.



Vue partielle de l'exposition photo de Lise Pommois

Une nouvelle adresse à Fréland par Roger Stoflique, Adjoint au Maire

Ce dimanche 5 décembre 2004 l'hommage aux libérateurs a pris la forme d'une plaque apposée à l'angle de la Mairie en lieu et place de la plaque qui indiquait "Place de la Mairie". C'est ainsi que les anciens combattants le souhaitaient et c'est ainsi que le Conseil Municipal en a décidé.

Rassurez-vous, personne ne souffrira de tracasseries administratives consécutives au changement d'adresse puisque personne n'habite Place de la Mairie, ou Place de la 36e Division d'Infanterie U.S aujourd'hui. Seuls les écoliers pourraient en prendre prétexte pour ne plus trouver le chemin de l'école...



Mais il était en effet important de rendre un hommage indélébile à ceux qui sont venus de loin, verser leur sang pour que nous retrouvions la liberté. Et pour les plus jeunes, il n'est pas superflu de donner un sens au mot liberté en rappelant ce qui n'existait plus à l'époque : la liberté de parler, la liberté d'agir, la liberté de se déplacer...

Ces hommes, ces "Américains" de la 36e Division d'Infanterie des Etats-Unis, furent les premiers, arrivant de Sainte-Marie-aux-Mines par Aubure, à pénétrer dans Fréland. Ensuite d'autres troupes, et françaises celles-là, vinrent à la rescousse et payer également un lourd tribut en prolongeant l'épopée vers Lapoutroie et Orbey. Ces événements d'une exceptionnelle intensité dramatique nous ont valu de recouvrer cette démocratie dont nous jouissons depuis lors. et pourtant en avons-nous toujours conscience autant que ceux qui en ont été privé et ont dû se battre pour elle. Alors que les morts, les blessés et tous les combattants de la liberté trouvent, en cette plaque commémorative, la gratitude de ceux qui subissaient autant que ceux qui n'ont jamais plus eu à subir.



Le Maire Jean-Louis BARLIER, le Major Allen PEPPER et Madame Lise POMMOIS ont dévoilé la plaque de la « Place de la 36e Division d'Infanterie U.S. »

LA COMMEMORATION DU 8 SEPTEMBRE 2019 EN SOUVENIR DE L'EPISODE DES PRISONNIERS POLONAIS PAR JEAN CHARLES ANCEL

Une cérémonie avec les enfants des évadés polonais cachés pendant la guerre

Avec toute leur reconnaissance

A Fréland on connaissait l'histoire des prisonniers polonais cachés par la famille Eugène Gorius du côté du Kalblin pendant la dernière guerre mais personne ne connaissait leurs noms. C'est désormais chose faite, depuis dimanche.

Lors du 50^{ème} anniversaire de la libération le 6 décembre 1994, leur histoire avait été évoquée sans plus de précisions faute d'informations puis était tombée dans l'oubli. Jusqu'à ce jour de janvier 2019 où un courrier provenant de Pologne est parvenu à Jean-Marie George président de l'association de sauvegarde et valorisation du patrimoine (ASVP).

Depuis 2002, en Pologne, Stanislaw Urbanik recherchait les endroits décrits par son père lors de son exil pendant la seconde guerre mondiale et il a sauté de joie quand « les amis de Fréland » lui ont envoyé une photo sur laquelle il a reconnu son père. Depuis ce jour il a remué ciel et terre et tout mis en œuvre pour revenir sur les traces de son père.

Le 26 août 1944, avec la complicité du curé Voegeli qui officiait alors à Fréland, les prisonniers ont saoulé leur gardien, scié les barreaux de leur cellule du camp 491 situé dans l'ancienne école

d'Ursprung sur les hauteurs de Fréland et se sont réfugiés dans la ferme de la famille Gorius au Kalblin en pleine nuit.

Rendre hommage, faire mémoire

Ce dimanche 8 septembre, le maire de Fréland et son conseil municipal, ont accueilli une délégation polonaise venue de Strzyżów, une ville des Basses Carpates dans le sud-est de la Pologne.

Stanislaw, Jan et Jozef, les trois fils du prisonnier évadé, le Caporal Franciszek Urbanik, étaient là, ainsi que de nombreux membres de la famille, et une délégation officielle polonaise importante, composée notamment de Karolina Smaga consul de la république de Pologne et Cezslaw Bartela consul honoraire, d'une délégation de l'armée polonaise, dont le général Wojciech Kucharsky, sous-chef de l'état-major de l'Eurocorps de Strasbourg, Dariusz Iwaneczko et Piotr Szopa, directeur et membre de l'institut de la mémoire nationale de Pologne, et Alfred Kalunski, président de l'association franco-polonaise du Haut-Rhin.

Côté français, le lieutenant-colonel Hervé Bodénès délégué militaire départemental du Haut Rhin, un groupe de soldats du 15-2 colmarien, les présidents des associations d'anciens combattants, le député Jacques Cattin et les descendants de la famille Gorius représenté par Anne Marie Mathieu (la fille de Mme Fogel née Gorius).

Le Maire Jean-Louis Barlier a ouvert la cérémonie sur la place de la 36^{ème} division d'infanterie US : « Se souvenir, se recueillir, rendre hommage, faire mémoire tel est le sens et la raison pour laquelle nous sommes réunis ce jour ».

L'harmonie de Fréland a joué les hymnes nationaux. La délégation polonaise a fait part de sa reconnaissance au Frélandais

pour leur aide aux prisonniers sachant que personne ne les a jamais trahis.

Stanislav Urbanik a décrit le périple de son père dans son 5^{ème} camp de prisonnier et lieu de refuge tel qu'il lui avait raconté avec grande émotion « Que votre bonté et votre courage soit au moins partiellement compensés par notre gratitude et notre mémoire, car la gratitude est la mémoire du cœur... Dans ma demande adressée à l'Institut de la Mémoire Nationale pour commémorer ces événements, j'ai notamment écrit : « Ma demande de rendre le respect et les remerciements à cette communauté pour leur attitude exceptionnelle, résulte d'un devoir moral envers ces personnes ». Il a adressé un grand merci à Pierre Bertrand, Claude Jacques, Jean Marie Georges qui ont retrouvé beaucoup de témoignages des descendants de la famille Gorius et guidé les visiteurs lors de leur périple en Alsace.



Les trois frères Urbanik ont reçu la médaille de citoyen d'honneur de la ville de Fréland

Les trois fils ont tenu à visiter les lieux où s'est déroulée une partie de la vie de leur père, rendu visite aux descendants des familles et déposé des fleurs sur la tombe du curé Voegeli. Ils ont offert à la commune une plaque de granit gravée en reconnaissance aux habitants de Fréland pour l'assistance que ces prisonniers ont reçu pendant leur évasion, jusqu'à la libération par l'armée américaine le 6 décembre 1944. Le caporal Franciszek Urbanik est rentré dans son village natal la veille de Noël 1945 après 6 années et 3 mois d'exil. Il est décédé en 2007 à l'âge de 96 ans.

Stanislaw Urbanik a indiqué s'être adressé aux Archives de la guerre à Berlin, afin d'identifier les prisonniers restants du camp de travail n°491 à Ursprung afin d'établir un contact avec leurs familles. La cérémonie officielle terminée, une remise de cadeaux polonaise aux Frélandais par les enfants Urbanik a été faite et tout le monde a été invité pour le verre de l'amitié dans la salle des fêtes.



Dévoilement de la plaque en granit offerte par les descendants du Caporal Franciszek Urbanik et ses collègues évadés

POSE D'UNE PLAQUE COMMEMORATIVE SUR LA TOMBE DU CURE RAYMOND VOEGELI PAR GERARD RIESTERER

C'est un émouvant hommage qui a été rendu au Curé Raymond Voegeli qui repose au cimetière de Artolsheim dont il est originaire. Samedi matin, les membres de l'UNC et du Souvenir Français de Fréland ont déposé une plaque commémorative sur la tombe de celui qui a été leur curé en 1944.

En présence des membres de l'UNIACAL de Artolsheim/Richtolsheim, du maire de Artolsheim Dominique Martin, c'est le maire de Fréland Jean Louis Barlier qui a retracé les faits historiques du curé Voegeli qui a aidé avec la population frélandaise à sauver, caché et nourri onze Polonais détenus dans un camp allemand au lieu-dit « Ursprung » situé à quelques kilomètres de Fréland.

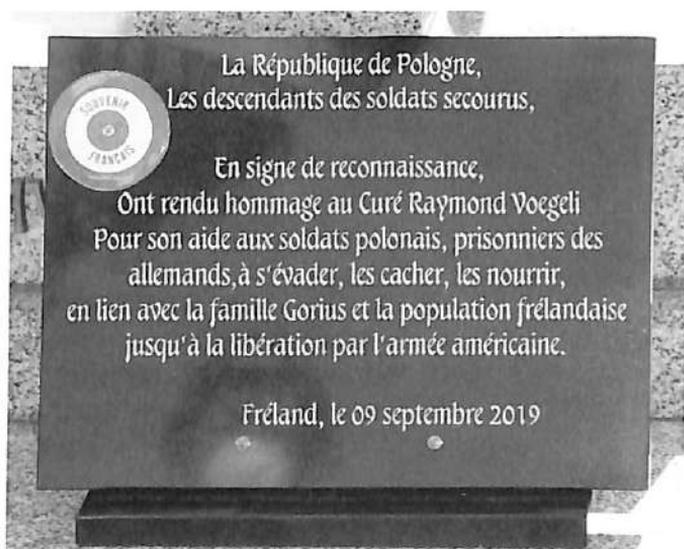
« Curé de la commune de Fréland de 1938 à 1952, c'est sous l'initiative du curé Raymond Voegeli, qui usant de son statut d'ecclésiastique, avec l'aide de famille frélandaise, ont réussi à détourner et à déjouer la vigilance des gardiens, permettant à 11 prisonniers polonais de s'évader du camp 941 d'Ursprung. Une évasion judicieusement préparée par le curé Voegeli qui a eu lieu le 26 août 1944 à la tombée de la nuit, permettant aux 11 prisonniers de s'enfuir à Fréland au lieu-dit « Le Kalblin » où une cache leur avait été aménagée dans une mine souterraine d'une source d'eau creusée dans la roche. Durant quatre mois, du 26 août au 5 décembre 1944, date de la libération de Fréland, les habitants se sont mobilisés pour cacher et nourrir les 11 Polonais » explique le maire de Fréland Jean Louis Barlier dans son allocution.

« C'est pour cet acte de bravoure et en reconnaissance au curé Voegeli décédé le 1er décembre 1980, que les sections locales

de l'UNC et le Président du souvenir Français, vont déposer une plaque commémorative sur sa tombe ».

Avant de déposer la plaque, Jean Louis Muhr, le Président du Souvenir Français du pays de Fréland a rappelé le travail des compagnons du Souvenir Français qui contribuent de façon déterminante à faire vivre le souvenir de nos glorieux disparus.

Après le témoignage émouvant du Président de l'UNC Pierrot Bertrand de la part du prisonnier George Baradel, qui lui aussi avait été caché par le curé Voegeli, les deux présidents ont déposé la plaque commémorative sur la tombe du curé Raymond Voegeli, en présence des portes drapeaux et de Paulette, la veuve de Gérard Voegeli qui était le neveu du curé.



La plaque déposée sur la tombe du curé Raymond VOEGELI. – Photo DNA Gérard RIESTERER

BIBLIOGRAPHIE

Jean-Pierre Azema et François Bedarida (dir.), *La France des années noires*, Seuil, 1993.

Lise Pommois, *Des Vosges à Colmar – Le Val d’Orbey dans la tourmente, société d’histoire et d’archéologie du Ried nord*, 1993.

Saisons d’Alsace :

- N° 39-40/1971 : L’incorporation de force. Le drame des “Malgré-Nous”, de l’incorporation aux camps russes.
- N° 65/1978 : la nazification de l’Alsace, 1^{ère} partie
- N° 68/1978 : la nazification de l’Alsace, 2^{ème} partie
- N° 105/1989 : L’Evacuation
- N° 109/1990 : 1940, la débâcle
- N° 114/1991 : 1941, la mise au pas, René Meyer, le pays welche dans la tourmente, p. 131 à 150.
- N° 117/1992 : 1942, l’incorporation de force
- N° 121/1993 : 1943, la guerre totale
- N° 124/1994 : 1944, vers la libération
- N° 127/1995 : 1945, la délivrance

Le Trait d’Union :

- N° 19 : bulletin de décembre 2004
- N° 20 : bulletin de juin 2005

DNA :

- Edition du vendredi 13 septembre 2019
- Edition du dimanche 16 août 2020

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier vivement toutes les personnes qui ont participé activement à l'élaboration de cet ouvrage.

En particulier le "Comité 94",

Monsieur Claude Didierjean, ancien maire de Fréland
Monsieur Urbain Couty, ancien adjoint au maire de Fréland
Monsieur Pierre Bertrand, ancien adjoint au maire de Fréland et
Président de l'UNC
Monsieur René Broessel, ancien conseiller municipal de Fréland
Monsieur Claude Jacques, conseiller municipal de Fréland
Madame Suzanne Herqué
Monsieur Gervais Barlier
Monsieur Julien Couty
Monsieur Jean-Bernard Barlier

Et pour leur précieuse aide :

Monsieur Jean-Louis Barlier, maire de Fréland
Monsieur Marcel Jacky, ancien adjoint au maire de Fréland
Madame Yvette Baradel, Présidente de la Société d'Histoire du
Canton de Lapoutroie

Nos vifs remerciements vont également à Monsieur Vincent Barlier, ancien secrétaire, ainsi que toutes les employées de la mairie de Fréland.

Nous remercions également Madame Jessica Brunet pour son long travail de préparation pour la seconde édition du livre, ainsi que Monsieur Roger Stoflique, ancien adjoint au maire, pour son aide précieuse.

Nous remercions chaleureusement toutes les personnes qui ont bien voulu nous apporter leur témoignage: M. Georges Baradel (Vosges), M. Lucien Barlier, M. Marcel Baumann, M. André Bertrand, M. André Blind, M. Marcel Claudepierre, M. Joseph Collin, M. Auguste Deparis, Mme Louise Duclos, Mme Eugénie Fogel, M. Marcel Garnier, M. Emile Georges, Mme Jeanne Georges, M. Marcel Georges, M. Ernest Haxaire et Mme Marguerite Haxaire, M. Marcel Haxaire, M. René Henry, M. Joseph Laurent, M. Alexis Leca, M. Charles Maurice, M. Pierre Michel, M. Jean-Paul Minoux, Mlle Madeleine Ory, Mme Suzanne Ory, M. Henri Petitdemange, Mme Yvonne Pierrel, M. René Pierrelvelcin, M. Désiré Prudhomme, M. Léon Rettig, M. Joseph Schott, M. André Willaime et M. Robert Wirrmann. Ainsi que Séraphine Georges, Claude Herqué et Alphonse Petitdemange pour la 2nd édition du livre.

Nos remerciements aussi aux journalistes : Messieurs Ancel Jean-Charles et Riesterer Gérard, pour leurs articles et leurs photos.

Nos remerciements vont aussi à l'Association de Sauvegarde et de Valorisation du Patrimoine Welche et à la Commune de Fréland pour leur soutien financier, sans lesquelles cet ouvrage n'aurait pas pu être édité.

N.B.

Nous présentons ici nos excuses bien sincères à toute personne qui aurait été oubliée dans l'une ou l'autre de nos listes, malgré nos minutieuses recherches.